



HAL
open science

Sociabilité savante et transmission de savoirs dans Éloges des académiciens de l'Académie royale des sciences par le Marquis de Condorcet

Christophe Germier

► **To cite this version:**

Christophe Germier. Sociabilité savante et transmission de savoirs dans Éloges des académiciens de l'Académie royale des sciences par le Marquis de Condorcet. Histoire. 2011. dumas-00673490

HAL Id: dumas-00673490

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00673490v1>

Submitted on 23 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Christophe GERMIER

Sociabilité savante et transmission de savoirs dans
Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences
par le Marquis de Condorcet

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et échanges internationaux

Sous la direction de M. Gilles MONTEGRE

Année universitaire 2010-2011



Christophe GERMIER

Sociabilité savante et transmission de savoirs dans
Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences
par le Marquis de Condorcet

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et histoire de l'art

Spécialité : Histoire des relations et échanges internationaux

Sous la direction de M. Gilles MONTEGRE

Année universitaire 2010-2011

Remerciements

A Gilles Montègre, en premier lieu, pour m'avoir suggéré l'idée de la présente étude et m'avoir guidé tout au long de son processus

A Pierre Crépel, ensuite, rencontré au détour d'une archive, tant pour ses documents et ses conseils, que pour m'avoir permis de réorienter ce mémoire.

A Gilles Bertrand pour tous ses précieux conseils prodigués en séminaire.

A Florence Greffe des archives de l'Académie des sciences, pour son accueil, ses réponses et ses conseils et à tout le personnel de cette charmante institution.

Enfin à Anthony Martinez, pour ses avis d'initié ; à Edouard Fabié, pour ses conseils, sa dactylographie et sa science de la bibliographie ; à Cléa Nguyen, pour son français irréprochable et ses notes humoristiques ; à Grégoire Besson et Rémy Chamousset pour la transmission de leurs informations et les discussions constructives entre étudiants du Master ; et bien sûr, à Christian et Jeanne Germier pour leur soutien, leur patience, leurs relectures et leurs conseils.

Sommaire

Introduction : Soixante-et-un éloges et quatre mille pages de sources	7
SCIENCES POPULAIRES ET SCIENCES ERUDITES	8
DES ELOGES A L'ACADEMIE	11
SOURCES ET PUBLICATIONS	13
PREMIERE PARTIE : - L'ACADEMIE : ELOGES ET INSTITUTION.....	14
CHAPITRE I - HISTOIRE ET STATUTS ACADEMIQUES DANS LES ELOGES	15
HISTORIQUE DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES	15
LE PRISME DES ELOGES : COMMENTAIRE DU TABLEAU « CONTENU DES ELOGES »	17
LA PART DES ASSOCIES ETRANGERS	19
CHAPITRE II – RELATIONS ENTRE SAVANTS AU SEIN DES ELOGES	23
DISCERNER L'INIMITIE.....	23
DES QUERELLES ASEPTISEES ?.....	26
DES AMITIES SAVANTES : UNE ABSENCE ?.....	30
CHAPITRE III - TRAVAIL SCIENTIFIQUE ET ACTIVITE ACADEMIQUE AU SEIN DES <i>ELOGES</i>	34
DE L'ŒUVRE FLOUE DES SAVANTS.....	34
LES VOYAGES AU SEIN DE L'ACADEMIE	37
CONCLUSION DE PARTIE	40
DEUXIEME PARTIE - CONDORCET : ELOGES ET IDEAL	41
CHAPITRE IV – DE RIBEMONT AU SECRETARIAT PERPETUEL	42
BREVE BIOGRAPHIE DU MARQUIS DE CONDORCET.....	42
DU ROLE DES ELOGES DANS LA VIE DE CONDORCET.	46
CHAPITRE V - L'ACTIVITE ACADEMIQUE DU SECRETAIRE PERPETUEL.....	50
SUR LES EQUATIONS : ETUDE D'UNE DIGRESSION ACADEMIQUE	50
LA PLACE DES DIGRESSIONS AU SEIN DES ELOGES DES ACADEMIENS	52
CHAPITRE VI – LA PENSEE CONDORCETIENNE DANS LES <i>ELOGES</i>	56
L'HERITAGE DE BACON	56
DE L'UTILITE PUBLIQUE DES SCIENCES	62
L'INSTRUCTION PUBLIQUE : LE CHEMIN VERS L'ATLANTIDE.	65
CONCLUSION DE PARTIE	67
TROISIEME PARTIE - ACADEMIENS : GLOIRES ET DECADENCES	68
CHAPITRE VII – LA CONDAMINE : UN ELOGE TYPE ?.....	69
LE ROLE DES NOTICES ET DES MEMOIRES.....	70
LA DUALITE DE LA NATION ET DE LA SCIENCE AU SEIN DE L'ELOGE	73
« UN HEROS D'UNE ESPECE NOUVELLE »	75
CHAPITRE VIII – D'ALEMBERT : L'AMI PERDU.	77
UNE MINUTIE INEGALEE	78
LA JUSTIFICATION DU GENIE.....	80
L'ANTICLERICALISME CONDORCETIEN	82
CHAPITRE IX - FOUCHY : UNE DIGRESSION DISSIMULEE.	86
L'ŒUVRE DE GRANDJEAN DE FOUCHY AU SEIN DE L'ELOGE	87
L'ELOGE DANS L'ELOGE : FONTENELLE.....	88
LES PROGRES DES SCIENCES ET DE LA RAISON.	91
CHAPITRE X – BUFFON : L'ADVERSAIRE FAUSSEMENT ADMIRE.....	95
UN PERSONNAGE EGOCENTRIQUE LOIN DES PREOCCUPATIONS CONDORCETIENNES	96
BUFFON : UN FAUX SAVANT ?.....	98

UNE VIE REDUITE A UNE ŒUVRE : HISTOIRE NATURELLE.....	100
CONCLUSION DE PARTIE	103
Conclusion : La question de la réputation	104
Sources	106
Bibliographie.....	108

Introduction : Soixante-et-un éloges et quatre mille pages de sources

L'étude des *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences*, beaucoup en conviendront, n'est pas chose aisée. En effet, même s'il s'agit ici de mettre de côté les honneurs posthumes rendus par Bernard le Bouyer de Fontenelle, Grandjean de Fouchy, ou Dortou de Mairan pour se consacrer essentiellement à ceux rédigés et lus par le marquis de Condorcet pendant la durée de son mandat de secrétaire perpétuel, la tâche reste colossale. En effet, le marquis laisse au terme de son mandat en 1793 pas moins de soixante-et-un éloges, et s'est également penché sur la vie de quinze anciens académiciens sur lesquels il nous aura simplement laissé un bref paragraphe ou une ligne.¹

C'est soixante-et-un éloges dont il faut replacer le contexte. C'est soixante-et-un hommes dont il faut retracer la vie. C'est soixante-et-un écrits qu'il faut éplucher et dépouiller. Et à la lecture de ces près de quatre-mille pages de notices biographiques élogieuses, l'historien même le plus aguerri n'aurait sans doute qu'une envie : refermer les volumes et les laisser de côté. Il faudrait effectivement une vie entière voire celle de plusieurs spécialistes combinées pour déchiffrer les informations contenus dans les ouvrages, et comprendre les sous-entendus qui se cachent au détour d'une ligne. Cette présente étude ne se veut donc pas un rapport complet des contenus évidents ou implicites des éloges de Condorcet. Elle se veut davantage une première approche de la matière académique du marquis. Celui qui lira le présent mémoire ne peut ainsi espérer trouver quelque chose de complet sur les éloges condorcétiens.

Dans un premier temps, nous nous attarderons sur ces éloges, qui ont été publiés tout au long du XVIII^e siècle que ce soit dans l'*Histoire et mémoire de l'Académie royale des sciences* ou qui sont reportés par d'Alembert par exemple, dans le *Mercure de France* avec des modifications dues tant au fait que l'auteur n'insiste pas sur les mêmes points ou encore simplement au fait qu'il s'agit finalement d'une lecture rapportée. Ces publications ayant donné lieu à des lectures, il y sera question de la vision de l'académie qu'elles contribuent à diffuser, comment les querelles sont mises de côté, ou encore comment Condorcet aurait pu faire passer une vision négative de l'homme tout en ne le blâmant pas

¹ Cf. le tableau mis en annexe pour plus de renseignements.

publiquement. Ensuite, il s'agira de relier les passions et les enjeux de Condorcet avec les éloges ; de voir comment celles-ci ont influencé sa vie (en résumant brièvement ses conditions d'accession au secrétariat perpétuel de l'académie) et comment il a subrepticement glissé au sein de ses écrits ses opinions. On y verra notamment des points forts et centraux de la pensée condorcétienne sur l'éducation, la politique (même si cela reste infime) ou encore l'utilité des sciences. Enfin, dans une troisième partie, il s'agira de voir quelques éloges de mon choix plus en détail pour étudier le processus de création d'un éloge et sa réception. J'ai entre autre choisi, notamment pour des raisons de sources, ceux de la Condamine, de d'Alembert, de Grandjean de Fouchy et de Buffon.

Sciences populaires et sciences érudites

N'ayant jamais aucune envie de rentrer au cœur d'un sujet sans y avoir été au préalable préparé, voici dans cette seconde partie de mon introduction une approche du contexte intellectuel et scientifique qui est celui du XVIIIe siècle. Il n'est nullement question, bien sûr, de noyer le lecteur dans une foule d'informations dont il n'aurait pas forcément connaissance.

L'explosion du français et des langues vernaculaires

La fin du XVIIe siècle est entre autre marquée par la disparition progressive du latin au profit des langues vernaculaires. Cela est valable dans les écrits comme dans les correspondances entre savants. Le français entre autre, connaît un certain essor, comme le prouve son importance dans les cours royales de Catherine II ou de Frédéric II de Prusse, qui non contentes d'avoir accueilli de prestigieux intellectuels français, ont vu leur langue devenir un moyen de communication et une façon d'être éduqué. Il est pourtant des savants, qui à l'instar de Newton, ne maîtrisent absolument pas la langue et avouent avoir besoin d'un dictionnaire, et qui par conséquent utilisent leur langue natale. Mais dans tous les cas, le latin disparaît des moyens de communication et des étals des librairies. Un des principaux reproches que lui font les savants est qu'étant une langue presque morte, elle est par conséquent obsolète pour traiter des nouveautés de la vie intellectuelle et scientifique.

Cependant une des conséquences de cette vulgarisation linguistique intellectuelle est l'émergence d'une nouvelle classe du savoir. Il existe désormais une catégorie de la

population qui sans produire du savoir, s'instruit, suit les grands débats, et critique. Elle publie également, mais uniquement dans un but de vulgarisation et sans jamais prétendre apporter une nouvelle pièce à l'édifice intellectuel. Cette simplification de la pensée scientifique s'avère notamment particulièrement utile pour les artisans. Toutefois les conséquences ne sont pas entièrement positives puisqu'elle crée une nouvelle querelle : celle opposant les faux savants aux vrais érudits.

La querelle des faux savants et des vrais érudits

Deux factions se dessinent peu à peu au cours du XVIII^e siècle dans une querelle qui n'aura de cesse de s'amplifier. En premier lieu il y a les savants qui sont contre les savoirs dits « populaires ». Ils considèrent qu'il y a une mauvaise dérive des sciences, un véritable phénomène de mode autour du savoir (et dans un sens on ne peut affirmer que ce soit faux), comme l'exprime cette citation de Mercier de la Rivière : « Les physiciens remplacent les poètes et les romanciers ». Voltaire lui-même s'insurge, dans le champ des lettres, contre les « rousseaux des ruisseaux, la canaille de la littérature ». Cela ne l'empêchera pas de profiter pleinement du bain de foule populaire comme érudit qui l'acclamera lors de son retour à Paris en 1778.

Dans l'autre camp, Johannes Burckhard Mencke, savant allemand de l'université de Leipzig, publie en 1713 un texte en latin sous le titre de *De charlatanaria eruditorum declamationes duae* (Deux déclamations sur la charlatanerie des érudits). Dans celui-ci il dénonce de façon satirique l'élitisme des savoirs et des institutions. C'est le mot « charlatan » que reprendra également Marat pour dénoncer les Académies royales quelques quatre-vingts ans plus tard.² Ces attaques contre les académies qui ont lieu dans lors de la Révolution ne sont d'ailleurs pas le fruit du hasard. Au-delà de l'idée générale que ses détracteurs voyaient en elles le dernier bastion de la monarchie (que celle-ci fut absolue ou constitutionnelle), il s'agit surtout de dénoncer l'univers mondain des académies dans laquelle certains trouvent qu'on y laisse entrer plus de gens prestigieux que de gens talentueux. En effet certains savants ont installé de véritables dynasties académiques, et on peut penser par exemple à Bernoulli ou encore Cassini.

² Marat publie en 1791 l'ouvrage suivant, *Les charlatans modernes ou Lettres sur le charlatanisme académique*

Cependant il est aussi des savants qui se placent entre les deux positions à l'image de Pierre Bayle qui lui, définit cette nouvelle classe comme une nouvelle catégorie de la République des Lettres, une catégorie de demi savants qui devient un monde de consommateur de savoirs face à une élite productrice.

De la République des Lettres aux Lumières

Il s'agit juste ici de bannir un préjugé et de faire un rappel quant à ce mouvement qui s'étend finalement sur toute l'époque moderne. La République des lettres n'est pas morte avec les Lumières et les hommes des Lumières se sentent encore appartenir à ce grand ensemble de savants qu'elle constitue. Ainsi le terme de « République des lettres » ne se perd pas pour autant au profit du terme « Lumières » puisque leur sens est différent. On retrouve cette expression tout au long du XVIIIe dans les écrits de Montesquieu, Voltaire, d'Alembert, Diderot, et elle subsiste même jusqu'au début du XIXe puisque Louis Sébastien Mercier l'utilise encore en 1804. Le rôle des académies serait alors dans cette grande république celui d'ambassades du savoir, de « colonies de la République des Lettres ». Néanmoins leur crédibilité est toutefois sérieusement remise en question à la fin du XVIIIe siècle.

Ce qui détache les Lumières de la République des Lettres, c'est la conscience. Là où la République des lettres œuvre pour le salut de l'humanité au travers des progrès de l'étude et des recherches tant sur le plan littéraire que scientifique, les Lumières ont pour mission de libérer les consciences et d'éclairer les peuples sur leur condition. Il est question de s'affranchir des idées reçues pour trouver les siennes propres. Ces deux mouvements ne sont donc pas incompatibles et peuvent se superposer, même si les Lumières finissent par avoir des répercussions sur le plan politique, là où la République des Lettres a elle, toujours eu des buts qui se détachaient de ce plan-là et parfois même du plan religieux.

Enfin à une époque où les savoirs se spécialisent de plus en plus, la République des Lettres se voit de plus en plus dotée de l'esprit littéraire des savoirs, au détriment du côté scientifique. C'est notamment ce que met en avant Condorcet lorsqu'il finit par opposer à la République des Lettres la « République des Sciences », qui en garde néanmoins les objectifs d'œuvrer au progrès et au bonheur de la race humaine, dans une idée finalement très baconienne de la science, un point que nous aurons à cœur de développer au cours de notre deuxième partie.

Des éloges à l'Académie

Pour terminer cette introduction et entrer enfin dans le vif du sujet, voici une partie visant à défricher les éloges et leur signification, non dans le cadre de l'Académie mais dans leur sens le plus fondamental.

Qu'est-ce qu'un éloge ?

Le terme « éloge » en français est né au XVI^e siècle sous la plume d'Etienne Pasque, poète de la Pléiade, dans sa forme « éloque ». Le terme renvoyait alors au latin *elogium* qui signifie « épitaphe, clause d'un testament ». Plus loin encore, le terme renvoie au grec *elegion*, lequel a pour sens « discours élégiaque ». La formation du mot « éloge » prend également tout son sens si on rapproche le latin *elogium* du grec *eulagia* qui signifie littéralement « belles paroles ». On peut donc en déduire facilement qu'il s'agit d'un « discours pour célébrer quelque chose ou quelqu'un ». Le terme « éloge » a également pris un sens commun servant à exprimer un « jugement favorable en faveur de quelqu'un ». Mais nous devons laisser ici cette notion que nous a léguée Pascal au XVII^e siècle.³

Dans sa forme la plus évidente et la plus en accord avec ses racines grecques (*logos* : la parole), l'éloge est le plus souvent un discours prononcé à la gloire d'un homme, et moins fréquemment, d'une discipline, d'une technique ou d'une passion.⁴

Dans le cas présent, cette étude tend à s'appuyer sur les *Eloges des académiciens* du marquis de Condorcet, ce qui rentre dans cette forme du discours à la gloire d'une personne. Nous verrons que les éloges ne sont pas pour autant toujours enfermés dans cette tradition : ils peuvent être d'ordre architecturaux ou picturaux.⁵ Toutefois, j'utiliserai peu ici le terme d'hommage qui est le témoignage d'une admiration qui peut se glisser dans une œuvre plus globale, quand, à l'inverse, l'éloge est centré sur un objet ou une personne en particulier. Bien que cela rentre en totale contradiction avec ses origines écrites et

³ Notice *Eloge*, dans REY Alain, *Dictionnaire culturel de la langue française*, Paris, Le Robert, 2005, Volume 2, p.394

⁴ On peut penser ici à *L'éloge de la folie* d'Erasmus.

⁵ Tout du moins j'essaierai, les voies de l'expression ne pouvant l'exclure totalement.

orales, je préférerai tout de même le terme éloge lorsqu'il s'agira d'édifications ou d'œuvres à la gloire d'un homme. A titre d'exemple dans ce cas, on peut penser à l'exemple de Viviani et de la façade de son palais ou encore au tombeau de Galilée.⁶

L'éloge est donc un hommage rendu dans une forme qui se concentre essentiellement sur un objet ou une personne. Ses formes peuvent différer, que ce soit par l'écriture d'un discours ou l'édification d'un monument. Il convient désormais de s'attarder sur les origines des éloges de Condorcet.

Origine des éloges dans l'Académie royale des sciences

« Comme l'Histoire de l'Académie doit être autant qu'il est possible, celle des Académiciens, on ne manquera point, quand il en fera mort quelqu'un de luy rendre en quelque façon les honneurs funèbres dans un article à part où l'on ramassera les particularitez les plus considérables de sa vie. Monsieur Bourdelin, mort dans l'année dont nous écrivons présentement l'Histoire sera le premier envers qui l'Académie s'acquittera de ce devoir »⁷.

Cette citation située dans *l'Histoire et Mémoire de l'Académie Royale des Sciences* témoigne de la volonté de rendre hommage via un éloge aux savants défunts au sein de l'Académie. Ici Bourdelin est mort le 13 octobre 1699, soit l'année de la rédaction du nouveau règlement de l'Académie par Louis XIV. Les premiers éloges des académiciens sont donc écrit par Fontenelle qui devient à cette même date le secrétaire perpétuel de l'Académie et inaugure cette tradition que Condorcet reprend bien des années plus tard. Entre ces deux hommes cependant se sont imposés deux secrétaires perpétuels de l'Académie : Dortou de Mairan pendant trois ans d'une part, puis Jean-Paul Grandjean de Fouchy (dont Condorcet fait l'éloge dans le tome IV). Toutefois ces deux secrétaires sont restés dans l'ombre, entre deux grands hommes de l'Académie des sciences, et à présent nous allons nous tourner vers Condorcet et cette histoire si particulière qui le lie aux *Eloges des académiciens*.

⁶ Exemples mis en avant par Françoise WAQUET dans la préface de son ouvrage *Les enfants de Socrate*, et développé dans le cadre d'un article pour la revue *L'Histoire*.

⁷ *Histoire et Mémoires de l'Académie royale des sciences*, Année 1699, éditée en 1716.

Sources et publications

Durant l'année de travail de la présente étude s'est posée la question des sources. Certes, les *Eloges des Académiciens*⁸, dans leur édition de 1799, en cinq volumes (dont le dernier comprend également les éloges de Michel de l'Hospital et de Pascal) ont constitué une matière première de premier ordre, mais cette lecture n'était pas suffisante pour établir une recherche, car par trop resserrée autour d'un seul point de vue.

De nombreux ouvrages de précédents chercheurs ont donc permis d'élaborer une ligne directrice et de défricher le grand nombre de documents qui se trouvaient à portée. En effet, se pencher sur la vie des académiciens nécessitait de confronter d'autres sources, fussent-elles officieuses ou officielles afin de vérifier tant la véracité des propos de Condorcet, que ce qu'il y sous-entend. J'ai également consulté les dossiers biographiques disponibles aux archives de l'Académie des sciences, ainsi que quelques archives personnelles de savants. Un autre document fut primordial, à savoir les publications annuelles de l'Académie royale des sciences du XVIIIe siècle que sont les *Histoire et mémoire de l'Académie royale des sciences*⁹. Enfin, les écrits des savants souvent trouvés dans des éditions relativement récentes et commentées ont constitué la dernière partie de mes sources en tant que telles.¹⁰

⁸ Afin de faciliter la lecture et l'écriture des notes de bas de page, j'ai utilisé pour les références à cet ouvrage l'abréviation suivante : EdA, Vol. X, p. Y – Z.

⁹ Ici, j'utiliserai la dénomination commune de *MARS*, année X, rencontrée tout au long de mes écrits.

¹⁰ Pour le détail, se reporter à la fin du mémoire.

Première Partie :

-

L'Académie : éloges et institution

Cette première partie de mon analyse des *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences* consiste à étudier la façon dont la vie académique se révèle au travers du texte. Certes, ce foisonnement d'activité scientifique se manifeste au travers des vies individuelles des académiciens, mais ces dernières sont néanmoins mises en avant dans l'effort commun scientifique au service du salut de l'homme. Mon objectif ici est d'analyser les assertions de Condorcet à propos de cette vie académique, de comprendre ce qu'il peut révéler des relations entre les membres de cette célèbre institution, et bien sûr de sonder quels sont les non-dits qu'il s'autorise.

Chapitre I - Histoire et statuts académiques dans les Eloges

*Historique de l'Académie royale des sciences*¹¹

En premier lieu, afin de mieux percevoir ce dont hérite Condorcet lorsqu'il devient secrétaire perpétuel, je me suis permis de faire un bref historique de l'histoire de l'Académie.

Origines et constitution

L'Académie royale des sciences, comme la plupart des institutions scientifiques naissantes au XVIIe siècle en Europe, est issue des réunions de savants qui se sont constituées depuis la fin du XVIIe siècle. En France, on peut trouver les origines de l'Académie dans la cellule du père Marin Mersenne, membre de l'ordre des Minimes, qui réunit chez lui les savants les plus illustres de son temps (Descartes ou encore Roberval, pour n'en citer que deux), et entretient une correspondance colossale dans un objectif de recherche donnant parfois lieu à de violentes disputes.¹² Dans un objectif tout autre, l'académie Renaudot avait pour objectif de réunir les et de vulgariser les sciences et les concepts déjà établis. L'objectif de l'Académie était donc double lors de sa fondation en 1666 : remplir les champs de recherche encore inconnus, et diffuser ces progrès.

¹¹ Cette partie est une synthèse d'informations trouvées dans plusieurs ouvrages généralistes, comme *l'Histoire des sciences à l'époque moderne* de Simone Mazauric. Toutefois, j'avoue avoir retenu quelques dates dans le guide de recherche de l'Académie des sciences, même si son historique va bien plus loin puisqu'il se penche sur les XIXe et XXe siècles.

¹² Des disputes, on peut retenir celle qui eut lieu entre Descartes, Roberval, Mersenne et Fermat.

En 1664, Samuel Sorbière, de l'académie privée de Montmort, lance dans un discours, un appel explicite à la monarchie française : en se basant sur l'expérience de Tycho Brahé et du château d'Uranibourg au Danemark, il convainc son auditoire en soulignant le lien entre les sciences et la grandeur d'une nation. Colbert voit dans cet appel une occasion de rendre la France plus prestigieuse, mais aussi de mettre sous tutelle une émulsion intellectuelle et scientifique encore peu maîtrisée par l'Etat. Il accorde donc l'Académie aux savants en échange de bienfaits économiques et scientifiques et en 1666 il réunit des savants dans sa propre bibliothèque. En attirant ainsi l'attention sur cette toute nouvelle institution, Colbert espère faire de la France un centre savant au rayonnement international.¹³ Il en appelle à toutes les catégories de savants qui sont dès lors clairement définies : anatomistes, botanistes, zoologistes et chimistes se retrouvent dans les physiciens, tandis que mathématiciens, astronomes et physiciens (paradoxalement) sont rattachés aux mathématiques. La monarchie donne également des moyens à ces savants pour faire avancer leurs recherches, comme l'observatoire pour l'astronomie. Ce sont donc les premiers académiciens, tels qu'ils sont nommés dans les sources.¹⁴ Toutefois, les académies privées demeurent, c'est pourquoi la monarchie lance un mouvement d'uniformisation et de centralisation de l'activité savante : le renouvellement de 1699.

L'Académie après le renouvellement¹⁵

A la mort de Colbert, Louvois, qui le remplace, se montre plus dirigiste que son prédécesseur quant à l'Académie et ses résultats. Il exige davantage de rentabilité sur le court terme. De même, entre le renvoi des savants protestants en 1695, et les pensions versées irrégulièrement, les places se vident au sein de l'institution. Le 20 janvier 1699, un nouveau règlement pour l'Académie est signé par le roi, et l'installe au Louvre. Le nombre d'académiciens passe alors à soixante-dix au lieu de trente. Parmi ceux-ci on trouve dès lors dix honoraires (dont le président et le vice-président, nommés par le pouvoir

¹³ D'où le fait qu'aux débuts de l'académie, les associés étrangers prestigieux touchaient parfois plus que les académiciens.

¹⁴ Ce sont ces académiciens auxquels Condorcet rend hommage dans la première partie du premier volume de ses *Eloges*.

¹⁵ Les principales traces du renouvellement que l'on a à l'heure actuelle nous proviennent de Fontenelle et de son « Histoire et renouvellement de l'Académie royale des sciences », suivi du règlement de 1699, qu'on peut trouver dans ses *Œuvres complètes* juste avant ses *Eloges*.

monarchique), vingt pensionnaires dont la présence est désormais obligatoire lors des séances (parmi lesquels trois géomètres, trois astronomes, trois mécaniciens, trois anatomistes, trois chimistes, trois botanistes, un secrétaire et un trésorier), vingt associés dont huit étrangers, et enfin vingt élèves rattachés aux vingt pensionnaires. Les obligations de la vie académique, de même que son travail et ses pensions sont désormais fixés et c'est dorénavant l'Académie qui décrète la vérité scientifique valable dans tout le royaume.

L'Académie au XVIIIe siècle

L'Académie connaît encore deux renouvellements de son règlement au XVIIIe siècle : un en 1710 et un en 1775. Durant le XVIIIe siècle, elle voit succéder quatre secrétaires perpétuels : Fontenelle, Dortou de Mairan, Fouchy et Condorcet et la vie académique est en véritable ébullition, notamment au début du siècle lorsque la vieille garde cartésienne cède peu à peu le pas aux jeunes newtoniens.

L'Académie commence à subir des attaques dès les années 1780, lors du refus de Marat. (comme nous l'avons vu précédemment) Les débats émergent notamment à cause de la naissance de l'idée individuelle du talent et du génie, qui s'oppose peu à peu à la vision communautaire de cette vieille science orchestrée par la monarchie.¹⁶ L'Académie royale des sciences est abattue en 1793 avec ses émules provinciales, et ses ultimes défenseurs la suivent de près (Condorcet et Lavoisier, par exemple). Ce sont Marat et le peintre David qui portent le coup de grâce à cette institution le 8 Août 1793.¹⁷

Le prisme des éloges : commentaire du tableau « Contenu des éloges »¹⁸

Une de mes premières activités au cours de mes recherches a été de dresser un tableau des Académiciens afin de me tenir lieu de repère tant au cours de la phase préparatoire qu'au moment de la rédaction. En outre, j'ai rapidement découvert que c'était un outil utile pour mettre en avant certains aspects des éloges, mais aussi de la population

¹⁶ Charles Coutel a rédigé un article sur ce sujet, reprenant notamment les échanges publics et privés entre Marat et Condorcet sur l'utilité des académies dans...

¹⁷ Procès-Verbal de la séance disponible sur Gallica.

¹⁸ Cf. Annexe 1.

de l'Académie en général. C'est pourquoi il m'a semblé nécessaire de me livrer, pour commencer, à un commentaire de ces statistiques.

L'Académie avant et après 1699

Les éloges de Condorcet sont particulièrement intéressants dans le sens où ils comprennent ceux des savants de la fin du XVIII^e siècle mais aussi ceux des premiers temps de l'Académie. Le comparatif peut s'établir aisément, pas tant sur la question des mentalités, mais bien sur celle des sources et des représentations.

La chose qui peut sembler étonnante au premier abord, c'est que les éloges des premiers académiciens, dans cette édition, rédigés dans les temps où Condorcet était adjoint, ont été ajoutés à ceux que Condorcet écrit plus tard, en qu'en tant que secrétaire perpétuel. L'édition présente néanmoins une scission entre les deux, au moyen de la liste alphabétique de tous les membres que comprend l'institution entre 1666 et 1699. Cette partie reste cependant plus précise, proportionnellement à la taille des textes, que celle qui commence avec l'éloge de Trudaine¹⁹ et qui inaugure le secrétariat perpétuel de Condorcet et la passation de pouvoir avec Grandjean de Fouchy. Toutefois ces éloges sont dans l'ensemble plus brefs, et ressemblent parfois plus à une biographie qu'à la forme qu'emploie Condorcet plus tard. Ceci s'explique en partie par une mauvaise conservation des sources et des registres entre 1666 et 1699 du fait que l'Académie demeurait encore un petit cercle peu organisé. Ainsi les dates d'admission (et de démissions comme c'est le cas pour Huygens, par exemple) sont presque toutes connues et citées dans le texte, alors que Condorcet en met relativement peu par la suite.

D'autre part, en regardant simplement les statuts des savants au sein de l'Académie, on peut aisément constater la presque nullité du règlement concernant l'institution pendant les trente-trois premières années de son action. En effet, en dehors du directeur qu'est François Blondel, aucun des académiciens n'a de statut. La plupart des intervenants ne viennent qu'avec celui qu'ils ont acquis dans d'autres institutions, médecin ordinaire du roi pour Duclos, ou pour Charas en tant que professeur en pharmacie. De même, les dates de naissance ou de décès des académiciens sont incomplètes, et Condorcet tentera justement

¹⁹ Contenu dans le Vol. I, juste après celui de La Condamine, p.312.

par la suite d'être précis sur ce point. Il demeure donc moins zélé sur les dates d'admission, sans doute parce que celles-ci sont plus fraîches dans les mémoires.

Noblesse et élite scientifique

Sachant que l'Académie est une création de l'Etat monarchique, il semble logique de retrouver une part importante de la noblesse au sein de l'Académie. Ici, certains savants, dans l'en-tête de l'impression, sont tout simplement nommés par leurs titres²⁰ : comtes de Courtevaux, de Milly, de Buffon, ou marquis de Courtivron et de Paulmy. Le clergé n'est pas en reste avec le cardinal de Luynes ou l'abbé du Gua. De même, les charges des académiciens sont souvent lourdes de signification : nombreux sont les professeurs au Collège Royal, ou encore les ministres d'Etat. Cette constatation entérine le fait que l'Académie demeure un outil pour le gouvernement et le roi. Le simple fait que ces derniers participent aux nominations s'en ressent sur les membres qui composent l'Académie. Mais la population noble n'est pas forcément la plus assidue à l'Académie, et il n'est pas rare de retrouver le statut d' « associé libre » dans leur cas, notamment chez les militaires.²¹

Enfin, si les éloges permettent d'entrevoir, de manière statistique, l'Académie royale des sciences, il ne faut pas oublier que c'est toujours au travers du prisme des défunts. Et concernant les statuts, on ne s'étonne pas de n'y trouver que quelques rares adjoints, la plupart ayant monté en grade au cours de leur vie institutionnelle. Néanmoins le lecteur peut s'avérer surpris que Bezout et d'Alembert ne comportent pas de statuts dans leur en-tête (simplement le mot « membre) ou encore que Turgot, le dernier éloge, ne se voit pas défini de place et de rang social.

La part des associés étrangers

Est chose normale, au sein des institutions savantes nées au XVIIIe siècle que d'avoir des associés étrangers, surtout lorsqu'ils sont prestigieux. Il s'agit ici ni plus ni

²⁰ C'est pourquoi il m'a paru judicieux de les mettre en gras dans le tableau.

²¹ Le comte de Milly, ou le comte de Tressan, que ses charges de lieutenant général des armées du roi ont souvent éloigné de l'Académie, par exemple.

moins de perpétuer la tradition des mécènes de la Renaissance qui consistait à inviter et accueillir des savants reconnus quelle que soit leur origine. Ainsi certains membres de l'Académie royale des sciences sont également parties prenantes de celle de Berlin ou encore de la Royal Society. Il convient ici d'étudier plus en détail leur importance au sein des éloges.

Une position limitée par le règlement

Le règlement de l'Académie fourni en 1699, est relativement clair sur la place des associés étrangers :

« Les associés seront en pareil nombre ; douze desquels ne pourront être que regnicoles, deux appliqués à la géométrie, deux à l'astronomie, deux aux mécaniques, deux à l'anatomie, deux à la chimie, deux à la botanique ; les huit autres pourront être étrangers et s'appliquer à celles d'entre ces diverses sciences pour lesquelles ils auront plus d'inclination et de talent. »²².

Dans les éloges de Condorcet, on constate, sur 64 éloges, environ 10 associés étrangers reconnus par ce statut. Des onze éloges des premiers académiciens, en dehors de Roemer, tous sont français. Même le statut de ce dernier, astronome danois, demeure particulier, puisqu'il a travaillé à l'Observatoire de Paris à partir de 1671. Toutefois, le fait que Condorcet le place avec les premiers académiciens laisse croire qu'il a, tout comme Huygens, quitté l'Académie à une date précise, puisque Roemer meurt seulement en 1710.²³ Il est également possible que Condorcet l'ait rattaché au corpus, suite à un oubli de Fontenelle.

En proportions textuelles, les éloges des associés étrangers représentent environ un cinquième des éloges effectués par Condorcet (voire un peu plus, puisque le tome V comprend aux deux tiers les éloges de Michel de L'Hospital et de Pascal), avec près de quatre cent quarante-six pages, soit l'équivalent d'un volume entier (ces derniers oscillent entre quatre cent vingt-trois et quatre cent cinquante-six pages). C'est une proportion énorme pour des membres de l'Académie qui ne participent presque jamais aux réunions,

²² Article V, *Archives nationales*, série O¹ 43, fol. 34-40 et *Histoire de l'Académie royale des sciences, année 1699, avec les mémoires de mathématique et de physique pour la même année*, Paris, Jean Boudot, 1702,

pp. 3-11.

²³ Toutefois, je n'ai pu trouver de source sur le sujet, et Condorcet ne le mentionne pas dans son éloge.

et qui demeurent minoritaires au sein de l'institution : ils sont huit pour environ soixante-dix académiciens (selon les périodes, l'Académie comprend plus ou moins de membres). Par ailleurs, Condorcet se félicite de cette limitation de la place des étrangers dans l'éloge de Linné (qui a ce statut) :

« Cet hommage rendu à l'Académie par un savant illustre²⁴ que l'Europe avait comblé de titres littéraires, honore à la fois cette compagnie et la nation ; il prouve surtout combien est sage la loi qui fixe à huit seulement le nombre de nos associés étrangers : en effet, quel homme de génie ne serait pas flatté de voir son nom inscrit dans une liste si courte, entre le czar Pierre et Newton ? »²⁵

Sachant que Linné est décédé en 1778, soit après le dernier renouvellement du règlement de l'Académie en 1775, cette remarque de Condorcet permet d'affirmer que le statut d'associé étranger est bien un des seuls qui n'a pas connu de mutation, tant en proportions qu'en qualité. Il s'agit toujours d'hommes illustres (le dernier que Condorcet effectue est celui de Benjamin Franklin), qui, souvent cumulent les titres honorifiques des différentes sociétés savantes européennes, et grâce auxquels on doit un certain nombre de grandes découvertes (comme Newton). Ceci explique la proportion, évoquée juste avant, des éloges des associés étrangers qui peut sembler paradoxale au vu du fait qu'ils n'ont tout simplement parfois jamais mis le pied dans l'enceinte de l'Académie.

Le paradoxe du statut.

Le premier paradoxe du statut d'académicien associé étranger, est que si voir son nom inscrit dans le registre même de l'académie augmente le prestige de l'institution, cette classe particulière renvoie rarement des contributions aussi constructives dans les progrès des savants en France que leurs homologues logés à Paris. Cependant, ce sont souvent des savants dont l'utilité scientifique a été internationalement reconnue (comme le souligne Condorcet lorsqu'il place certains membres entre Newton et le czar Pierre), et qui ont vraiment fait date dans l'histoire des sciences, que ce soient Newton, Linné ou encore Benjamin Franklin.

Ensuite, ce qui est largement visible au vu du tableau comme du nombre de pages consacrés à leurs éloges, est la place qu'ils occupent au sein cette œuvre. Certes ils sont

²⁴ Condorcet précise juste avant (et dès l'ouverture de l'éloge, p.108) que Linné aurait déclaré n'avoir pas eu de plus grand titre honorifique que celui d'associé étranger à la société savante française.

²⁵ EdA, Vol. II, p.109

prestigieux, mais le simple fait que la majeure partie d'entre eux soient plus présents (dans les écrits) que certains autres académiciens pose le problème du prestige face à la place académique. Ainsi Bourdelin ou Malouin²⁶ font pâles figures avec leurs quelques vingt pages face à Tronchin qui en a quarante. Certes les éloges ne sont pas quantitatifs, mais leur nature objective est remise en question, entre autre, par ce statut paradoxal des savants étrangers.

²⁶ Tous deux ont leurs éloges dans le volume II.

Chapitre II – Relations entre savants au sein des éloges

Outre les proportions et l'histoire de l'Académie, telle qu'elle peut être entraperçue au cours de la partie précédente, il s'agit ici de s'intéresser de plus près à ce que nous dit Condorcet des relations qu'ont les savants entre eux. Evidemment, l'Académie royale des sciences est loin d'être un lieu d'accord et d'entente cordiale, et lorsqu'il est question de définir la vérité scientifique, les débats peuvent devenir relativement houleux. Condorcet, en faisant l'éloge des académiciens qui sont décédés entre 1770 et 1790, doit notamment rendre compte de débats autour des théories newtoniennes. Certes, Maupertuis ou encore Réaumur ne sont plus, et leurs éloges ont déjà été écrits et prononcés, mais il reste encore Fouchy, La Condamine, Cassini ou Bernoulli pour en attester. Le rôle de la présente partie sera donc d'analyser plus en détail la question des relations, qu'elles soient de l'ordre des querelles ou encore des amitiés.

Discerner l'inimitié.

Condorcet traite les conflits de plusieurs façons. Il convient dans un premier temps, de repérer ce qui pourrait devenir un élément de mésentente entre des académiciens ou même entre le secrétaire perpétuel et d'autres savants, puisqu'il demeure, au même titre que les autres, un homme érudit au milieu de conflits d'érudits. Il se peut également qu'il prenne parti dans une dispute entre deux rivaux. Nous allons dans un premier temps, tenter de cerner les adversaires et les alliés de Condorcet.²⁷

Adversaires implicites et idées controversées

Le secrétaire perpétuel laisse rarement le doute planer quant aux rivalités qui parsèment la vie académique. Cependant, il masque bien souvent son opinion lorsqu'il s'agit d'un de ses ennemis. En effet, il a pour rôle de faire les éloges des savants défunts, et non pas d'en dresser un portrait négatif. Il est donc bloqué par les codes du genre et contraint de passer par-dessus. Il est toutefois rare que Condorcet ne trouve que des

²⁷ Afin de m'aiguiller quant aux éventuels conflits d'ordre scientifique à chercher, je me suis basé sur les œuvres d'Elisabeth BADINTER : *Les passions intellectuelles*, Vol. 1 à 3, Le Livre de Poche, Paris, 2010. Elle y décrit les discordes et les amitiés des savants entre 1735 et 1778, ce qui m'a été particulièrement utile, même si incomplet, au vu du fait qu'il manque encore douze ans de secrétariat de Condorcet.

exemples négatifs à dire sur ses confrères et à ce titre, on peut relever l'exemple particulièrement pertinent de Buffon.²⁸

Ainsi, sans être en désaccord total avec certains savants, Condorcet n'hésite pas à souligner sa position sur certains points. Il prend bien souvent place du côté des newtoniens, lorsqu'il évoque les débats qui sévissent à l'Académie au début du siècle²⁹, même si son jugement est bien évidemment faussé par le fait qu'il n'était pas présent. A ce titre, dans le débat qui oppose en 1757 d'Alembert et Euler sur les logarithmes³⁰, il accorde davantage de crédits à son ami qu'au mathématicien suisse :

« C'est à M. d'Alembert qu'appartient réellement la découverte du calcul aux différences partielles, puisque c'est à lui qu'est due la connaissance de la forme générale de leurs intégrales ; mais dans les premiers ouvrages de M. d'Alembert on voyait plus le résultat du calcul que le calcul lui-même [...]. »³¹

Toujours dans l'éloge d'Euler, Condorcet s'afflige réellement du comportement de ce dernier à l'égard de son confrère König (membre de l'Académie royale des sciences depuis 1740 et mort en 1757). En effet, ce dernier soutenait que la science devait priver de moindre action à Leibniz, quand Maupertuis se vantait de sa découverte. Euler donna raison à Maupertuis, et « chassa » König de l'Académie de Berlin. A l'égard de son maître, Voltaire, Condorcet prend donc sa défense lorsqu'il rapporte cet événement :

« Nous désirerions que la reconnaissance de M. Euler se fût bornée à une protection si noble et si digne de lui, mais on ne peut se dissimuler qu'il n'ait montré trop de dureté dans ses réponses à Koenig ; et c'est avec douleur que nous sommes obligés de compter un grand homme parmi les ennemis d'un savant malheureux et persécuté [...] »³²

C'est ici une des rares fois où Condorcet prend réellement en pitié un académicien, fut-il décédé, et qu'il en assume la défense. Non pas que ses affirmations soient forcément vraies, mais les méthodes d'Euler ne semblent pas approuvées par le secrétaire perpétuel.

²⁸ Toutefois, me livrant à une étude détaillée de l'inimitié présente dans cet éloge, je me permets de passer sur l'exemple.

²⁹ C'est le cas dans les éloges de La Condamine ou Fouchy, respectivement contenus dans les volumes I et III des éloges.

³⁰ Pour plus de détails sur le débat, lire l'article de Christian GILAIN, *Euler, D'Alembert, et la controverse des logarithmes* à l'adresse suivante : <http://www.academiadelle scienze.it/media/309>

³¹ EdA, Vol. III, p.272-273.

³² EdA, Vol. III, p. 301-302.

Condorcet prend cependant ici peu de risques, les deux partis (et l'intermédiaire Maupertuis) étant décédés.

Rivalités explicites

Si le dernier exemple a prouvé les quelques prises de partis de Condorcet durant ses éloges, mais aussi les conflits entre savants (même s'il n'a pas lieu dans le cadre de l'Académie royale des sciences), il n'en évoque pas moins certaines rivalités de façon bien plus explicites. Ainsi dans l'éloge de la Condamine, il n'hésite pas s'étendre sur les rivalités qui opposent ce dernier à Bouguer sur plus de deux pages :

« On demandera peut-être quels ont été les objets de la dispute qui s'éleva alors entre MM. Bouguer et de la Condamine ? Entre deux hommes qui, pendant plusieurs années, avaient couché dans la même chambre [...] qui s'étaient donné, pendant tout ce temps, des marques publiques d'une estime réciproque et qui ne pouvaient se diviser sans perdre de leur considération, et sans nuire à la gloire de leur entreprise. Nous sommes affligés d'être forcés de répondre, qu'à peine peut-on apercevoir l'objet réel de cette dispute : mais il est plus aisé d'en deviner les causes morales. »³³

Ici, Condorcet se contente de reporter le conflit qui a opposé les deux académiciens à leur retour du Pérou, sans pour autant prendre parti, se permettant une parenthèse sur ce conflit au sein d'un éloge de quatre-vingt – dix pages. Le « nous » pourrait être interprété comme la volonté commune de Fouchy et de Condorcet d'intégrer cette histoire au sein de l'éloge. Un des principaux griefs que répertorie ici l'adjoint au secrétaire perpétuel, c'est le fait que la Condamine ait capté « l'attention publique »³⁴ avec ses qualités, là où Bouguer connaissait « la supériorité qu'il avait sur M. de la Condamine, comme mathématicien ». Ce sont bien ici des histoires de gloire et de prestige personnel qui sont les causes de la dissension entre les académiciens.³⁵

Cette évocation des conflits entre les académiciens se retrouve également de façon explicite dans les éloges des premiers d'entre eux. Ainsi, le second que rédige Condorcet, celui de Roberval, comprend une évocation de ses conflits avec Pierre Fermat et par

³³ EdA, Vol. I, p.280

³⁴ Idem, p.282

³⁵ Et Condorcet ne s'en cache pas, car cela rentre dans son mode de pensée, comme nous le verrons dans la seconde partie.

extension, Descartes.³⁶ Cette dispute n'a cependant pas pour cadre l'Académie, puisque les savants passent ici par l'intermédiaire de Marin Mersenne, au début du XVIIe siècle, alors que la science n'est institutionnalisée en France que de façon privée.

Des querelles aseptisées ?

Nous avons donc pu voir que Condorcet parlait des querelles entre académiciens. Toutefois, ces dernières ne sont pas restituées avec la violence et la virulence qui pouvaient être de mise dans de tels cas, sans doute dû au caractère élégiaque des écrits, sensés amener une image positive du savant. Le rédacteur des éloges n'hésite pas à aseptiser la vie académique au cours de ses écrits, et nous allons ici voir de quelle manière.

La neutralité avant toute chose

En tant que secrétaire perpétuel, si Condorcet se doit bien une chose, c'est la neutralité de sa fonction, du moins en apparence. Il l'évoque lors de l'éloge de Fouchy :

« Le secrétaire d'une compagnie savante est le confident nécessaire de toutes les petites passions que peuvent exciter entre ses membres l'amour de la gloire ou de la considération, les différences d'opinions, et même la rivalité des divers genres des sciences. Il est le témoin de ces secrètes faiblesses d'amour-propre, dont les lumières, les talents, la célébrité même ne guérissent pas toujours. Son indiscretion pourrait souvent faire dégénérer en querelles, ces semences de division que le silence étouffe pour jamais. »³⁷

Ce bref passage, pourrait-on dire, donne un aperçu du ressenti de Condorcet après les vingt-deux premières années de son secrétariat perpétuel. Dans un même temps, cette idée semble être le maître mot de ses éloges, et dans la plupart des cas de disputes qu'il reporte en leur sein, il essaye de demeurer le plus impartial possible.

Dans le conflit entre La Condamine et Bouguer, que nous avons évoqué plus tôt, s'il relate les faits, il se tient distant, ne donnant raison à aucun des deux partis, et s'obligeant à la neutralité, puisque les deux opposants le sont sur un point de morale et non sur un plan scientifique : « la relation de son voyage fut pleine d'humeur contre M. de la Condamine, qui n'y répondit qu'avec gaieté ; et le public, incapable de juger le fond de cette discussion, fut pour celui qui

³⁶ EdA, Vol. I, p. 46-49.

³⁷ EdA, Vol. III, p.353.

savait s'amuser. »³⁸. Il semble ici que Condorcet ait suivi le public, et une fois de plus, se garde bien de juger.

Enfin, lorsqu'il départage deux académiciens, c'est le facteur du temps qui joue, davantage que celui du jugement subjectif. Ainsi, il prononce la sentence des hypothèses et théories scientifiques que le temps a vu périr. De cette façon, à propos du cartésianisme, il demeure influencé par le triomphe du newtonisme qui prévaut à l'époque où il écrit. C'est le cas dans les éloges de Fouchy ou de La Condamine, où il évoque la vie intellectuelle autour des recherches d'Isaac Newton, mais lui donne raison puisqu'il vit à une époque où ses théories sont devenues canon. Dans la dispute de Roberval avec Descartes ou Fermat, il donne parfois raison à des tiers personnes qui ne sont pas présentes dans la dispute, comme Pascal ou Wallis.

La légèreté du ton peut également réduire l'intensité d'un débat. Par exemple, dans l'éloge de Bernoulli, il met en avant sa dispute avec Euler au sujet des pendules, du déplacement des corps dans l'air et des « cordes vibrantes »³⁹. Evidemment, Condorcet souligne également l'amitié et le respect que se devaient les deux savants, ce qui en fait un exemple de débat scientifique idéal, et les qualificatifs qu'il emploie sont là pour le souligner :

« Dans cette longue et glorieuse lutte, on voit, avec un plaisir mêlé d'étonnement et de respect, deux hommes de génie ; l'un déployant toutes les forces de son analyse ; l'autre employant pour s'en passer, toute l'adresse et toute la sagacité d'un esprit inépuisable en ressources [...] tous deux, enfin également sûrs d'obtenir l'admiration du petit nombre de ceux qui pouvaient les entendre ou les juger et dont ils partageaient les suffrages. »⁴⁰

Cette dispute fait bien office de parfait débat académique, et Condorcet, tout comme ses pairs, se garde bien de juger les deux partis. Mais toutes les animosités de l'Académie n'ont pas la chance d'être traitées aussi impartialement.

³⁸ EdA, Vol. I, p. 282

³⁹ EdA, Vol.III, p. 49-53

⁴⁰ EdA, Vol.III, p.51-52.

La suppression des conflits

Parfois, il y a plus simple que de temporiser le récit d'une dispute entre deux savants : on peut ne pas l'évoquer. Condorcet en est bien conscient, et dans beaucoup de cas, il préfère « que le silence étouffe pour jamais » les querelles plutôt que de les voir ressurgir. Dans certains cas, les protagonistes ne sont tout simplement plus là pour en parler. Par exemple, il évince totalement la dispute de Maupertuis avec les Cassini. Rappelons-en brièvement les termes. Lors du débat sur la forme de la Terre, telle qu'elle est avancée par Newton dans ses théories, à savoir aplatie aux deux pôles, Cassini s'était positionné à l'inverse, se plaçant donc du côté des cartésiens. Cependant, Maupertuis, de son côté, soutenait la théorie de Newton et s'engage par conséquent dans l'expédition de Laponie en 1736-1737. A son retour, il prend position, et une dispute scientifique violente éclate entre les membres de l'Académie. Il faut attendre le retour de l'expédition de Bouguer, Godin, Jussieu et la Condamine en 1739 pour que les résultats confirmés de cette entreprise donnent raison à Maupertuis de façon définitive. Néanmoins, Fouchy, dans son éloge de Maupertuis ne traite pas de cette dispute, il eut été aisé de s'imaginer que Condorcet, traitant de la descendance de Cassini⁴¹ (en la présence de César-François Cassini de Thury) se serait permis une digression visant à asseoir le newtonisme, et aurait traité de cette dispute, ce qui n'est évidemment pas le cas.

De même, au sein de l'éloge de La Condamine, il écarte totalement les disputes sur l'inoculation, ne donnant que les résultats positifs de cette expérimentation. Dans le même ordre d'idée, le lecteur peut trouver étrange que dans l'éloge de d'Alembert, Condorcet n'évoque pas une seule de ses disputes avec ses confrères. En effet, l'encyclopédiste semblait relativement attractif en matière de rivaux et d'adversaires, quelles que soient les questions⁴², et il peut sembler étrange qu'aucune ne soit ici rapportée.

Enfin, une constatation qu'il est aisé de faire, est que Condorcet traite souvent peu les débats qui sont d'ordre scientifique. Dans la dispute entre Bernoulli et Euler, il voit un défi entre deux amis ; il s'épanche sur celle de la Condamine et Bouguer alors qu'il s'agit d'un conflit d'intérêt ; de la relation entre Euler et König, il ne donne que la partie la plus

⁴¹ EdA, Vol.IV, p.87 - 108

⁴² Consulter brièvement l'ouvrage d'Elisabeth Badinter suffit à rendre compte du nombre de disputes qu'il déclenche ou auxquelles il prend part.

humaine du débat. Il est logique dès lors de se demander si ses prédécesseurs allaient dans le même sens.

Le traitement des conflits dans les éloges de Fouchy.

N'ayant pas eu le temps d'étendre ma recherche à la plupart des conflits, je me suis penché sur la question du traitement du conflit entre Maupertuis et les Cassini au début du XVIIIe siècle dans les éloges qui ont précédé celui d'Euler et Bernoulli. Il s'agit ici de voir sur les éloges de Cassini et Maupertuis, pour vérifier si le degré d'intensité mis en avant par Elisabeth Badinter dans son ouvrage se retrouve dans ces comptes rendus individuels et institutionnels que sont les éloges.⁴³ Force est de constater que Fouchy reste encore plus neutre que son successeur sur le plan des résurgences conflictuelles de l'Académie sur les éloges. Condorcet décrit son prédécesseur et son œuvre élégiaque de la façon suivante, pour le moins pertinente :

« La simplicité, la vérité, l'exactitude sont le principal caractère de ses portraits. Il inspire la confiance, parce qu'il ne paraît chercher à rien embellir. S'il se présente à lui des réflexions fines, des images heureuses, on voit que son sujet les lui inspire, et non qu'il ait travaillé pour l'en orner ; mais son style toujours simple, est presque toujours noble et pur [...] »⁴⁴

De la même façon qu'il n'embellit rien, Grandjean de Fouchy ne semble pas avoir à cœur de faire de l'Académie royale des sciences un lieu de querelle, puisqu'il ne retranscrit pas les luttes assassines du début du siècle concernant les théories cartésiennes et newtoniennes. Ainsi Condorcet lui emboîte-t-il le pas et poursuit cette volonté d'atténuer par l'omission ou le jugement du temps le caractère tumultueux de la vie académique. Dans ce choix d'écriture, les *Eloges des académiciens* semblent donc bien peu fiables puisqu'elles sont faussées par le prisme de l'idéal institutionnel : offrir à la science un espace idéal de progrès et d'émulsions entre savants.

⁴³ Pour ce faire, consulter le site de l'Académie des sciences, qui avec une biographie de Fouchy, propose aussi en ligne les éloges des académiciens effectués par celui-ci et recensés dans les *MARS*. Ici ceux de Maupertuis et Cassini sont inscrits dans les années respectives 1759 et 1756.

Site internet : http://www.academie-sciences.fr/activite/archive/dossiers/Fouchy/Fouchy_oeuvre.htm.

⁴⁴ EdA, Vol IV, p. 252-253.

Le traitement des conflits semble donc, dans le cas de Fouchy comme de Condorcet, conforme à leur rôle, mais aussi à ce que demande la monarchie vis-à-vis de l'institution qu'elle met en place, comme le stipule clairement le règlement :

« XXVI - L'Académie veillera exactement à ce que, dans les occasions où quelques académiciens seront d'opinions différentes, ils n'emploient aucun terme de mépris ni d'aigreur l'un contre l'autre, soit dans leurs discours, soit dans leurs écrits ; et lors même qu'ils combattront les sentiments de quelques savants que ce puisse être, l'Académie les exhortera à n'en parler qu'avec ménagement. »⁴⁵

Ainsi les secrétaires perpétuels, en atténuant le caractère offensant et agressif de certains débats au sein de l'Académie et entre les savants, ne font que donner une bonne réputation à l'institution en lui donnant le visage exigé par le règlement.

Des amitiés savantes : une absence ?

Après avoir vu les conflits, il semblait d'une importance capitale de traiter également d'un autre grand point des relations entre savants : il s'agit bien sûr des collaborations et des amitiés entre les différents académiciens. L'évidence même voudrait que ces relations soient plus explicites, et c'est le cas. Il convient de dissocier les relations amicales dans le cadre d'une collaboration, et celles qui le dépassent.

Liens scientifiques et recherche individuelle.

Etrangement, Condorcet ne mentionne que peu de collaborations entre les différents savants de l'Académie. Certes, il y a les voyages des académiciens en Laponie ou au Pérou. Toutefois, le premier est davantage mis en avant par les prédécesseurs de Condorcet que par le second, qui revient plus souvent dans l'œuvre du marquis. La collaboration est parfois évoquée, comme celle de Bernoulli et Euler, mais leur association dépasse le cadre de la collaboration pure. En ce qui concerne les examens de la plupart des mémoires et comptes rendus académiques qui étaient menés par des groupes de savants, le secrétaire perpétuel n'en touche pas un mot.

Condorcet présente-au travers de chaque académicien une figure relativement isolée du chercheur. Paradoxalement, tous sont enfermés et liés dans ce cadre qu'est l'Académie,

⁴⁵ Archives nationales, série O¹ 43, fol. 34-40 et *Histoire de l'Académie royale des sciences, année 1699, avec les mémoires de mathématique et de physique pour la même année*, Paris, Jean Boudot, 1702, pp. 3-11.

mais rares sont les associés évoqués. Dans l'éloge de Vaucanson ne se trouvent cités que deux autres personnes contemporaines, dont aucune ne firent partie de l'Académie, que sont M. de la Salle et M. Tillet.⁴⁶ Cet exemple vaut pour d'autres, et il serait facile de l'appliquer à toute une partie des éloges. De temps à autres, Condorcet souligne cependant une relation ou rapporte des propos échangés entre des académiciens, sans pour autant en faire une amitié⁴⁷. C'est le cas pour Malouin, dont Condorcet rapporte une discussion avec Fontenelle, quand bien même il ne fut pas contemporain de cet événement.⁴⁸ Dans l'ensemble, lorsque Condorcet met en place une relation d'un des savants avec une tierce personne, il s'agit rarement d'autres académiciens, mais bien de personnes extérieures. Ainsi, la question des débats que nous avons vu, être peu mise en avant, est éclipsée de façon logique, puisque la plupart des questions scientifiques ne semblent pas soumises au jugement d'autrui d'après ce que nous présente le secrétaire perpétuel. Mais malgré l'objectif idéal de l'Académie de trouver la vérité dans le livre de la nature au travers d'une collaboration entre savants, force est de constater que cette idée d'union des intellectuels est loin d'être représentée dans les éloges, du moins sur le plan personnel.

La véritable amitié : une chose privée ?

La véritable amitié au sein des *Eloges* est un fait de relativement rare, du moins évoquée comme un lien spécifique entre plusieurs personnes. Cette qualité est souvent ramenée à un statut général par le secrétaire perpétuel qui met alors en avant lorsqu'il résume brièvement le caractère réellement social de l'académicien en fin de texte. En voici quelques exemples tirés de différents éloges, et pour commencer, prenons l'éloge de Montigni :

« M. de Montigni avait toujours eu pour amis ceux de ses confrères qui, par leurs travaux et leurs découvertes, avaient obtenu une plus grande célébrité ; il jouissait de leurs succès et prenait part à leur gloire [...] »⁴⁹

On retrouve le même type de propos dans l'éloge de d'Alembert :

⁴⁶ EdA, Vol. III

⁴⁷ C'est le cas de Hunter par exemple, dans l'éloge qui suit celui de Vaucanson.

⁴⁸ Il s'agit d'un témoignage de reconnaissance entre les deux hommes. EdA, Vol. II, p.91-92.

⁴⁹ EdA, Vol. III, p.118

« Son amitié était active et même inquiète, les affaires de ses amis l'occupaient, l'agitaient et souvent troublaient son repos encore plus que le leur ; il était étonné de l'indifférence, de la tranquillité qu'ils montraient, leur faisant des reproches et quelquefois son intérêt était si vif, qu'il les forçait de désirer le succès pour lui plus que pour eux-mêmes. »⁵⁰

Condorcet fait bien ici de l'amitié entre les académiciens (même si cela s'étend souvent au-delà de ce cadre) un trait de caractère qui se serait étendu à bon nombre de personnes, et ce plutôt que de mettre en avant un lien particulier du défunt avec un académicien particulier.⁵¹

Toutefois il existe encore quelques exemples qui sont là pour prouver le contraire. Ils demeurent plus rares que les portraits de caractères. Bien souvent, il semble que ces amitiés aient une notoriété si forte, que, loin de les ignorer, Condorcet les entérine en leur donnant un caractère idéal au sein de ce type d'écrits particulier que sont les éloges. A ce titre, le lecteur pourra retenir le cas particulièrement présent d'Euler avec la famille Bernoulli. Cela se ressent d'autant plus que Condorcet a dû, au cours de son secrétariat, écrire tout aussi bien l'éloge de l'un que de l'autre. Nous avons vu précédemment que ces deux illustres académiciens représentaient la figure de la « dispute académique idéale », et désormais, nous allons essayer d'appréhender leur amitié. Tout d'abord, la vision de l'amitié entre les deux hommes est bien visible dans l'éloge de Bernoulli au travers de cette dispute. Il faut pourtant se pencher sur celui d'Euler pour découvrir la véritable nature de cette relation, dont il me faut ici rappeler les termes. Leonhard Euler naît en avril 1707 et son père, Paul, est alors un grand ami de Jean Bernoulli (qui est alors associé à l'Académie royale des sciences). C'est sur l'avis et sous la férule de ce dernier que Leonhard se livre aux mathématiques avec pour camarade le fils de Jean, Daniel Bernoulli. L'amitié entre les deux se tisse donc dès l'enfance et lors de l'éloge d'Euler, Condorcet se permet de le rappeler : «

« Paul Euler, pénétré des principes de son maître, enseigna les éléments des mathématiques à son fils, quoiqu'il le destinât à l'étude de la théologie ; et lorsque le jeune Euler fut envoyé à l'université de Bâle, il se trouva digne de recevoir les leçons de Jean Bernoulli : son application, ses dispositions heureuses lui

⁵⁰ EdA, Vol. III, p.427

⁵¹ Le seul cas vraiment remarquable de ce type de liens demeure celui qui l'unit à d'Alembert sur la dernière page de son éloge : EdA, Vol. III, p.440.

méritèrent bientôt l'amitié de Daniel et Nicolas Bernoulli, disciples et déjà rivaux de leur père, il eut même le bonheur d'obtenir celle de sévère Jean Bernoulli. »⁵²

L'amitié se construit à la source, et dépasse les cadres d'une simple reconnaissance ou d'un respect purement institutionnel, comme ce put être le cas pour d'autres membres. Condorcet n'hésite d'ailleurs pas à rappeler plusieurs fois le caractère unique de la relation qui unit les deux hommes tout au long de l'éloge d'Euler, s'auto référençant même parfois : « On a vu dans l'éloge de M. Daniel Bernoulli, qu'il avait partagé avec M. Euler seul la gloire d'avoir remporté treize prix des sciences ; souvent ils travaillèrent pour les mêmes sujets et l'honneur de l'emporter sur son concurrent fut encore partagé entr'eux [...] »⁵³.

Encore une fois, le caractère exceptionnel de la façon dont Condorcet traite cette amitié doit être rappelé, puisque bien souvent, les mentions des relations des académiciens entre eux ne sont pas relevées par le secrétaire perpétuel, comme si, à l'instar du reste de leur vie, cela tenait du domaine du privé. En centrant ces écrits sur la perception d'un individu, et en en faisant l'apologie de façon posthume, Condorcet rappelle une fois de plus cette idée générale que chaque savant demeure une partie d'un corps scientifique qui au XVIIIe siècle voit apparaître cette idée du génie individuel, ici plus mis en avant que la collaboration.

⁵² EdA, Vol. III, 251-252.

⁵³ EdA, Vol. III, p.291.

Chapitre III - Travail scientifique et activité académique au sein des *Eloges*

Nous avons vu au cours des deux parties précédentes ce qui caractérisait la figure de l'Académie royale des sciences et ce qui se traduisait des relations entre ses membres dans les éloges de Condorcet. Il convient en dernier lieu de nous rendre compte de ce que fut l'activité de l'institution et des savants tout au long du XVIII^e siècle au travers de ce prisme. En effet, nous avons pu nous apercevoir que si les académiciens travaillaient souvent seuls, ils n'étaient pas pour autant totalement improductifs, et qu'ils sont l'impulsion même de l'Académie. En ce qui concerne leurs obligations de travail, je me dois donc de citer ce que stipule le règlement de 1699 :

« XX. L'expérience ayant fait connaître trop d'inconvénients dans les ouvrages auxquels toute l'Académie pourrait travailler en commun, chacun des académiciens choisira plutôt quelque objet particulier de ses études, et par le compte qu'il en rendra dans les assemblées, il tâchera d'enrichir de ses lumières tous ceux qui composent l'Académie, et de profiter de leurs remarques.

XXI. Au commencement de chaque année, chaque académicien pensionnaire sera obligé de déclarer par écrit à la Compagnie le principal ouvrage auquel il se proposera de travailler ; et les autres académiciens seront invités à donner une semblable déclaration de leurs desseins. »⁵⁴

Les académiciens se doivent de rendre compte de leurs œuvres auprès de l'Académie, et le secrétaire perpétuel se doit de noter les interventions qui ont lieu le mercredi et le jeudi de trois à cinq heures. C'est à partir des procès-verbaux de séances, mais aussi des mémoires publiés dans les *MARS* que Condorcet peut reconstituer l'œuvre des savants. Toutefois, cette œuvre reste bien souvent floue.

De l'œuvre floue des savants

Si la plupart des éloges font office de notices biographiques, cependant, la précision qui ponctue nos écrits scientifiques à l'heure actuelle est loin de faire partie des codes du genre au siècle des Lumières. Ainsi si Condorcet cite ici parfois les titres des œuvres qu'il met en avant (le *Traité de dynamique* de son père spirituel qu'est d'Alembert, par

⁵⁴ Règlement de l'Académie royale des sciences, disponible en tête de certains *MARS* ou encore dans les *Œuvres complètes* de Fontenelle.

exemple⁵⁵), ce n'est pas une caractéristique canon de son œuvre élogique. Bien souvent, ses formulations excluent toute forme de titre, se contentant plutôt de résumer brièvement le contenu de l'ouvrage. De même il ne date pas la sortie des mémoires, se contentant parfois de faire se succéder des recherches sans dates précises. A titre d'exemple, je prendrai Lieutaud (Académicien que nous n'avons que peu voire pas évoqué jusqu'ici) : « Un de ces mémoires sert à confirmer une observation que M. Lieutaud avait envoyée à l'académie quinze ans auparavant [...]. »⁵⁶ Dans cet extrait, il n'est point question de dates et la réflexion temporelle s'applique quelque peu dans le vide pour un lecteur actuel. Cette référence doit sans aucun doute paraître claire à un auditeur écoutant Condorcet lorsque l'éloge est prononcé à l'Académie. C'est ici une caractéristique extrêmement particulière des éloges du secrétaire de Ribemont : être à la fois d'une grande précision pour son contemporain, tout en étant extrêmement flou. Il s'agit en réalité ici du *Précis de médecine pratique* de Lieutaud, sur lequel ce dernier a travaillé entre 1760 et 1776, donc bien sur une période de quinze années. Ce type de formulations se retrouve à de nombreux endroits, comme dans les éloges de d'Alembert, Buffon, de Milly, Haller. Cette formulation est de type « M. Untel nous a rendu un mémoire sur », bien qu'elle connaisse un certain nombre de variations.

De même, il arrive parfois au secrétaire perpétuel de ne pas citer d'ouvrages, mais directement les objets de recherche des scientifiques, en excluant tout système de publication. C'est le cas par exemple de Macquer : « M. Macquer donna peu de temps après, la première analyse exacte du bleu de Prusse. »⁵⁷ Il évoque ensuite sur tout un paragraphe le système d'analyse et les résultats de la recherche de cet académicien, sans jamais en venir à un écrit. Ce qui demeure paradoxal dans cette démarche, est que depuis l'apparition de l'imprimerie, la publication s'est considérablement accrue, et au siècle des Lumières, celui qui faisait imprimer avec certitude les résultats de ses recherches en premier (dans le cas où l'objet de ses études occupe également les travaux d'un autre si ce n'est de plusieurs autres savants), obtient la gloire de se l'approprier.⁵⁸ De même, l'écrit

⁵⁵ EdA, Vol. III, p.350

⁵⁶ EdA, Vol. II, p.227

⁵⁷ EdA, Vol. IV, p. 14

⁵⁸ C'est un processus qu'Elisabeth Badinter met particulièrement en avant au sein de ses *Passions Intellectuelles* et que l'on retrouve aussi dans *La République des Lettres* de Hans Bots et Françoise Waquet.

reste encore au XVIIIe siècle un des principaux moyens de communication entre les intellectuels. Certes, ils peuvent se retrouver dans le cadre d'assemblées, mais il est plus fréquent qu'ils s'envoient leurs travaux respectifs accompagnés d'une note.

Enfin, il est d'autant plus étrange de la part de Condorcet de demeurer aussi flou sur certaines études et leurs comptes rendus écrits, que Fouchy, son prédécesseur, se montrait lui bien plus à cheval sur la précision des œuvres des académiciens. En témoigne cet extrait de l'éloge de Cassini : « Dans la même année 1717, où M. Cassini donna ses recherches sur la distance des fixes, il fit part à l'Académie de son travail sur l'inclinaison de l'orbe des satellites en général. »⁵⁹. Avec ces précisions, il est déjà plus aisé de retrouver l'œuvre de Cassini, puisqu'il est alors possible de chercher dans le *MARS* de l'année en question, avec quelques mots clefs, dans la section *Astronomie*. On y retrouve alors deux textes écrits par Cassini mentionnés sous le nom de *Sur les satellites en général* et *Sur la distance des étoiles fixes à la Terre et sur leur grandeur*, ce qui correspond à ce qu'évoque Fouchy. De même, en remontant encore plus loin, on peut remarquer que Fontenelle apporte un soin tout particulier à ses éloges, notamment sur le plan de l'œuvre des savants. Il suffit de regarder les premières pages qu'il écrit pour l'éloge de Carré pour s'en rendre compte :

« M. Carré se crut obligé à mériter aux yeux du public le titre d'académicien, il surmonta sa répugnance naturelle pour l'impression et donna le premier corps d'ouvrage qui ait paru sur le calcul intégral. Il a pour titre : *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides, leurs centres de pesanteur, de percussion et d'oscillation, en 1700.* »⁶⁰

Dès lors il convient de s'interroger sur le processus d'écriture des éloges chez Condorcet, et si son étrange manie de les écrire d'une traite, d'un seul jet, n'est pas la raison de ce manque de précision quant aux titres et aux dates des ouvrages des savants. En effet, il semble que la plupart des éloges de Condorcet soient écrits rapidement, et soient peu retouchés par la suite. Rares sont les éloges qu'il met plus de deux mois à rendre (on en compte trois principaux : Buffon, d'Alembert et Fontaine), et une lettre d'Amélie Suard précise même que l'éloge de Buffon est le seul qu'il réécrit autant. Dès lors, ce flou dans les œuvres des savants devient bien une spécificité de la plume de Condorcet, contrairement à de ses prédécesseurs.

⁵⁹ *MARS*, 1756, p. 137

⁶⁰ *Œuvres de M. de FONTENELLE, contenant Eloges des Académiciens de l'académie royale des sciences, morts depuis 1699 jusqu'en 1717*, tome second, Londres, 1785, p.8.

*Les voyages au sein de l'Académie*⁶¹

Une partie essentielle de la composante académique, que Condorcet met en avant au sein des éloges, est celle des voyages des différents membres. C'est, avec les écrits, une part essentielle de l'institution. Elle demeure pourtant entravée par le règlement même de l'Académie, qui spécifie bien ici certaines obligations des différents savants :

« XIX - Les académiciens seront assidus à tous les jours d'assemblée, et nul des pensionnaires ne pourra s'absenter plus de deux mois pour ses affaires particulières, hors le temps des vacances, sans un congé exprès de Sa Majesté. »⁶²

A ce titre, il devient plus compliqué pour les savants de pouvoir conserver leur pension (pour ceux qui touchent des revenus directement de la monarchie, à savoir les pensionnaires et honoraires) tout en menant des recherches en d'autres lieux. Il existe néanmoins des moments de vacances de l'Académie au cours de l'année, durant lesquels les membres sont autorisés à vaquer à diverses occupations :

« XVIII - Les vacances de l'Académie commenceront au huitième de septembre et finiront le onzième de novembre ; elle vaquera en outre pendant la quinzaine de Pâques, la semaine de la Pentecôte, et depuis Noël jusqu'aux Rois. »⁶³

Cette vacance, bien différente de celles que nous pouvons connaître à l'heure actuelle, octroie aux savants environ trois mois de temps durant lesquels ils ne sont pas tenus de résider à Paris. Il est dès lors possible de comprendre comment Condorcet et d'Alembert ont pu aller passer deux mois auprès de Voltaire à Ferney entre septembre et novembre 1772. Ces voyages intellectuels ou simplement touristiques sont essentiellement montrés, au sein des éloges, durant cette période, c'est du moins ce que l'on peut en déduire, puisqu'une fois de plus, le secrétaire perpétuel demeure flou quant aux moments de l'année durant lesquels s'absentent les académiciens, mais il n'en demeure pas moins que ces pérégrinations sont rapportées. Toutefois il semble évident que les membres de l'Académie, membres d'autres institutions prestigieuses que sont l'Académie de Berlin ou encore la Royale Society, se sont plusieurs fois rendus dans les pays les accueillant.

⁶¹ Sur la question des voyages scientifiques au XVIIIe siècle, je recommande l'article suivant : DROUIN Jean-Marc, *Les grands voyages scientifiques au siècle des Lumières*, Museum d'Histoire Naturelle, Centre Alexandre Koyré, Paris.

⁶² Cf. note 1

⁶³ Idem.

Certains y sont même restés comme Maupertuis ou Voltaire, tandis que d'autres y ont fait des séjours plus ponctuels comme les Bernoulli.⁶⁴

Les voyages plus longs que deux mois demandent des autorisations expresses de la monarchie. Condorcet évoque dans les éloges respectifs de Jussieu, de la Condamine ou encore de Fouchy (bien qu'il n'y participât aucunement), les voyages entrepris pour mesurer les degrés du méridien à l'Equateur, au Pérou (1735-1744) et en Laponie (1736-1737), et ce afin de vérifier les théories newtoniennes de la Terre ronde et aplatie aux deux pôles, soutenue par Maupertuis à l'Académie, et décriée par les Cassini, davantage convaincus par les théories sphériques de Leibniz.

Ainsi, parmi les grands voyageurs de l'Académie, on retrouve Bernard de Jussieu, qui non content d'avoir accompagné son frère Joseph au Pérou entre 1738 et 1739, reprit ses voyages en 1741.⁶⁵ Botaniste, ses déplacements lui permirent d'appliquer au monde ce que Linné avait mis en place depuis longtemps : une longue nomenclature des plantes qui parsemaient la Terre, qui différait de celle du suédois parce que son classement ne comprenait pas les mêmes critères.⁶⁶ Cependant Condorcet tait ici les voyages de Bernard de Jussieu sur les côtes normandes en 1742 pour mieux mettre en avant ceux qui le ramènent en Amérique du Sud plus tard : « M. de Jussieu ne commença ses nouveaux voyages qu'en 1747 ; c'est alors qu'il parcourut plusieurs pays sauvages et inhabités. »⁶⁷. Le botaniste Jussieu se trouve donc à l'antipode de la démarche de Buffon, qui demeure dans son cabinet à étudier des objets rapportés, même s'il y contribue en ramenant d'étranges spécimens au Jardin du Roi. La singularité du cas de Bernard de Jussieu, dont la vie entière est axée sur ses voyages est soulignée par Condorcet qui dans un même temps, montre les façons dont l'Académie règle les éventuels problèmes de statuts et d'absences :

« M. de Jussieu avait été fait adjoint-botaniste de l'Académie en 1743, lorsqu'il était au Pérou : en 1758 on le nomma associé-vétéran, à cause de sa longue absence. Son état, à son retour, ne lui permit point de paraître à nos assemblées, et, par une singularité unique, il fut académicien pendant trente-six ans sans avoir

⁶⁴ Cf. Eloge d'Euler pour ce dernier cas : EdA, Vol. III, p. 249-322.

⁶⁵ EdA, Vol. I, p.325

⁶⁶ Ceux de Jussieu étaient davantage d'ordre morphologique tandis que ceux de Linné étaient nominatifs.

⁶⁷ EdA, Vol. I, p.348.

jamais paru à l'Académie ; il a consacré aux sciences sa vie entière, et n'a pas même publié un seul mémoire. »⁶⁸

Le statut de l'académicien scientifique rejoint alors celui de l'associé-étranger, qui souvent n'a pour lui que son propre prestige et sa renommée européenne (voire internationale), et qui peut être membre de l'Académie sans jamais y avoir mis les pieds. Les voyages au sein de l'Académie sont bel et bien une activité importante. Toutefois, lorsque les expéditions ne sont pas expressément mandatées par l'institution, il arrive à cette dernière de jongler avec les statuts, afin de maintenir une certaine cohérence. Ainsi les œuvres et les voyages sont-ils reportés par Condorcet de la même manière : tout à la fois flous sur leur objet et leurs dates, et en même temps particulièrement précis sur leurs contenus.

⁶⁸ EdA, Vol. I, p.397

Conclusion de partie

Ce que les *Eloges* délivrent dans leur contenu sur le visage de l'Académie, font de l'institution un endroit qui oscille entre la conformité à son règlement, et un lieu où les exceptions et dérogations sont nombreuses. En effet, les cas de Condorcet comme pensionnaire surnuméraire comme de Bernard de Jussieu comme associé toujours absent, nous prouvent une fois de plus que l'Académie a des limites relativement larges, et est prête à faire prendre des mesures particulières.

Cependant, le secrétaire perpétuel demeure ici d'une grande imprécision concernant l'œuvre des savants, sur le plan historique, et cela contraste avec ses prédécesseurs. Certes les dates sont parfois évoquées, mais le tableau présenté en annexe prouve bien qu'elles ne sont pas toujours évoquées, ne serait-ce que pour les dates d'admission. Les éloges tels que les rédige Condorcet semblent bien s'adresser aux savants de son temps, concernant les avancées scientifique, ce qui est chose logique, mais ils ne s'inscrivent pas dans une volonté précise et claire de perpétuer l'activité académique. En cela, ils sont à lire avec un complément essentiel que sont les *MARS*, et leur rédaction approximative (sur certains points mais pas sur tous) en font des notices biographiques tout à fait honorables, mais pas essentielles.

Enfin, Condorcet axe ses éloges principalement sur l'individu, le coupant parfois du monde de la République des Lettres (ou des Sciences, pour reprendre ses propres mots) dans lequel il évolue. En cela, il participe à l'émergence d'une idée qui prend forme à la fin du XVIIIe siècle : le génie individuel.

Deuxième partie

-

Condorcet : éloges et idéal

Après avoir identifié quelles informations sur l'Académie royale des sciences il était possible de tirer des éloges de ses propres membres, il convient maintenant de se pencher sur leur auteur. En effet, au même titre que Fouchy ou même Fontenelle avant lui, Condorcet n'hésite pas à faire passer ses propres idées au sein de ses écrits institutionnels. L'activité du secrétaire perpétuel est particulièrement prolifique en dehors de l'Académie, défendant des idéaux et des points de vue bien spécifiques. Mon but ici, est d'apporter un éclairage particulier sur la source que constituent les éloges qui, bien souvent, s'est vue rattachée à des corpus de divers textes de Condorcet. Jamais en effet, jusqu'ici la pensée condorcétienne n'avait été étudiée directement sur l'ensemble des 64 éloges.

Chapitre IV – De Ribemont au secrétariat perpétuel

Cette partie ayant pour but d'entrevoir ce qu'introduit le marquis de Condorcet de ses propres réflexions au sein des *Eloges des académiciens*, il convient en tout premier lieu de se livrer à une rapide biographie de cet homme, afin de mieux comprendre les références qu'il a pu « glisser » au cours des vingt dernières années de vie scientifique de l'institution et qui sont, à un an près, les dernières de la sienne.⁶⁹

Brève biographie du marquis de Condorcet

Formation d'un esprit scientifique

Né le 17 septembre 1743 à Ribemont, Marie-Antoine-Jean-Nicolas de Caritat, futur marquis de Condorcet⁷⁰, grandit dans la bulle protectrice de sa mère, Marie-Magdeleine Gaudry, qui lui fait porter la robe blanche du culte de la vierge Marie jusqu'à ses 9 ans. En effet, le jeune marquis de Condorcet perd son père dès octobre 1743 et sa dévote mère

⁶⁹ Pour des renseignements plus détaillés sur la vie de Condorcet, je ne peux que recommander l'ouvrage de plus de 600 pages écrit par Elisabeth et Robert Badinter sur la vie du marquis intitulé *Condorcet, un intellectuel en politique*, paru en 1988 (suivi d'une seconde édition revue et augmentée en 1990) chez Fayard.

⁷⁰ Ce titre lui vient de sa mère, laquelle était propriétaire d'un marquisat dans le Dauphiné, rattaché à la ville de Condorcet. Condorcet ne verra jamais cette ville ni n'ira jamais sur ses terres dans le Dauphiné, puisque sa famille en a été chassée. C'est ce que met en avant l'intervention Simone Chamoux lors du colloque international des *Recherches nouvelles sur Condorcet* qui s'est tenu les 7 et 8 octobre 1994 en l'honneur du bicentenaire de la mort du marquis. Cette contribution peut être retrouvée dans l'ouvrage suivant :

CHOUILLET Anne-Marie, CREPEL Pierre (textes réunis par), *Condorcet, Homme des Lumières et de la Révolution*, ENS Editions, Paris, 1997, 315 p.

pousse jusqu'à quatre ans de plus une tradition catholique se terminant habituellement⁷¹ autour de 5 ou 6 ans. Son oncle évêque fait venir en 1752 un précepteur jésuite afin de parfaire son éducation et en 1754, il quitte Ribemont pour le collège de Reims. Les cours de philosophie l'intéressant assez peu lors de sa première année, il s'épanouit cependant dès qu'on lui permet d'étudier la physique et les mathématiques lors de la seconde et il remporte le premier prix de cette dernière en 1756 et est envoyé en 1758 à Paris au Collège de Navarre.

A Paris, le jeune marquis suit les cours en français du newtonien abbé Follet et trouve lors de ces séances son tout premier ami depuis Ribemont en la personne de l'abbé Georges Girault de Kérondon. Ce dernier, son aîné de 13 ans, devient donc son principal précepteur en mathématiques et lui permet d'obtenir son diplôme de bachelier en 1759. Le mythe veut que ses juges, accompagnés de d'Alembert, ne furent autres que Clairaut et Fontaine. Toutefois, la réalité est tout autre puisqu'il s'agit bien de l'encyclopédiste mais secondés par Fouchy et Bézout.⁷² Entre 1760 et 1762, le jeune Condorcet retourne à Ribemont auprès de sa mère, laquelle s'oppose fortement, avec l'appui de son oncle évêque, à ce qu'il poursuive sa formation scientifique⁷³ pour embrasser la carrière militaire traditionnelle des Caritat. Durant ces deux années, il ne renonce pas aux mathématiques et commence la rédaction d'un essai qu'il compte présenter à l'Académie royale des sciences.

En 1762, sa parenté finit par céder, mais il sera dès lors en conflit avec eux. Il retourne alors à Paris et est logé chez son ami Kérondon. Dès 1764, il fait la connaissance de Lagrange à travers les relations de son ami d'Alembert, qui le suit depuis sa sortie du Collège de Navarre. En 1764, il propose à l'Académie royale des sciences un mémoire sur le calcul intégral dont d'Alembert et Fontaine donnent un verdict élogieux⁷⁴. Il révisé et

⁷¹ Les biographes de Condorcet n'hésitent d'ailleurs pas à mettre en avant ce/le caractère protecteur et dévot de sa/la mère comme une des principales causes de sa timidité et de sa maladresse, deux défauts qui le suivront jusque dans la tombe et qu'il tente de surmonter tout au long de sa vie.

⁷² Le lien entre Fouchy et Condorcet pourrait donc dater de cette époque-ci, ce qui expliquerait grandement les affiliations quant à la survivance du secrétariat perpétuel dix ans plus tard.

⁷³ Cette opposition franche est notamment due au fait que seuls les pensionnaires et honoraires reçoivent une rétribution à l'Académie, et qu'il est possible que Condorcet n'obtienne jamais ce statut et demeure un simple associé ou élève. De même on pourrait voir dans cette opposition et cette volonté de sa famille d'afficher la recherche scientifique comme une futilité, la source du combat permanent de Condorcet pour l'utilité publique et reconnue de la science.

⁷⁴ C'est cet évènement, souvent confondu avec la sortie du collège de Navarre qui a créé le mythe autour du fait que Clairaut et Fontaine se trouvaient à juger Condorcet bachelier, et l'auraient dès lors encensé et suivi.

augmente ce mémoire pour le publier en 1765 sous le nom de *Du calcul intégral*, et le texte est ajouté à l'*Histoire de l'académie des sciences* de cette même année. C'est également cette année-là que Condorcet change peu à peu de vie puisqu'il quitte sa chambre chez Kérondon pour aller vivre chez d'Alembert où il fera notamment la connaissance de Julie de l'Espinasse et de l'abbé Bossut. A partir de 1768 il commence à avoir l'ambition (fortement nourrie par d'Alembert) d'entrer en tant que membre de(à) l'Académie royale des sciences. C'est aussi dans ces années que Condorcet se lie d'amitié avec Amélie Suard et qu'il connaît ses malheurs amoureux face à Madame de Meulan. Enfin en 1769 sa famille cesse définitivement de s'opposer à son entrée à l'Académie et en 1770 il est promu associé.

D'académie et de Lumières

Entre 1770 et 1775, les travaux sur le calcul et la science abstraite de Condorcet sont de plus en plus remarqués, après cette entrée en matière qu'est le mémoire sur le calcul intégral. En parallèle, Condorcet, à l'école de d'Alembert, développe ses idéaux de justice et forge son opinion politique. Cette éducation basée sur des valeurs largement défendues par les Lumières trouve son aboutissement lors d'un séjour à Ferney en septembre 1772 au cours duquel le jeune marquis rencontre nul autre que Voltaire en compagnie de d'Alembert qui a grandement besoin d'un voyage. Son opinion notamment sur la jurisprudence semble se fortifier.⁷⁵ C'est également à cette époque que le marquis devient radicalement anticlérical.

A leur retour de Ferney, d'Alembert et Condorcet nourrissent un nouveau dessein : celui de propulser Condorcet au secrétariat de l'Académie royale des sciences. Ainsi le 10 mars 1773, Condorcet devient pensionnaire surnuméraire adjoint à la survivance du secrétariat perpétuel.⁷⁶ Dès lors débutent des conflits internes à l'Académie concernant la

⁷⁵ On a un exemple de lettre à Beccaria envoyée de Ferney par Condorcet qui traduit la volonté de réformer la justice des trois hommes, et notamment celle de Condorcet de voir réviser certains codes. Cette lettre contient notamment des attaques virulentes envers les tribunaux suite à l'affaire de la Barre.

⁷⁶ Procès-verbal de la séance contenu aux archives de l'Académie des sciences à l'institut de France. Ne souhaitant pas m'étendre sur les conditions de cette attribution dans ce résumé biographique, je me suis permis de leur accorder une partie ci-après afin de voir en détail comment les *Eloges des Académiciens* ont joué un rôle dans l'accession de Condorcet au secrétariat.

succession de Grandjean de Fouchy au secrétariat perpétuel car d'Alembert après avoir soutenu Bailly pendant un moment se range du côté de Condorcet. Les camps s'opposent alors entre Buffon qui soutient Bailly et, d'Alembert et Condorcet de l'autre. Au milieu de ces débats, Turgot confie à Condorcet en 1775 la charge d'Inspecteur des Monnaies et nombreux sont ceux qui voient la monarchie resserrer son emprise sur l'institution scientifique. Si Fouchy fait le vœu de voir le marquis lui succéder, le 24 juillet 1776, ce dernier refuse son droit de succession au profit d'un vote de l'Académie qui a lieu le 7 août de la même année et qui le voit triompher unanimement.

Les années qui suivent sont pourtant marquée par la tristesse et les décès. Mlle de Lespinasse quitte ce monde avant sa consécration de 23 mars 1776, son maître, Voltaire la suit peu après son retour triomphal en 1778, et enfin Turgot qui part en 1781. Dans ces années, l'opposition aux Académies commence à évoluer, et vers 1779, Condorcet rentre en conflit avec Marat à qui la place à l'Académie royale des sciences est refusée et dont le mémoire est jugé inconsistant. L'année 1783 est marquée pour le secrétaire par la triste nouvelle de la mort de d'Alembert et lors de la lecture de son éloge, bien plus tard, certains auditeurs affirment que l'émotion dans la voix du marquis était palpable. Mais sa vie personnelle semble reprendre de l'éclat, puisqu'il fait bientôt la connaissance de Sophie Grouchy avec qui il se marie en 1786, année où il sort glorifié de l'Affaire des Trois roues.

L'homme de la Révolution⁷⁷

En 1789, Condorcet publie un ouvrage fortement anticlérical qu'il consacre à son maître, la *Vie de Voltaire*. Dans le même temps il est élu conseiller municipal de Paris et dirige durant la période révolutionnaire de nombreux journaux.⁷⁸ En 1791, il devient député dans l'Assemblée législative et se prononce comme étant très favorable à l'établissement d'une république. L'année suivante, il défend l'idée d'un système éducatif placé sous l'autorité des hommes de savoir, une idée avec laquelle bien peu de gens sont en accord. Il devient également le député de l'Aisne à la Convention Nationale et son projet de constitution est rejeté. Il s'associe alors aux Girondins en s'opposant à la peine de mort,

⁷⁷ Je m'étendrais moins sur cette partie-ci, tout simplement car l'activité de Condorcet à l'ARS pour ces années est considérablement réduite du fait de son investissement dans les débats politiques et révolutionnaires.

⁷⁸ On peut ainsi le voir défendre la cause féminine dans le *Journal de Société* en 1789, idée qui se retrouvera dans son texte de 1790 *De l'admission des femmes au droit de cité*.

notamment lors de la condamnation de Louis XVI qu'il préférerait voir envoyé aux galères à vie.

En 1793, les Girondins perdent le contrôle de l'Assemblée et Condorcet manifeste son désaccord avec la nouvelle constitution qui est votée. Son arrestation est votée le 8 juillet 1793, et les Académies de leur côté sont condamnées à disparaître le mois suivant. Condorcet se cache alors neuf mois chez son amie Mme Vernet à Paris où il écrit l'*Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Le 25 mars 1794, il fuit Paris, déclarant sa présence trop dangereuse pour son amie mais est arrêté à Clamart et emprisonné à Bourg-la-Reine où il meurt deux jours plus tard, le 29 mars 1794.⁷⁹

Du rôle des Eloges dans la vie de Condorcet.

Comme annoncé précédemment dans la partie biographique consacrée au marquis, je vais à présent tenter de rassembler diverses productions afin de montrer comment des écrits, qui pourraient paraître anodins (il s'agit d'éloges, et les éloges posthumes abondent à cette époque) ont joué un rôle considérable dans l'admission au secrétariat de Condorcet.⁸⁰ Il s'agit donc ici de voir ce qui relève réellement l'admission à la lumière des éloges. D'autre part, je vais tenter de mettre en lumière un second point autour de D'Alembert et Grandjean de Fouchy, qui lui, est d'ordre financier, mais qui n'en a pas moins joué un rôle important.⁸¹

⁷⁹ La thèse du suicide est la plus connue et la plus avancée, toutefois même à ce jour, les conditions de la mort de Condorcet sont encore floues.

⁸⁰ Mais aussi à d'autres moments de sa vie. L'édition en 5 volumes des *Eloges des académiciens* que j'ai consultée se voyait accompagnée des éloges de Pascal et de Michel de l'Hospital à la fin du volume V. Ces derniers sont importants par leurs tailles mais aussi par leur place dans la vie de Condorcet. Celui de Michel de l'Hospital par exemple, a été prononcé à l'Académie Française afin d'essayer d'y gagner une place.

⁸¹ A ce titre il y a deux ouvrages à consulter en priorité :

CONDORCET Marie-Jean-Antoine-Nicolas de Caritat, marquis de, *Arithmétique politique : textes rares et inédits (1767-1789)*, éd0.critique et commentée par Bernard Bru et Pierre Crépel, Paris : Institut national d'études démographiques : Presses universitaires de France, 1994 ;

et le tome 61-1 de la Revue d'Histoire des Sciences intitulé *L'octant et la plume : Grandjean de Fouchy, astronome et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences* paru en 2008.

Fontaine et le pensionnaire surnuméraire

L'atmosphère générale de l'Académie royale des sciences au début des années 1770 est pour le moins tendue et laisse place au ressenti d'une certaine lassitude quant au secrétaire perpétuel en place, Grandjean de Fouchy, qui a désormais dépassé les cinquante ans. Le retard pris dans la plupart des entreprises de l'Académie a le don de mettre à vif les nerfs de certains membres, d'Alembert entre autres.⁸² Il écrit d'ailleurs à ce sujet « Vous vous plaignez de M. de Fouchy, mais à qui répond-il ? Il ne répond même pas au public qui lui demande depuis dix ans pourquoi ces volumes sont si forts retardés. »⁸³ Il cherche alors un remplaçant à Fouchy après avoir lui-même décliné la possibilité de prendre cette place (il a déjà trop de travail avec l'Académie Française). Son regard se porte d'abord sur Bailly, puis lorsque Condorcet arrive en 1772 à l'Académie, sur ce dernier, qu'il propose de donner comme assistant au vieux Fouchy.

Dès lors, on propose au candidat Condorcet une épreuve à priori simple : Fontaine, décédé le 21 Août 1771 n'a pas eu encore d'éloge posthume. Cette charge étant dévolue au secrétaire perpétuel, quoi de mieux que ce passage obligé pour juger du choix judicieux ou non de Condorcet à cette place (ce poste) ?⁸⁴ Le jeune marquis s'y attelle au printemps 1772 pour un passage prévu aux alentours du 11 novembre.⁸⁵ A l'été 1772, il prévoit de l'envoyer à Turgot après l'avoir présenté et fait corriger par des amis et le manuscrit parvient au ministre le 3 septembre. Cependant, Fouchy confie à Condorcet un autre travail, et la présentation de l'éloge de Fontaine devant l'Académie est repoussé à l'année suivante. Il s'agit pour Condorcet d'écrire les éloges des académiciens morts entre 1666 et 1699 (avant le règlement ordonné par Louis XIV), travail encore jamais effectué même par Fontenelle qui avait pourtant ouvert la voie. Cette épreuve est une vraie réussite puisque

⁸² La publication des *MARS (Histoire et mémoire de l'Académie royale des sciences)* a pris un retard allant parfois jusqu'à cinq ans. Pour rappel ces publications comprennent les principaux mémoires et discours évoqués lors des séances, ainsi que les modifications de règlement.

⁸³ Lettre de D'Alembert à Patte en 1775. La mention de « depuis dix ans » écarte donc le fait que la nomination de Condorcet en tant que pensionnaire surnuméraire ait pu contribuer à arranger, un souci qui visiblement date d'avant même l'arrivée de ce dernier (1772) à l'ARS.

⁸⁴ Il m'est impossible de dire si Bailly, son concurrent, a été soumis au même genre d'épreuves faute de sources.

⁸⁵ Edition critique de Pierre Crépel et Bernard Bru, page 75, extrait de la correspondance entre Turgot et Condorcet le 26 mai 1772 : « Mon affaire se fera vraisemblablement à la Saint Martin »

les éloges sont imprimés probablement en 1773⁸⁶. Sa nomination ne tarde pas puisqu'il est admis en tant que pensionnaire surnuméraire et adjoint au secrétariat perpétuel le 10 Mars. L'éloge de Fontaine, quant à lui, finalement repoussé au 13 septembre 1773, est un succès. Voltaire écrit même à Condorcet (qui lui en envoie une copie) à son sujet :

« Vous m'avez fait passer un quart d'heure bien agréable. Cela ne m'arrive pas souvent. J'aime mieux voir Alexis Fontaine dans votre ouvrage qu'en original ». ⁸⁷

Le style et le talent de Condorcet sont donc consacrés et salués et signent la première victoire de d'Alembert pour asseoir son influence sur l'Académie royale des sciences, mais qu'en est-il de l'accession au rang de secrétaire ?

Argent et arrangements dans la nomination du secrétaire perpétuel

Si d'Alembert et son ami Condorcet peuvent se vanter d'avoir connu une belle victoire avec la nomination de ce dernier tout n'est pas encore joué pour que le marquis devienne secrétaire à la suite de Fouchy. Cette fois-ci, il s'agit de gagner les membres de l'Académie à la cause de Condorcet, chose peu aisée puisque d'Alembert y compte plus d'ennemis que d'amis, parmi lesquels Bailly, le principal concurrent de Condorcet, et Buffon qui le soutient ouvertement. Il est par ailleurs important de signaler que d'Alembert avait déjà au préalable proposé un système de vote au mérite quant aux attributions de charges, un système de vote qui prenait en compte non seulement les pensionnaires et honoraires, mais aussi adjoints et associés. Ce projet, présenté en juillet 1769, fut refusé mais l'idée du mérite est bien présente.

A ce moment-là, Grandjean de Fouchy traverse une période de troubles financiers personnels au point qu'il doit vendre sa maison des Postes. D'Alembert propose alors un arrangement à Turgot qui permettrait non seulement à Condorcet de toucher un peu plus d'argent pour sa charge, mais aussi de grossir un peu celle de Fouchy, lui permettant de sortir de sa dette.⁸⁸ D'autre part, Fouchy débute un projet d'histoire de l'Académie royale des sciences qui ne serait pas celui des *Histoire et mémoire de l'Académie royale des*

⁸⁶ Condorcet mentionne qu'ils vont être imprimés dans une lettre datée de fin décembre, contenue dans l'ouvrage de Pierre Crépel et Bernard Bru.

⁸⁷ Septembre 1773.

⁸⁸ Consulter la contribution d'Irène Passeron dans RHS Tome 61-1, 2008, pour plus d'informations et de détails.

sciences, publié plus ou moins régulièrement depuis le début du XVIIIe. Ce projet permettrait d'intégrer les règlements, l'histoire des personnages illustres de l'Académie, l'historique écrit par Fontenelle, mais aussi les éloges des académiciens morts entre 1666 et 1699 rédigés par Condorcet. Ce dernier contribue donc à un projet qui demeure secret jusqu'au discours de vétérane de Fouchy.

Condorcet et d'Alembert réunissent toutes les pièces susceptibles de faire parvenir le premier au rang de secrétaire perpétuel (la nomination demeurant toutefois celle de la monarchie). Mais si Fouchy se prononce en 1775 pour Condorcet en tant que successeur, ce dernier refuse ce droit en juillet 1776, décidant qu'il préférerait se faire reconnaître d'abord par ses semblables. Ceux-ci votent alors le 10 août 1776 et c'est presque à l'unanimité que Condorcet est acclamé comme secrétaire perpétuel.⁸⁹

⁸⁹ PV de la séance aux Archives de l'Académie Royale des Sciences.

Chapitre V - L'activité académique du secrétaire perpétuel

Mes recherches m'ont poussé à m'interroger sur l'activité académique de Condorcet, notamment avant 1773 (et plus encore 1775) puisqu'il paraît évident qu'à partir de cette date-là, ses activités se sont davantage figées dans les fonctions de secrétaire.⁹⁰ Lors de mes recherches aux archives de l'Académie royale des sciences, j'ai donc eu le loisir de me confronter aux imposants volumes de l'*Histoire et mémoire de l'Académie royale des sciences* et j'y ai fait quelques singulières découvertes, propres à m'aider dans mes recherches, quoique sans doute de nombreux historiens avant moi les aient étudiées. Je me pencherai ici sur l'art de la digression, talent que Condorcet possède avant tout autre. En premier lieu, j'étudierai un texte que Condorcet rédige et lit à l'Académie. Il s'agit d'un écrit appelé *Sur les équations*, contenu dans le *MARS* de l'année 1771. Nous sommes deux ans après l'admission de Condorcet à l'Académie et déjà il y mêle ses points de vue sur les sciences comme sur l'utilité de ces dernières.

Sur les équations : étude d'une digression académique

Le texte démarre à la page 47 du *MARS* et la digression en elle-même s'étend de la page 49 à 55. Finalement le chercheur serait rapidement tenté de voir dans le sujet (presque banal pour l'Académie royale des sciences à cette époque), un simple prétexte pour mettre en avant une pensée autrement plus philosophique que mathématique. Néanmoins Condorcet traite bel et bien son sujet dans les pages 47 à 49 en y dressant un bilan des recherches faites sur la résolution des équations du cinquième degré. Il y parle abondamment des méthodes d'Euler, de De la Grange et enfin de Vandermonde qui semble être la dernière méthode en cours et la plus fiable même s'il ne se prononce pas officiellement.⁹¹

La digression intervient alors comme un questionnement sur le précédent exposé du stade de recherche sur les équations du cinquième degré. Cet effet, Condorcet n'hésite pas

⁹⁰ Ses correspondances avec Amélie Suard permettent de se rendre compte qu'à partir du moment où il commence son activité de secrétaire perpétuel, Condorcet n'a plus une minute à lui. Elle parle même de 21 éloges qu'il aurait à écrire au début de son mandat.

⁹¹ « Mon suffrage ne peut être regardé comme d'un assez grand poids, pour qu'il ne me soit point permis de dire que je penche vers l'opinion de M. Vandermonde, qui s'ailleurs est moins décourageante. » *MARS* de l'année 1771, page 49.

à l'utiliser avec un conditionnel. Il lui permet par ce subterfuge linguistique de rentrer dans un sujet qui l'intéresse davantage : l'utilité publique des sciences.⁹²

« On pourrait, d'après ce que je viens de dire, objecter ici que pour se permettre de se livrer à un travail dont le succès est incertain, et qu'on n'ose à peine espérer de rendre praticable, il faudrait que du moins il fut d'une très-grande utilité ; que cependant l'on a pour résoudre les équations, des méthodes appropriées, si sûres que la méthode rigoureuse ne peut être que de pure curiosité, et qu'ainsi on doit déplorer que des hommes de génie emploie toutes leurs forces, et perdent leur temps à des recherches sublimes et profondes mais inutiles »⁹³

Avec cette phrase, certes étendue, mais dont les objectifs sont clairs, Condorcet amorce la machine de sa digression. Il introduit opportunément son propos général dès la phrase suivante. Cela va lui permettre de développer son opinion et en même temps de confirmer qu'à partir de ce moment, les équations seront mises de côté : « Ce reproche, qu'on pourrait faire avec autant de raison à un grand nombre de nos mémoires mérite que je m'y arrête quelques temps ». Le marquis déroule alors son raisonnement personnel tout en mettant en place une histoire syncrétique de la science⁹⁴. Il y insiste en tout dernier point sur la différence entre la pratique et la théorie et sur la nécessaire articulation entre les deux, notamment en faisant l'éloge des théoriciens.

Cette longue digression s'achève de façon relativement abrupte à la page 55 du *MARS*...en même temps que l'intervention ! Condorcet conclut sur le statut de mécanicien (si différents des « faiseurs de machines » selon lui), mais à aucun moment ne rejoint le propos d'origine qu'étaient les équations. Certes, tout l'éloge des théoriciens va dans le sens de son bilan des recherches sur les équations, mais le propos d'origine est totalement délaissé au profit de son opinion personnelle. Cette digression, surprenante et imposante, pose la question de savoir s'il est le premier académicien ou non à s'accorder ce genre d'écart et j'avoue que si mes recherches me l'avaient permis et que si mon temps avait été extensible, je me serai chargé d'y répondre. Toutefois, dans le cadre de mes propres ma propre étude, il convient désormais de voir si pareille digression peut également se

⁹² Je ne m'épancherai pas ici sur l'opinion de Condorcet quant à l'utilité des sciences, puisque cette réflexion demande un approfondissement que je développe à un autre endroit du présent mémoire. Le sujet ici porte bien que le caractère quantitatif de la digression et son arrivée dans le texte, non sur le fond.

⁹³ *MARS* 1771, page 49.

⁹⁴ Il y mentionne tout aussi bien Archimède et Gallilée que Huygens, Descartes et d'Alembert.

retrouver dans les *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences* et surtout dans quelles proportions.

La place des digressions au sein des Eloges des académiciens

Ce texte permet donc d'aborder un point fondamental des *Eloges des académiciens* : la place des digressions, propices aux réflexions personnelles. En effet, Condorcet semble cultiver ces écarts comme un art à part, une façon de faire transparaître son idéologie politique ou scientifique au sein d'écrits qui relèvent de la tradition institutionnelle. Peu présentes dans les premiers éloges, les digressions prennent de plus en plus de place au cours du temps. Alexis Fontaine et La Condamine ne sont pas sacrifiés sur cet étrange autel idéologique, mais voient leurs éloges relever de la notice biographique apologique. On peut dès lors noter que c'est durant la période où Condorcet travaille sous la houlette de Grandjean de Fouchy qu'il se permet le moins d'écarts. Le texte sur les équations précédemment étudié nous a permis d'entrevoir que dès 1771, son opinion sur les progrès des sciences et la défense de la théorie pure et abstraite contre l'idée d'une science uniquement pratique, n'est plus à faire. Pourtant, il n'en touche pas mot dans ses éloges (ou du moins très peu), alors qu'il n'hésite plus à s'accorder une ou deux pages de digressions beaucoup plus tard. Trudaine et Jussieu ayant été également épargnés, l'analyse de ces digressions dans leur proportion et dans la façon dont elles sont amenées, commence au volume II des éloges, alors que Condorcet est devenu secrétaire perpétuel.

Des propos qui dépassent le cadre de la science.

Il faut alors distinguer la différence entre plusieurs types d'écarts. Le sujet le plus cher à Condorcet est évidemment le progrès de la science, mais aussi la réunion de la théorie et de la pratique dans un cadre purement baconien. Pourtant ce n'est pas forcément celui qu'il cherche à placer continuellement afin d'affermir sa position et de convaincre ses congénères scientifiques. Il s'autorise souvent des écarts sur des sujets qui peuvent nous sembler bien loin des préoccupations scientifiques et qui pourtant font partie de son temps.

Ainsi dans l'éloge de Praslin, dans le quatrième volume, il s'autorise un récit de la guerre de Sept Ans (1755-1763) et dresse le bilan de ses effets sur plus de six pages.⁹⁵ Pour

⁹⁵ EdA Vol 4, p.148-154.

comprendre le rapport entre ces six pages de guerre et l'Académie royale des sciences, il faut alors s'interroger sur le statut et le rôle de Praslin au sein de ces deux dernières. Le lecteur pourra même se demander si l'éloge de Praslin n'est pas une longue digression en soi, puisque Condorcet y passe en revue la politique de Praslin et Choiseul pendant presque toute la durée de l'écrit. Les sciences y apparaissent toujours de façon succinctes, du moins autant qu'il convient de les voir dans le récit de la vie d'un ministre d'état honoraire de l'Académie, puisque ses affaires et ses voyages lui ont rarement permis de voir le cadre de cette dernière.⁹⁶ Ces remarques rejoignent souvent celles que Condorcet avait déjà pu faire dans l'éloge du comte d'Arce dans les pages 188-189 du second volume.

« La guerre est un fléau, mais c'est la guerre elle-même et non l'art de la guerre qui est funeste : à mesure même que l'art se perfectionne, les maux qu'elle enfante deviennent moins cruels ; car plus les succès dépendent de la science et du talent, moins les passions et la fureur multiplient les massacres et les dévastations. »⁹⁷

Une autre digression qui frappe l'œil et demeure dans le cadre d'une noblesse et d'un militarisme certain, est celle présente à l'entrée de l'éloge de Maurepas. Il ne s'agit pas à proprement parler d'un écart comme peuvent l'être d'autres d'ordre plus généralistes, mais force est de constater que Condorcet ouvre son éloge aux pages 340-345 du volume II par un abrégé de la généalogie des Maurepas, couvrant une période allant du XVIIe siècle à la mort du comte dont le marquis fait alors l'éloge. Cette généalogie et cette histoire de la famille de Maurepas permet alors à Condorcet de dresser un portrait de la noblesse et de la France de son temps.

Une vision des sciences et du monde

Les écarts que se permet Condorcet parsèment donc ses éloges et on ne compte plus, lorsqu'on tente la lecture intégrale, en regard du progrès des sciences et de son utilité. Par exemple, il se permet ce type de discours dans le volume III à partir de la page 260. Il est alors en plein cœur de l'éloge d'Euler, dont il reconnaît la valeur sur près de soixante-dix pages, et l'emploie pour dresser son bilan des progrès effectués par Euler. Par ce procédé,

⁹⁶ Les dernières pages de l'éloge, consacrées à la vie de Praslin entre 1770 (date de sa nomination à l'ARS) et 1785 (sa mort), montrent bien quelles difficultés a pu rencontrer cet homme tiraillé entre ses charges et ses ambitions de scientifique.

⁹⁷ Eloge du comte d'Arce, EdA, Vol. II, p.188.

il en profite pour faire l'état de la science sur toute la période couvrant la vie de l'académicien, dans les matières qu'a pu étudier ce dernier. Condorcet use assez souvent de cette méthode pour introduire son opinion sur le « progrès des sciences »⁹⁸. C'est le cas dans l'éloge de Duhamel par exemple⁹⁹, où il en fait d'ailleurs sa conclusion avant son bref paragraphe terminal sur la vie de l'académicien. Linné bénéficie également de ce traitement particulier dans le volume II¹⁰⁰, et l'admiration de Condorcet est réellement palpable au travers de ces pages.

Toutefois, si Linné fait l'objet d'une attention si particulière, c'est parce qu'il a également défendu et utilisé une idée chère à Condorcet qui est l'articulation de la théorie et de la pratique. Encore une fois, Condorcet s'accorde au sein de ses éloges de nombreuses digressions sur ce lien « entre les mains et la tête », mais également sur l'utilité réelle et publique du progrès scientifique. Evidemment tout est lié dans cette pensée condorcétienne, et le lecteur s'étonne peu de la retrouver au sein de l'éloge de Bezout, ou encore celui de Bucquet. Dans ce dernier, Condorcet met l'accent sur l'utilité d'être un bon orateur mais aussi de savoir manier l'art de la démonstration, car elle est indispensable dans le processus de l'instruction publique. Bien sûr, il pardonne, au vu de cette qualité qu'il reconnaît à Bucquet, le peu de progrès qu'ont permis ses travaux au sein de l'académie.

« Un habile démonstrateur, est plus utile qu'un écrivain qui lui serait égal en connaissances ou en talents, puisqu'il contribue doublement aux progrès des sciences, et par l'instruction qu'il répand, et plus encore par l'ardeur qu'il sait exciter ; mais aussi trouve-t-il une récompense bien douce dans l'estime et dans l'amitié de ses disciples. »¹⁰¹

Une autre digression qui semble intéressante est celle qui concerne les chirurgiens lettrés et qui se situe dans l'éloge de Bordenave¹⁰². Ici, Condorcet fait de ces derniers, des hommes hors pair, tissant un lien entre la philosophie et l'art de la médecine qu'ils pratiquent. De même, il insiste sur la fusion de la pratique et de la théorie, non sans

⁹⁸ Cette expression, Condorcet en use et en abuse dans ses éloges et ne la substitue que rarement à celle de « l'avancement des sciences ».

⁹⁹ EdA, Vol. III, p.199-202.

¹⁰⁰ EdA, Vol. II, p.138-139.

¹⁰¹ EdA, Vol. II, p.255

¹⁰² EdA, Vol. III, p.25-26.

rappeler les difficultés qu'elle a connues, notamment au début du siècle. Cela lui permet alors de dresser une fois de plus un bilan du progrès des sciences, et pose la question de savoir si la chose était commune au moment où Condorcet écrit, ou si cette idée d'un chirurgien lettré semblait encore saugrenue dans bien des endroits :

« Cette dispute s'agitait sérieusement chez un peuple et dans un siècle éclairé ; il est vrai qu'à cette question si simple, on en joignait d'autres qui pouvaient paraître plus compliquées : on se demandait s'il était utile ou dangereux qu'un même homme exerçât à la fois toutes les parties de l'art déguerpier. »¹⁰³

Condorcet se permet des digressions, longues ou courtes, tout au long de ses éloges, afin de donner son avis sur des questions qui l'occupent tout particulièrement, d'autant qu'il est le secrétaire perpétuel de l'Académie à partir de 1775. Elles sont ici nombreuses, et il n'est pas ici question de lister exhaustivement ces idées et ces écarts, mais de se dire que les éloges ne se résument pas à une notice biographique d'un genre apologique. Cependant je vais me permettre d'en étudier certaines plus en détail, une fois que j'aurai exposé ce qui fait ici l'originalité de la pensée de Condorcet.

¹⁰³ EdA, Vol. III, p.26

Chapitre VI – La pensée condorcétienne dans les *Eloges*

Condorcet, au travers de toute sa bibliographie, aborde un nombre de thèmes qui lui sont chers. Parmi ces derniers, il en est certains qui sont plus chers que d'autres au marquis, et c'est ce qui va être abordé ici. Nous avons pu examiner dans la partie précédente, de nombreuses digressions de Condorcet, sans réellement nous attarder sur le fond de son propos, dans le cadre de celles qui concernaient le progrès des sciences et leur utilité. C'est ce que je me propose de faire ici en accordant à cette étude la partie qui suit.

Mais en premier lieu, pour mieux cerner les intentions que Condorcet cache parfois ou expose clairement, il convient de revenir un siècle en arrière, et de se pencher sur ce grand changement qu'a été l'arrivée des ouvrages et de la pensée de Francis Bacon (1561-1626).¹⁰⁴

L'héritage de Bacon

Novum Organum : pratique et théorie

L'année 1620 fait date dans l'histoire des sciences, et constitue bien souvent le moment à partir duquel les savants ont commencé à passer de leur tradition érudite théorique vers à une approche expérimentale et empirique du livre de la nature. Cette idée est contenue, entre autre, dans le *Novum Organum*¹⁰⁵ de Francis Bacon qui paraît cette année-là.

Il fait référence ici à l'*Organon*¹⁰⁶ d'Aristote, qui base la science, sur la pensée et la démonstration, délaissant les statuts purement empiriques que peuvent représenter leur application. Ce système de pensée a traversé tout le Moyen-âge pour devenir un canon de la recherche scientifique. Le système de recherche savant est donc essentiellement théorique pour le Moyen-âge et il vaut encore jusqu'à la fin du XVIe siècle. La pratique est

¹⁰⁴ Pour cette section, outre les œuvres de Bacon qui m'ont servi de support, quoique consultées de manières bien moins approfondies que celles de Condorcet de l'ouvrage suivant : POPELARD Mickaël, *Francis Bacon : l'humaniste, le magicien, l'ingénieur*, Ed. PUF, Collection Science, Histoire et Société, Paris, 2010. Et comme toujours, de l'ouvrage de Simone MAZAURIC.

¹⁰⁵ Pour l'ouvrage, j'ai usé de l'édition suivante : BACON Francis, *Novum Organum*, introduction, traduction et notes par Michel Malherbe et Jean-Marie Pousseur, 2^e édition, Paris, PUF, 2001.

¹⁰⁶ Le terme désigne « instrument » en grec ancien.

considérée comme un art mineur et est dès lors laissé aux artisans. Ainsi faut-il, encore différencier le médecin du chirurgien par exemple.

L'outil que Francis Bacon propose est une nouvelle méthode, radicalement différente de ce système, puisqu'elle joint la théorie et la pratique pour mieux comprendre le monde qui entoure l'homme. Son frontispice est d'ailleurs illustré par un bateau faisant voile vers le large, passant les colonnes herculéennes, aux pieds desquelles se trouve la phrase suivante : « *Multi pertransibunt et augebitur scientia* » (« Beaucoup voyageront en tous sens et la science progressera »). Par cette simple citation, Bacon exprime ce qu'il développe dans sa première partie. Il y compare les Anciens et les Modernes sur le plan scientifique. Basée sur une culture méditerranéenne aux origines théoriques gréco-romaine, la science s'affranchit de ces dernières et s'ouvre de nouvelles portes. De plus elle devient un effort collectif, et non plus le résultat de quelques talents isolés ou réunis en petits nombres dans le cadre d'un mécénat.

Dans son ouvrage, Bacon entend donc dans un premier temps étudier les méthodes passées pour expliquer pourquoi elles ne fonctionnaient pas. C'est de cette manière qu'il évoque la théorie des idoles. Il explique à son propos que tout savant doit s'affranchir de ces idoles pour mieux pouvoir appréhender la méthode qu'il se propose d'exposer ensuite. La première théorie est celle de la tribu, autrement dit, de l'homme ne connaissant son monde, qu'au travers de ses sens ; il le voit forcément avec une appréhension personnelle. La suivante est celle de la caverne¹⁰⁷, qui induit que la perception du monde est propre à chacun, et que la lumière de l'interprétation de la nature entre selon l'éducation (entre autre) des uns ou des autres. La troisième est celle du langage, puisque la communication est le fait d'évoluer dans un milieu public où idées et représentations doivent être exprimées et non plus juste pensées. Elles sont sujettes à transformations et malentendus. Enfin il y a les idoles dites du théâtre¹⁰⁸ ou de la scène. Elles sont celles de la tradition, souvent surestimées, dont le caractère d'autorité sur l'interprétation du monde est mis en scène et obstrue les voies par lesquelles la science peut prendre son essor. Ce sont ces quatre idoles contre lesquelles Bacon met en garde la science, à défaut de pouvoir les abattre totalement.

¹⁰⁷ Nul doute ici que cette « idole » a une origine platonicienne. Le nom, même en latin, y fait référence : *idola specus*.

¹⁰⁸ Ici *theatru* dans le texte.

Enfin, Francis Bacon expose dans cet ouvrage la méthode qui à posteriori, deviendra celle de la science moderne. Il la nomme induction et la présente sous la forme de trois tableaux : dans le premier, le savant se doit de répertorier toutes les manifestations connues du phénomène étudié. Dans un second temps, dresser une liste de tous les phénomènes similaires à celui étudié, mais n'ayant pas de lien avec lui. Enfin, classer les résultats avec divers degrés d'intensité du phénomène étudié. A la suite de ce classement, et en comparant les différences recueillies, le savant arrive à émettre une première hypothèse, laquelle est vérifiée ensuite par l'expérimentation. Il répète ce système jusqu'à trouver la cause du phénomène étudié à la base, qui viendra avec une hypothèse ultime. Ainsi au fur et à mesure que le savant découvre des propositions dites « générales », il se doit de les vérifier sur une étendue de faits, et si elles s'avèrent exactes, il découvre également de nouvelles vérités.

Bacon place également ces nouveaux outils de travail au service d'un idéal qui est le sien : « accroître la puissance et l'empire du genre humain lui-même sur l'univers, cette ambition-là [...] est plus sage et plus noble que les autres. »¹⁰⁹. Et c'est un ouvrage entier qu'il consacre à cette question, la *Nouvelle Atlantide*.

La Nouvelle Atlantide : enjeux et utopie

Six ans après le premier ouvrage, déjà révolutionnaire en son temps, un autre livre de Bacon paraît de façon posthume, et qui, s'il est d'une importance moindre, n'est pas moins prégnant dans la pensée de Condorcet. Il s'agit de la *Nouvelle Atlantide*, et c'est à l'époque, un des ouvrages les mieux vendus.

La *Nouvelle Atlantide* est cependant loin d'être un ouvrage livre aussi théorique et méthodique que l'est le *Novum Organum*. Il s'agit ici d'un récit se rapprochant de l'utopie dans sa forme (Thomas More publie la première en 1518). Bacon y décrit une île du nom de Bensalem qui se serait totalement coupée du monde, en dehors des relations et échanges de savoirs. Cette dernière est gouvernée et administrée par une société de savants siégeant dans la Maison de Salomon et ayant pour mission de guider les habitants dans la recherche de la vérité (notamment des causes et des effets). La noblesse y est constituée personnes

¹⁰⁹ Citation du *Novum Organum*, empruntée dans l'ouvrage de Mickaël Popelard.

éduquées aux bienfaits de la science et le savant y est l'homme suprême¹¹⁰. Il a pour charge de soulager l'humanité de ses maux par sa science et sa sagesse, mais aussi de différencier la vérité contenue dans le grand livre de la nature de celle renfermée dans de la Bible. En d'autres termes, il se doit d'expliquer les phénomènes naturels, même fantastiques, et de les différencier des miracles qui relèvent eux, de Dieu. Le savant est par conséquent l' élu de Dieu, celui qui a pour charge d'expliquer la création, et c'est une chose relativement neuve en ce temps.

Malgré leur caractère proprement irréels, les Bensalémmites ne sont pas des anges. Ce sont des hommes qui, en s'écartant de ceux de leur espèce, en faisant confiance à la science et au progrès, se sont créés un nouveau paradis terrestre. En déchargeant l'humanité de ses maux, en prolongeant la vie, en guérissant les maladies incurables, en leur rendant la jeunesse et en retardant le vieillissement, toujours par le biais de la science, le savant de la Maison de Salomon leur a fait acquérir un statut de presque demi-dieux (puisque la science devient le moyen de comprendre la Création de Dieu, c'est aussi un moyen de se rapprocher de ce dernier.)

La science dans l'ouvrage, est donc présentée comme l'essence d'une pensée suprême (elle devient la liaison entre l'homme et Dieu) qui est réellement d'utilité publique, puisqu'elle guide l'homme vers son salut. Et pour ce faire, le savant dispose des *nouveaux outils* que Bacon a mis en valeur dans le *Novum Organum*. Une des interprétations de l'ouvrage serait que cette *Nouvelle Atlantide* aurait été écrite dans le but d'amener la monarchie anglaise à se pencher sur la question d'une société des sciences financée par ses soins.¹¹¹ Toujours est-il que cet ouvrage et cette pensée marquent leur temps, et continuent à jouir d'une certaine notoriété et à influencer les mentalités. Du moins suffisamment pour que cela se retrouve dans les écrits de Condorcet.

¹¹⁰ Lorsqu'il apparaît pour la première fois dans l'ouvrage, son entrée tant dans la narration que dans la ville, cette entrée a des allures princières. Certains éléments ne sont pas sans évoquer les entrées royales et solennelles telles qu'elles se pratiquent en Europe à l'époque moderne, ou encore le Triomphe Romain.

¹¹¹ *La Nouvelle Atlantide*, Payot, 1983, préface, par Michèle Le Dœuff et Margaret LLasera, p.18

L'Atlantide de Condorcet : une simple reprise ?

Le *Fragment sur l'Atlantide*, inédit du vivant de Condorcet puisqu'il est publié pour la première fois en 1804, s'inscrit dans la continuité de la *Dixième époque* de son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Ce dernier ouvrage est publié en 1795, de façon posthume, mais à la demande de Condorcet. Pour comprendre les enjeux de l'Atlantide de Condorcet, il convient d'abord de se pencher brièvement sur son *Esquisse* et son contenu, ou du moins sa *Dixième époque*. Cette dernière est la projection pure et simple des progrès de la science et de l'homme. Durant toute son *Esquisse*, Condorcet décrit les progrès effectués à différentes époques par l'homme depuis les origines (la sédentarisation de l'espèce étant la première étape), jusqu'à la sienne (*Neuvième époque : Depuis Descartes jusqu'à la formation de la République*). L'Atlantide condorcétienne se place incarne donc l'idéal absolu, celui vers lequel tendent toutes les époques sans y parvenir, le final salutaire de l'humanité. Car ces *Progrès futurs de l'esprit humain* qui constituent la *Dixième époque* ont un aboutissement : l'Atlantide.

Cette Atlantide est sans nul doute inspirée par celles de Bacon, mais s'en écarte d'une certaine manière. D'ailleurs Condorcet n'hésite pas à citer ce nom dès la première ligne de son *Fragment* : « Bacon avait conçu l'idée d'une société d'hommes uniquement dévoués à la recherche de la vérité. »¹¹². Il livre même, passé sa rapide description de l'ouvrage de Francis Bacon, un jugement sur sa portée :

« Voilà ce qu'un esprit créateur a osé concevoir dans un siècle couvert encore des ténèbres d'une superstitieuse ignorance, ce qui n'a paru longtemps qu'un rêve philosophique, ce que les progrès rapides, et des sociétés, et des lumières, donnent aujourd'hui l'espoir de voir réaliser par des générations prochaines, et peut-être commencer par nous-mêmes. »¹¹³

L'Atlantide rêvée de Condorcet se distingue alors de celle de Bacon par le fait qu'elle n'est plus une simple utopie : elle est réalisable. De ce fait, il ne s'agit plus pour Condorcet de décrire, par le point de vue de voyageurs (comme le fait Bacon), une société idéale,

¹¹² Pour les citations, utilisation d'une édition poche. Ici : CONDORCET Jean-Antoine Nicolas de Caritat marquis de, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* suivi du *Fragment sur l'Atlantide*, Flammarion, Paris, 1988, p.299. En revanche pour l'étude, il s'agit de l'édition monumentale de cette œuvre : CONDORCET Jean-Antoine Nicolas de Caritat marquis de, *Tableau historique des progrès de l'esprit humain : projets, esquisse, fragments et notes : 1772-1794*, édité sous la direction de Jean-Pierre Schandeler et Pierre Crépel ; par le groupe Condorcet, Paris : Institut national d'études démographiques, 2004, 1317 p.

¹¹³ CONDORCET Jean-Antoine Nicolas de Caritat marquis de, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* suivi du *Fragment sur l'Atlantide*, Flammarion, Paris, 1988, p.300.

mais bien de proposer les fondements pour la créer. L'emploi presque constant du subjonctif dans le texte, en fait une hypothèse à confirmer par l'expérience, tout comme le propose Bacon. Il propose un programme idéal pour une science internationale visant à renforcer le bonheur humain.

Un autre point différencie la société idéale de Condorcet, dirigée par des savants, de l'Atlantide de Bacon, est sa visée. Ici, Condorcet, éduqué dans les habits virginaux mais devenu fondamentalement anticlérical, écarte totalement un pan de la pensée de Bacon : la religion. Ici le savant n'a plus pour objectif d'expliquer la Création divine, se faisant l'intermédiaire de Dieu, mais bien de guérir les maux de l'humanité avec une foi toute accordée au progrès. L'observation scientifique y devient le moteur de la société, et il repense et remet en question toute celle dans laquelle il vit, au travers de ce prisme. Ainsi il accorde une plus grande place aux femmes dans sa société scientifique que dans celle d'Ancien Régime ou de République dans laquelle il vit.

Enfin, Condorcet pose un point de départ qui pourrait servir de base à la création de sa société.¹¹⁴ Il décrit une première association de savants volontaires pour commencer son expérience, qui permettrait de s'étendre ensuite à la société entière. La façon dont il raconte cette création utopique de l'association n'est pas sans évoquer l'Académie royale des sciences et son fonctionnement, même s'il imagine une mise en place beaucoup plus démocratique.

L'Atlantide condorcétienne va plus loin qu'une simple réécriture de Bacon. Elle pose les bases de la construction d'une société où la science éclairerait les hommes pour les mener au bonheur. Rattachée dans la plupart des éditions, désormais, à l'*Esquisse*, la question se pose de sa portée. Surtout, lorsque des sources affirment que le projet du *Tableau historique* devait se placer initialement juste avant une *Histoire de l'Académie royale des sciences*. Ce projet datant de 1772¹¹⁵ n'aurait pas vu le jour, puisque Condorcet en 1773 s'attelle aux *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences morts entre 1666 et 1699*. Enfin lorsqu'il devient secrétaire perpétuel, ce projet est définitivement mis de côté jusqu'en 1792. Cependant sa façon de penser n'a pas changé, et il convient désormais d'examiner comment elle s'exprime dans l'écriture des *Eloges des académiciens*, qu'ils soient morts avant ou après 1699.

¹¹⁴ Idem, p.342.

¹¹⁵ Idem, Introduction, p.23.

De l'utilité publique des sciences

A de nombreuses reprises, Condorcet manifeste son désir de voir les sciences comme un art d'utilité publique et ce au sein de ses éloges. Son rêve, cette Atlantide, est manifestement présent dans son travail institutionnel. Nous avons vu précédemment que ses digressions étaient souvent en rapport avec la notion de progrès, et la précédente démonstration a pointé que cette notion d'avancement scientifique était une idée nouvelle, spécifique à Condorcet, adossée à un solide héritage baconien. Nous allons étudier les caractéristiques de ce progrès et son utilité publique au sein des éloges.

Après nous être penchés sur la récurrence des écarts, examinons plus en détail leur contenu.

La glorification de l'utilité sociale

Une opposition que Condorcet met souvent en avant dans ses éloges, c'est celle de l'individualisme contre l'utilité publique. La gloire personnelle est plus souvent montrée comme une vaine ambition¹¹⁶, tandis que le savant qui se consacre à faire le bonheur de l'homme par la science est extrêmement valorisé.¹¹⁷ De même, l'utilité publique, selon Condorcet, ne doit pas être celle du gouvernement ou encore de la classe dirigeante et c'est une idée qu'il développe, même au sein de ses éloges.

Ces idées se retrouvent dès les textes commandés par Fouchy sur les premiers académiciens : « Blondel a eu le mérite d'appliquer les mathématiques à deux arts bien chers à l'orgueil des grands : l'art d'élever des masses éternelles, et surtout celui de détruire les hommes. »¹¹⁸ Ici Condorcet se livre à une critique entre les lignes, de l'attitude de Blondel, qui, si elle sert les premiers objectifs de l'Académie (une utilité somme toute monarchique, ou à défaut, nobiliaire), ne sert pas pour autant de façon utile l'humanité. Il fait référence à l'arc de triomphe de la Porte Saint Denis ainsi que *L'art de jeter les bombes*. Le premier est un monument bien

¹¹⁶ Cf. l'étude de l'éloge de Buffon en 3^e partie du présent mémoire.

¹¹⁷ Une fois encore, je renvoie à l'éloge de la Condamine, présenté plus loin, pour plus de précision.

¹¹⁸ EdA, Vol. I, p.105.

connus des historiens de l'art, érigé à la gloire de Louis XIV¹¹⁹ en 1672, commandé à Blondel. Le traité, quant à lui, corrige d'une part les fautes faites par les savants dans l'utilisation des canons et des bombes avant les découvertes de Galilée, puis, expose de nouvelles méthodes scientifiques pour un meilleur rendement. Une fois de plus, l'ouvrage est dédié à nul autre que le monarque absolu. En qualifiant cette utilité comme étant celle de « détruire des hommes », ou encore de glorifier la personne du roi au lieu de guider l'homme sur le chemin de la raison, Condorcet donne son opinion sur ce que ne doit pas servir la science.¹²⁰

Lorsque Charles de Linné meurt en 1778, Condorcet se fend d'une réflexion qui fait du savant un homme en accord avec ses principes¹²¹: « il savait qu'après avoir obtenu la gloire de faire reculer les bornes de la science, il restait aux philosophes l'obligation de les rendre utiles. »¹²² Ici, la vision de Condorcet de l'utilité des sciences est déjà formée, de même que la conviction d'un progrès au service de l'humanité, et il se permet des propos qui relèvent davantage de réflexions personnelles que de l'éloge pur (Rappelons qu'il a déjà travaillé sur une *Esquisse* en 1772 et qu'il s'est dès lors attaché à l'idée du progrès).

Les Lumières et la fin de l'obscurantisme

Mais Condorcet ne se limite pas à affirmer que les sciences sont d'utilité publique. Il met également en avant que son siècle vit un tournant¹²³, et la révolution réelle de la science (ainsi que ses nouveaux objectifs) s'égrène tout au long des éloges. Certes, l'affirmation ultime de toutes ces opinions demeure la publication posthume de sa réflexion sur les progrès de l'homme en 1795, toutefois celles-ci sont exprimées bien avant.

¹¹⁹ Les bas-reliefs de Michel Anguier y évoquent les victoires du Roi-Soleil, que ce soit à Maastricht ou encore sur la Hollande.

¹²⁰ Blondel n'est pas le seul à bénéficier de la digression, légère, sur l'utilité publique des sciences. L'éloge de Duclos comporte également une digression sur ce sujet. Condorcet y traite de la portée de la science comme devant dépasser le cadre de réception des érudits pour devenir utile à davantage de monde.

¹²¹ Pour rappel, Condorcet, à cette date, est devenu secrétaire perpétuel et n'est plus « encadré » par Grandjean de Fouchy.

¹²² EdA, Vol, II, p.145.

¹²³ Il n'hésite pas dans certains éloges, à qualifier les siècles précédents d'obscurs, ou encore emprunts de superstitions, de délires fantastiques et d'idées religieuses fanatiques. Cependant, je développe ces points au cours de mon étude d'éloges spécifiques en troisième partie.

Dans l'éloge de Duhamel (mort en 1782), Condorcet parle d'une révolution. Il s'agit bien du changement des mentalités opéré au XVIIIe siècle, et le secrétaire perpétuel parle du botaniste comme d'un homme qui « fera époque dans cette histoire, parce que son nom s'est trouvé lié avec cette révolution dans les esprits qui a dirigé plus particulièrement les sciences vers l'utilité publique, et que personne n'y a plus contribué que lui. »¹²⁴ Ceci démontre la conscience qu'a Condorcet du changement qui s'est opéré au XVIIIe siècle. En effet, la science s'est peu à peu sécularisée entre la fin du XVIIe et le début du XVIIIe siècle, la physique newtonienne supplantant celle de Descartes dans laquelle on trouvait encore le dernier bastion théologique de la science. Ce désenchantement du monde¹²⁵ a contribué à l'épanouissement de la science, et si Condorcet n'a pas été particulièrement contemporain du début du phénomène, son anticléricalisme radical et sa foi dans le progrès scientifique font de lui le chantre de ce changement de mentalités. En 1782, il est à même de constater, de façon quelque peu utopique, que la science s'est peu à peu imposée comme successeur, par le développement de son raisonnement très pragmatique, de la religion. Là où la publication de Bibles et de livres d'heur au cours des siècles précédents était majoritaire, c'est désormais l'ouvrage savant qui la supplante.

Condorcet poursuit son raisonnement dans le paragraphe suivant, et délivre même quelques idées sur le futur de la science, qui se retrouvent dans son *Atlantide* :

« Sans doute cette révolution sera durable ; l'idée du bien général des hommes sera le guide des savants dans leurs recherches ; ils sauront la préférer peut-être à leur gloire même, et les hommes plus éclairés sauront aussi distribuer la gloire d'une manière plus utile à leurs intérêts. Mais il est rare qu'on puisse rester dans de justes bornes, et qu'en renonçant à une erreur, on ne tombe dans l'erreur opposée. Si les sciences se sont élevées vers le ciel, il a été avantageux de les rappeler vers la terre, il ne faut point les condamner à y ramper. »¹²⁶

Condorcet se détache de la pensée baconienne et de la physique cartésienne. Ces deux dernières tendaient soit à expliquer la Création, ou encore à démontrer l'existence de Dieu¹²⁷. Dès lors ici, il est question d'expliquer le livre de la nature par des moyens humains pour contribuer au bonheur humain (de l'humanité). Il émet cependant un une

¹²⁴ EdA, Vol. IV, p.199.

¹²⁵ Expression empruntée au sociologue Max Weber.

¹²⁶ EdA, Vol. IV, p.199-200.

¹²⁷ Encore que cette démonstration put être, de la part de Descartes, un simple moyen de se protéger contre le statut d'impie voire d'hérétique.

réserve à cet enracinement de la science dans le « terre à terre » car, si elle doit être détachée de la religion, elle se doit également d'avoir un idéal plus grand que la simple satisfaction pragmatique. Dans son cas, cet idéal, c'est son Atlantide.

L'instruction publique : le chemin vers l'Atlantide.

Je ne vais pas me lancer ici dans une longue explication des œuvres évidentes que sont les *Cinq mémoires sur l'instruction publique*, que Condorcet publie, une fois de plus, tardivement. Ils paraissent entre 1791 et 1792, soit au moment où Condorcet termine son activité de secrétaire perpétuel (et d'écriture des éloges). En effet, il n'écrit plus ni ne lit d'éloges à l'Académie royale des sciences après celui de Turgot qui meurt en septembre 1789. Je vais tenter ici de voir quels sont les prémices à cette notion d'instruction publique et s'il est possible de les trouver dans les éloges.

La place de l'enseignement et de l'éducation dans les éloges

La vision qui transparaît, dans les éloges, du système scolaire dont Condorcet est plus ou moins contemporain (il traite souvent des vingt ou trente années précédant sa naissance), est bien souvent peu amène. Lorsqu'il en vient à parler de l'éducation des savants, il dévoile malgré lui les défauts du système scolaire de l'Ancien Régime. Si les collèges jésuites font office d'entité neutre, bien souvent, les savants ont quitté l'université ou arrêté d'étudier dans certains domaines.¹²⁸ Il n'y a qu'à lire le portrait que dresse Condorcet de l'éducation de la Condamine¹²⁹, pour se rendre compte que l'appareil d'instruction français lui semble obsolète. L'instruction lui semble une chose particulièrement importante dans le processus de formation des savants.

Ainsi, dans l'éloge de Bordenave, on peut observer Condorcet prendre la défense des chirurgiens lettrés : « *On ne convenait point alors qu'un chirurgien dût être lettré, et, ce qui peut être étonnera un jour nos neveux, cette dispute s'agitait sérieusement chez un peuple et dans un siècle éclairé [...]* »¹³⁰. Ici, le marquis marque sa préoccupation au sujet des générations futures (ce que nous avons déjà vu au cours de la *Dixième époque* de son *Esquisse*, entre autre). De

¹²⁸ C'est le cas de D'Alembert par exemple.

¹²⁹ Réalisé d'après une note biographique du défunt, ce dernier qui déplore son enfance et les méthodes d'éducation française et Condorcet ajoute sa voix à celle du savant.

¹³⁰ EdA, Vol. III, p.25.

même, il s'étend ensuite sur la question associée à celle des chirurgiens lettrés. Cette question est celle de la différenciation entre les hommes de science pratiques et théoriques, qui sont réunis dans les mentalités condorcétiennes et baconiennes.¹³¹ Selon Condorcet, l'exemple même de Bordenave montre que le savant à tout intérêt à être instruit :

« Son fils¹³² placé à l'époque où la connaissance des langues savantes est devenue une des obligations d'un chirurgien, eut à cet égard des avantages sur un grand nombre de ses confrères plus anciens que lui, et il dut à la facilité avec laquelle il parlait le latin, non sa réputation, mais la considération qu'il obtint avant l'âge dans son corps et dans les écoles. »¹³³

Le savant lettré, qui ne s'occupe pas seulement de mathématiques mais aussi de philosophie et de langues anciennes peut gagner la considération de ses pairs par le moyen de la connaissance et s'ouvre des portes. L'instruction est donc d'intérêt public puisqu'elle permet de former les hommes qui soulageront l'humanité de ses maux pour les mener sur la voie de la perfection, dans un monde où science et raison seront les maître-mots-

Les éloges : un moyen de communication pour les générations futures

Condorcet n'est pas dupe, il sait que les messages qu'il fait passer au travers de ses éloges toucheront un public plus large que la centaine d'académiciens réunis autour de sa lecture. Les éloges des académiciens, suite au renouvellement de 1699, sont publiés dès 1700 dans les *MARS (Histoire et mémoires de l'Académie royale des sciences)*. De plus, avec la conservation des archives, la publication de masse permise depuis l'apparition de l'imprimerie (et comparativement aux manuscrits médiévaux), offre l'assurance aux savants de la pérennité de leurs travaux. En cela, les *Eloges des Académiciens* n'échappent pas à la règle.

Suivant les théories que Françoise Waquet met en avant dans *Les enfants de Socrate* ou encore *Parler comme un livre*¹³⁴, Condorcet, comme ses prédécesseurs, s'assure que la mémoire du savant et ses recherches, passent la barrière du temps. En lisant les éloges à la

¹³¹ « on demandait s'il était utile ou dangereux qu'un même homme exerçât à-la-fois toutes les parties de l'art de guérir », un peu plus loin, toujours à la page 25. Il est donc bien question ici de réunir le savoir théorique et la pratique pour guérir un patient.

¹³² Ici, Bordenave, Ndr. Condorcet parle de son père à la phrase précédente.

¹³³ EdA, Vol. III, p.26.

¹³⁴ WAQUET Françoise, *Les enfants de Socrate*, Paris : Albin Michel, 2008., WAQUET Françoise, *Parler comme un livre : l'oralité et le savoir (XIIe – XXe siècle)*, Paris : Albin Michel, 2003.

suite, d'aucun pourrait penser que cette insistance sur le progrès de la science et son utilité, de la part de Condorcet, est une chose redondante et qu'il insiste un peu trop. Toutefois, étalés dans le temps sur près de vingt ans, ils sont des rappels pour la communauté scientifique, par le biais de la lecture d'éloge, des progrès effectués par l'homme dans les sciences, parfois depuis le Moyen-âge ou l'Antiquité, et souvent depuis le début de cette *révolution* (dans la science comme dans les mentalités) à laquelle Condorcet semble adhérer

Les *Eloges des Académiciens* deviennent, à la fois par la pérennité de l'écrit, et par leur lecture orale, les artefacts de la transmission de l'évolution de la recherche scientifique, tout autant que de la mémoire de ce qu'étaient les savants. Et si Condorcet, au même titre que ses prédécesseurs que sont Fontenelle, Fouchy ou Dortou de Mairan, transmet sa pensée, ses ressentis, mais aussi ses amitiés et inimitiés, il permet aussi de prolonger le souvenir d'une institution.

Conclusion de partie

Là où nous avons vu la mise en place de l'individualisme rattaché au génie dans les éloges, en tant que conclusion de fin de partie précédente, force est de constater que l'écriture de Condorcet est bien plus complexe.

En effet, il dissémine, au sein de ses *Eloges* une partie de la pensée particulière, héritée des principes baconiens, qu'il met en place tout au long du XVIII^e siècle et qui s'achève par la publication posthume de l'*Esquisse*. Ainsi, les génies individuels qu'il met en avant dans son approche de leurs vies respectives, se doivent-ils, à son sens, d'unir leurs efforts afin d'œuvrer pour le salut de l'homme. Cette expression renvoie à son Atlantide, qui vit libérée des maux par la science, et vit dans la paix et l'harmonie de la compréhension de la nature, le tout dans un contexte où la religion n'a évidemment pas sa place.

Cette forme de pensée occupe bien une place importante dans les éloges, puisque Condorcet l'installe au sein de digressions plus ou moins importantes selon les endroits, digressions durant lesquelles il prend notamment parti sur l'utilité des sciences et par extension des académies, un combat qui lui tient énormément à cœur sur la fin de sa vie.

Troisième partie

-

Académiciens : gloires et décadences

Ces deux premières parties avaient pour visée d'appréhender la globalité des éloges, et ce qu'on pouvait y trouver, tant sur l'Académie, que sur la personnalité de Condorcet. Certains comparatifs établis avec ses prédécesseurs nous ont donc permis d'entrevoir son style et les particularité de son discours. Il nous a semblé que ce n'est qu'en se penchant sur certains éloges en particulier, que les enjeux de ces écrits pourraient transparaître en les étudiant sur certains points. C'est ce à quoi je vais m'adonner au cours de cette dernière partie, maintenant que le contexte est défini. De même, je les ai placés dans un ordre chronologique d'écriture. La Condamine ouvre le bal pour le premier volume, suivi de d'Alembert pour le troisième, quant à Fouchy et Buffon, ils concluent le quatrième volume, et cette partie.

Chapitre VII – La Condamine : un éloge type ?

Le choix d'intégrer La Condamine à ce corpus d'études individuelles d'éloges de Condorcet m'est venu dès sa lecture¹³⁵. En effet, il me semblait plus pertinent de voir la différence entre les éloges publiés par Condorcet sous la houlette de Grandjean de Fouchy, tel que comme c'est le cas pour Fontaine et La Condamine¹³⁶. Toutefois l'éloge de Fontaine me semblant trop lourd d'un du point de vue des significations extérieures (son histoire étant liée à la place de pensionnaire surnuméraire), celui de La Condamine m'a alors paru des plus propices à ce type d'exercice.

Constitué dans la récente accession au rôle d'adjoint au secrétariat et long de près de quatre-vingt-dix pages¹³⁷, La Condamine constitue presque un éloge type du savant, avec la mise en avant de ses œuvres, de son caractère et dans une moindre mesure, de sa vie privée. Ici, Condorcet ne s'accorde pas encore les longues digressions et les points de vue sous-jacents. Mais il s'agit bien d'un « presque », puisque La Condamine a passé peu de temps à l'Académie. L'objectif de cette première étude est de définir si cet éloge est ou non, un modèle d'écriture d'éloge académique sous la plume de Condorcet.

¹³⁵ J'ai cependant découvert bien plus tard que Crépel et Bru s'étaient livrés à une analyse partielle (6 pages sur 90) de l'éloge dans leur édition d'*Arithmétique politique : textes rares et inédits (1767-1789)*.

¹³⁶ Tous les autres éloges, jusqu'à la fin du secrétariat de Fouchy en 1776 sont rédigés par ce dernier.

¹³⁷ C'est, avec celui de D'Alembert, un des éloges les plus longs qu'ait écrit Condorcet.

Mais revenons brièvement sur la vie de La Condamine, afin de mieux comprendre ce qui le tint éloigné de l'Académie.¹³⁸ Charles-Marie de La Condamine naît en 1701. Après le drame de la mort de son père à dix ans, il commence ses études au collège Louis-le-Grand, puis se tourne vers la carrière militaire. A dix-huit ans, il quitte l'armée et commence à se consacrer aux études scientifiques de toutes sortes. Il intègre la Société des Arts et des Sciences à Paris (celle-là même où passeront Fouchy et Clairaut), puis l'Académie royale des sciences en 1730. Entre 1731 et 1732, il effectue un premier voyage en méditerranée, où il visite les échelles du Levant¹³⁹. En 1735, il est chargé par l'Académie de conduire une expédition au Pérou, accompagné de Pierre Bouguer, Joseph de Jussieu et Godin (entre autres, ils sont onze à partir), afin de vérifier les théories de Newton sur la Terre sphérique, hormis aux deux pôles. Les hommes se séparent après avoir rempli leurs observations, et La Condamine met dix ans à rentrer, puisqu'il n'est de retour à Paris qu'en 1745. Il offre alors près de deux cents objets d'histoire naturelle à Buffon afin de nourrir son œuvre. En 1748, il devient membre de la Royal Society et en 1760, il est admis à l'Académie française. Il fait de nombreuses recherches par la suite sur l'inoculation de la vérole (ou variole). La Condamine meurt en 1774, des suites de l'opération d'une hernie qui aurait mal tourné. Son éloge est lu le 13 mai devant l'Académie, et chose étonnante, pas par son auteur, Condorcet, mais par son ami, d'Alembert.¹⁴⁰

Le rôle des notices et des mémoires

Rédigé dans un style relativement sobre, l'éloge de La Condamine semble constituer une pièce maîtresse de l'activité élégiaque de Condorcet. Son ouvrage est encensé par de nombreuses personnes assistant à la lecture lors de la séance à

¹³⁸ Pour cette rapide biographie, ainsi que pour les suivantes (d'Alembert, Fouchy, Buffon), je me suis inspiré des documents présents dans les pochettes biographiques de l'Académie des sciences, de certaines biographies disponibles sur le site des archives, mais aussi des *Passions intellectuelles* d'Elisabeth Badinter. Dans ce cas précis, je me suis également servi du *Voyage sur l'amazone* de Charles-Marie de la Condamine, réédité en 2004, et qui comporte une très bonne introduction historique.

¹³⁹ Il s'agit de ports et de villes de l'Empire Ottoman, situées au Proche Orient et en Afrique du Nord, auxquelles le sultan avaient renoncé et qui étaient désormais administrées par la France.

¹⁴⁰ DIDEROT Denis, GRIMM Frédéric Melchior (baron de), *Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne depuis 1770 jusqu'en 1782*, F. Buisson Libraire, Paris, 1812. Un léger compte-rendu de la lecture se trouve aux pages 85 et 86. Pourtant le PV disponible dans les archives de l'Académie royale des sciences signale encore que le texte a été lu par Condorcet !

l'Académie.¹⁴¹ Diderot considère même que cet éloge n'en est pas vraiment un. Il le regarde davantage, dans sa correspondance avec le baron de Grimm comme « l'histoire abrégée de sa vie ». ¹⁴² Cela s'explique par le fait que Condorcet s'est basé sur de nombreux écrits à caractère presque biographiques, de la vie de La Condamine, rédigés et publiés pour certains, par ce dernier.

« Ce qu'une vie aussi variée et aussi agitée que la sienne a dû lui faire éprouver d'émotions vives et profondes, n'avait point affaibli en lui le souvenir, toujours si doux, des impressions de l'enfance. A l'âge de soixante-huit ans, il s'est plu à rassembler les particularités des époques de sa vie, dans un écrit fait uniquement pour madame de la Condamine ; il y entre dans les plus petits détails, bien sûr que rien de ce qui l'avait intéressé ne pouvait paraître ni indifférent, ni trop petit à celle pour qui ce récit était destiné. » ¹⁴³

Il semble ici que Condorcet ait eu accès à ce manuscrit pour la suite de son éloge. Diderot le mentionne dans sa correspondance, une fois de plus :

« M. de la Condamine avait écrit lui-même un précis de son enfance, de son éducation, des fautes qu'on y a commises, et de l'effet qu'ont produit sur lui les méthodes dont on s'est servi dans son institution[...] Tel qu'il est, M. de Condorcet en a fait l'usage le plus heureux dans son discours. » ¹⁴⁴

Effectivement, sur la partie de l'éloge concernant la jeunesse de la Condamine, il Condorcet écrit même que « M. de la Condamine raconte que » ¹⁴⁵, avouant de ce fait sa référence à son écrit biographique. Toutefois, Condorcet sait aussi circonscrire son emprunt au texte à l'attention de Mme de la Condamine, tout en marquant clairement cette fois, qu'il s'est inspiré de ses lectures pour écrire son éloge : « Voilà où se terminent l'histoire privée de M. de la Condamine et le manuscrit de ses mémoires ; le reste de sa vie appartient à l'histoire des sciences ». ¹⁴⁶ Ce type de formulation, un peu pompeuse, est une des petites critiques que

¹⁴¹ Le compte-rendu fait par La Harpe dans le *Mercur de France* en mai 1774, accompagné d'extraits, semble particulièrement admiratif. C'est ce qu'évoquent brièvement Crépel et Bru dans leur ouvrage sur l'arithmétique politique à la page 87. On trouve également une mention particulièrement élogieuse de cet écrit de Condorcet dans *L'Esprit des journaux français et étrangers par une société de Gens-de-Lettres*, publié tant en France qu'en Belgique par Jean-Jacques Tutot.

¹⁴² DIDEROT Denis, GRIMM Frédéric Melchior (baron de), *Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne depuis 1770 jusqu'en1782*, F. Buisson Libraire, Paris, 1812. P.85

¹⁴³ EdA, Vol. I, p. 225

¹⁴⁴ DIDEROT Denis, GRIMM Frédéric Melchior (baron de), *Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne depuis 1770 jusqu'en1782*, F. Buisson Libraire, Paris, 1812. P.86

¹⁴⁵ EdA, Vol. I, p. 228

¹⁴⁶ EdA, Vol I, p.232

Diderot adresse à Condorcet, cela fait partie des « *quelques exagérations déplacées* ». ¹⁴⁷
D'autant que le reste de la vie de la Condamine n'appartient évidemment pas uniquement à l'histoire des sciences, au contraire, ce qui demeure anodin chez cet académicien, c'est la façon dont se sont intrinsèquement liées les deux, sans pour autant en faire ni un bourreau de travail, ni un homme détaché de ses préoccupations scientifiques.

De même, cette précision et cette utilisation des notes biographiques de la Condamine, dans le cas de cet éloge, ne se cantonnent pas à cette simple évocation de la jeunesse de l'Académicien. Condorcet s'y livre également lorsqu'il fait le récit très détaillé (pour un éloge, toujours) du voyage au Pérou. Il paraît évident, dès lors, que celui qui n'est encore que l'adjoint de Fouchy, a eu accès aux journaux de voyage de la Condamine, et en a lu une partie, au vu du simple fait qu'il n'avait que deux ans lorsque ce dernier revint de son voyage, et qu'il lut devant l'Académie sa « Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la côte de la mer du Sud, jusqu'aux côtes du Brésil et de la Guyane, en descendant la rivière des Amazones », long récit de 220 pages, publiés plus tard avec l'approbation de Grandjean de Fouchy ¹⁴⁸. Ce voyage, Condorcet le raconte sur plus de vingt pages (de sa préparation, au retour en France de La Condamine) et nul doute qu'il ait consulté l'ouvrage du défunt. Il écrit lui-même-: « M. de la Condamine quitta le Pérou le 11 mai 1743, après huit ans de fatigues incroyables : il nous a laissé l'histoire de son ouvrage ». Par la suite, Condorcet cite même le texte à propos d'une mésaventure sur l'Amazone : « Heureusement, c'est son expression [...] il eut le temps de couper la branche, sans cela, dit-il, ses journaux, ses observations, ses calculs, les fruits de neuf années de travaux étaient perdus » ¹⁴⁹.

La consultation des mémoires et des ouvrages des scientifiques par Condorcet dans l'écriture de ses éloges est donc un élément primordial. Pour des hommes dont l'activité académique et littéraire a connu un élan avant l'accession de Condorcet à l'Académie, il apparaît que ce travail préalable est long. Ceci explique sans doute la longue période sur laquelle s'étend le processus d'écriture de Condorcet, ici exceptionnellement réduit à

¹⁴⁷ DIDEROT Denis, GRIMM Frédéric Melchior (baron de), *Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne depuis 1770 jusqu'en 1782*, F. Buisson Libraire, Paris, 1812. P.86

¹⁴⁸ Un extrait du registre de l'Académie royale des sciences, datant du 7 novembre 1745, signé de Grandjean de Fouchy, délivrant le certificat pour une impression en dehors de *MARS* se situe juste avant la préface, au moins pour l'édition de 1765.

¹⁴⁹ EdA, Vol. I, p.273. L'italique est ici utilisé comme une pure citation du texte, chose fréquente dans les écrits du XVIIIe.

quelques semaines¹⁵⁰, mais qui peut s'étendre sur presque six mois lorsque celui-ci devient secrétaire perpétuel en 1776.

La dualité de la nation et de la science au sein de l'éloge

La Condamine, comme nous l'avons vu en introduction, a été désigné par l'Académie pour mener une expédition en Amérique du Sud, avec onze de ses confrères. L'éloge de Condorcet donne donc ses propres sources au cours de l'éloge. Il décrit les progrès scientifiques apportés par Newton et Huygens, et en profite au passage, conformément à la morale de son temps, pour placer son raisonnement dans le mouvement des Lumières, par opposition aux siècles précédents.¹⁵¹

Toujours est-il qu'au moment où l'entreprise à laquelle la Condamine participe est formée, il existe en France un grand débat autour de la physique cartésienne et newtonienne, à savoir quel est le système le plus juste pour décrire le monde¹⁵². Ce débat est évoqué un peu plus haut dans l'éloge, lorsque Condorcet mentionne Voltaire, cet homme « *illustre* », qui « avait rendu les découvertes de Newton pour ainsi dire populaires, et avait opposé au « livre de la Pluralité des monde¹⁵³ », un ouvrage fondé sur une physique plus vraie. ». Le premier ouvrage, *les Eléments de philosophie de Newton*, soutient la nouvelle physique mise en place par l'astronome anglais et son système du monde. Il paraît en 1738, tandis que le second, *Entretien sur la pluralité des mondes* de Fontenelle, publié en 1686, se fait défenseur de la physique cartésienne qui a alors un succès retentissant en France (entre autre). Il y a là une anticipation de Condorcet quant au débat : l'ouvrage de Voltaire n'est pas encore paru, et paraîtra un an avant que les scientifiques envoyés au Pérou aient de mesurer le méridien.

Toutefois, le lecteur constate aisément que la cause première qui pousse l'Académie à monter une expédition, selon Condorcet, ce ne sont pas les bienfaits que

¹⁵⁰ Crépel et Bru parlent ici d'un processus court, puisque La Condamine meurt en février et l'éloge est lu en avril.

¹⁵¹ EdA, Vol. I, p.239 : « Les anciens n'avaient pas ignoré la sphéricité de la terre, mais il vint un temps où l'on ne connut des anciens que leurs erreurs : le peu de vérité qu'ils avaient enseignées furent oubliées. Dès le cinquième siècle de notre ère, l'opinion que la terre était un globe paraissait aux plus grands philosophes une absurdité palpable. Dans le treizième siècle, ce fut une impiété [...] ».

¹⁵² C'est dans ce cadre qu'Elisabeth Badinter place le début de ses *Passions intellectuelles*.

¹⁵³ Ouvrage de Fontenelle

pourraient en retirer l'humanité ou une volonté purement scientifique, mais bien un élan patriotique.

« Cependant, pour que le système de Newton s'établisse en France sans contradiction, il fallait qu'une opération d'éclat vint le confirmer ; il fallait surtout que les Français en eussent l'honneur. On regardait comme une humiliation pour la France d'être obligée d'abandonner Descartes pour Newton, comme si la gloire d'un peuple pouvait dépendre du hasard qui avait fait naître Descartes en Touraine et Newton dans le comté de Lincoln. »¹⁵⁴

Il est manifeste qu'ici Condorcet tourne quelque peu en ridicule ce simple motif, au demeurant important dans les mœurs des Français. Il développe par la suite, la volonté de se racheter l'honneur de sa nation en par la confirmation des théories de Newton sur près d'une page. Ainsi si Newton n'est pas français, se permet-il l'apologie des français newtoniens (au titre desquels on compte invariablement la Condamine). Mieux, il fait leur apologie en les substituant aux anglais qui auraient dû, en tant que successeurs de Newton, se lancer dans les recherches. Par ce coup de maître, il articule au sein d'une même démonstration, la grandeur de la recherche scientifique et son patriotisme :

« En exécutant la mesure d'un degré du méridien, les Français allaient mériter à leur patrie un honneur dont elle pourrait se glorifier à plus juste titre que l'Angleterre ne s'enorgueillit des découvertes de Newton ; car une découverte est l'ouvrage d'un homme dont le sort place la naissance où il lui plaît : mais une entreprise comme celle de la mesure du degré ; qui demande la protection du gouvernement et l'approbation du public, doit être regardée comme l'ouvrage de toute une nation. »¹⁵⁵

Ce faisant, il flatte de cette façon l'ego de ses collègues, mais aussi celui des ministres ayant investi dans cette entreprise d'Etat (l'Académie est alors un institut monarchique). Faisant fi des querelles entre les cartésiens et les newtoniens, il donne alors à la France et ses scientifiques les lettres de noblesse que les découvertes de Newton avaient octroyée aux anglais. Et ce n'est pas rien, car rappelons-le, lorsque Samuel Sorbière lance un appel à la monarchie et lorsque Colbert y répond pour créer l'Académie royale des sciences, tous deux font référence à la gloire de la France par la science.

¹⁵⁴ EdA, Vol. I, p.242

¹⁵⁵ EdA, Vol. I, p.243

« *Un héros d'une espèce nouvelle* »¹⁵⁶

Ce qui ressort également de l'éloge de la Condamine, c'est son final pour le moins poétique, et sa la figure quasi héros que Condorcet lui donne. Lorsqu'il parle de son voyage, Condorcet parle à plusieurs reprises du courage de la Condamine, de sa « gloire » (une fois n'est pas coutume, c'est un terme qui revient bien souvent dans les éloges), ou encore de son altruisme. Lorsqu'il évoque le voyage au Pérou, Condorcet mentionne à plusieurs reprises les « fatigues incroyables » que la Condamine a endurées, poussant parfois l'expression jusqu'à « dix années de fatigues incroyables ».

Cette nouvelle sorte de héros, c'est ici la figure du savant voyageur. Certes, au moment où Condorcet écrit l'éloge, le Nouveau Monde a été découvert depuis trois siècles. Toutefois, une entreprise comme la mesure du degré du méridien, surtout dès lors qu'elle dure dix ans, paraît une réelle prouesse. Nul doute que sur ce plan, le fait d'avoir lu le récit de la Condamine a peut-être altéré le jugement de Condorcet (parfois radicalement objectif, comme le montrent d'autres éloges par la suite). Certes, l'exploit mérite d'être mentionné et mérite une gloire certaine, mais Condorcet prend un tel attachement à décrire tous les malheurs qui ont entravé la route de la Condamine qu'on ne peut que les applaudir lorsqu'ils reviennent en France. De même, en soulignant cette quête, étrange pour un scientifique, de la recherche des Amazones¹⁵⁷, il inscrit le héros la Condamine au sein du cadre mythologique gréco-romain.

La figure du héros, ici, se superpose à celle du savant. Ce savant est tout droit sorti de l'imagination baconienne (Bacon fait du savant le protagoniste d'une société modèle dans son *Atlantide*), et correspond en certains points à l'image que donne Condorcet. Il ne se contente pas d'être scientifique et d'être courageux, il est également altruiste. Ainsi, la Condamine, qui avait contracté la petite vérole étant plus jeune, s'investit-il dans les recherches sur l'inoculation, qu'il défend vaillamment¹⁵⁸ : « Nous voici arrivé à l'époque la plus glorieuse pour lui, au moment d'une vie toujours si bien employée où peut-être il a été plus utile : je veux

¹⁵⁶ EdA, Vol. I p.261

¹⁵⁷ « il y avait en vain cherché ce peuple de femmes armées, qu'une tradition ancienne plaçait sur les bords du Maragnon. ». EdA, Vol. I, p.276

¹⁵⁸ A ce titre, lire les recherches de Crépel et Bru qui ont publié l'extrait de l'éloge de la Condamine concernant l'inoculation, et qui l'ont annoté et commenté.

parler des ouvrages en faveur de l'inoculation ». ¹⁵⁹ Ce procédé, considéré comme l'ancêtre du vaccin, s'appliquait tout spécialement à la petite vérole et s'était révélé particulièrement efficace en Angleterre et la Condamine, entre autres, s'investit à le généraliser en France.

Enfin, ce héros qu'est le savant, le demeure jusque dans sa fin (que certains ont reprochée à Condorcet pour son caractère trop dramatique, justement). Le portrait dressé par Condorcet de la Condamine mourant, est empreint, une fois de plus, de l'image de l'homme se surpassant :

« Lorsqu'il ne fut plus en état de venir à l'Académie, il voulut du moins en parcourir les registres [...] il essaya même de rendre utiles au publics ces mêmes maladies qui l'empêchaient de le servir d'une autre manière : il proposa un prix sur la nature de l'espèce de paralysie dont il était attaqué. » ¹⁶⁰

Une fois de plus se manifestent la volonté d'être utile, et le courage de la Condamine. Il le montre comme le parfait savant, consacré tout entier à l'aide des autres, jusque dans sa mort : « Enfin lorsqu'il n'eut plus rien à donner à l'humanité, il lui fit le sacrifice de sa vie. Ayant lu la description d'une opération peu connue encore, et qu'on proposait comme utile pour guérir une des maladies dont il était attaqué, il voulut consacrer le peu qui lui restait de jours à une épreuve utile. » ¹⁶¹ Le sacrifice ici magnifie la Condamine et en fait définitivement un héros pour l'humanité.

L'éloge de la Condamine passe donc par bien des chemins traditionnels de l'éloge académique. Il est presque un éloge type tant les détails sur sa vie foisonnent. Les expressions le mettant en valeur ne demeurent pas en reste, puisqu'elles parsèment le discours de Condorcet, faisant, conformément à ce que veut un éloge, de cet homme un héros. Empreint de ce degré patriotique propre à l'Académie, cet écrit peut s'inscrire dans le modèle que suit Condorcet pour ses autres éloges, même s'il se permet des écarts, des longueurs ou des raccourcis, selon les savants.

¹⁵⁹ EdA, Vol. I, p.284.

¹⁶⁰ EdA, Vol. I, p.302.

¹⁶¹ EdA, Vol. I, p.303.

Chapitre VIII – D’Alembert : l’ami perdu.

L’éloge de d’Alembert est le plus long réalisé par Condorcet durant sa période de secrétariat. Se déroulant sur près d’une centaine de pages, il est le dernier hommage que le marquis fait à son ami et père spirituel. Il demeure d’une importance capitale, car pourrait presque représenter un « éloge idéal ». Condorcet ne concède dans cet ouvrage, aucun trait négatif à son ami, l’encensant toujours plus, dans un cheminement atypique par rapport à d’autres éloges : de la forme purement institutionnelle qui se dégage à son début, Condorcet dérive peu à peu vers un hommage personnel et intime pour se terminer dans un final proche de la sentence funéraire. Il convient de voir comment Condorcet met en place l’approche élogieuse d’un de ses proches, d’analyser sa façon de traiter l’œuvre de son ami défunt, et d’entrevoir les débuts d’un Condorcet qui peu à peu prend de l’assurance dans ses opinions personnelles.

Je ne doute pas que le lecteur du présent mémoire ne sache qui a pu être le très célèbre d’Alembert. Toutefois son parcours et sa vie méritent d’être rapidement retracés avant de se lancer plus avant dans l’analyse de cet éloge. Né et abandonné le 16 novembre 1717 à Paris, il est rapidement retrouvé par son père et placé dans une famille d’adoption. En 1729, il entre au collège des Quatre Nations, et suite à son baccalauréat, il tente successivement le droit puis la médecine, qu’il abandonne aussitôt. Il commence dès vingt-deux ans à présenter ses travaux à l’Académie royale des sciences, et finit par y entrer en 1742, et bientôt il entre à l’Académie de Berlin en 1746. Habitué des salons parisiens, il rencontre cette même année Diderot, et ils commencent à travailler sur *L’Encyclopédie* qui est publiée en 1751. Il entre en 1754 à l’Académie française, puis, lorsque *L’Encyclopédie* est interdite en 1757, il se retire de l’entreprise. Il quitte sa maison familiale (dans laquelle il a vécu depuis sa naissance) en 1765, pour aller vivre avec Mlle de Lespinasse (avec laquelle il vit un amour platonique qui devient ensuite souvent sujet à souffrances pour lui). En 1772, il devient secrétaire perpétuel de l’Académie française, charge qu’il continuera à exercer jusqu’à sa mort le 29 octobre 1783. Son éloge est lu par Condorcet le 21 avril 1784.

Une minutie inégalée

Le premier élément frappant lorsqu'on lit cet éloge est la minutie avec lequel il est écrit. Certes, une grande partie pour ne pas dire toute l'œuvre de d'Alembert a été depuis retrouvée, mais cet éloge constitue une notice biographique d'une grande précision, qui permet de mieux comprendre d'Alembert. Il est possible que Condorcet, qui a mis plus de cinq mois pour écrire l'éloge, se soit grandement inspiré de tous les écrits que lui a légués d'Alembert à sa mort, afin de constituer un texte relativement complet. Cette qualité de rédaction est présente dès le début de l'éloge, où Condorcet narre la naissance et les péripéties de l'enfance de d'Alembert, comme s'il y avait assisté.

« Exposé près de l'église de saint Jean-le-Rond, M. D'Alembert fut porté chez un commissaire, qu'heureusement l'habitude des tristes fonctions de sa place n'avait point endurci ; il craignit que cet enfant débile et presque mourant, ne pût trouver dans un hospice public les soins, les attentions suivies, nécessaires pour sa conservation, il en chargea donc une ouvrière dont il connaissait les mœurs et l'humanité [...] »¹⁶²

Cette simple citation qui ouvre l'éloge de d'Alembert prouve la précision des renseignements obtenus par Condorcet. Nul doute qu'il aura eu l'occasion d'aborder les conditions de sa naissance avec son ami lors d'une conversation personnelle ou dans des correspondances. De même, ici, Condorcet se fait-il narrateur omniscient, allant jusqu'à octroyer des pensées à un personnage sans aucun doute inconnu de lui, le commissaire, pendant des événements qui se sont déroulés près de vingt-six ans avant sa propre naissance. Nul doute que Condorcet aura obtenu cette information de d'Alembert au cours d'une conversation, mais ce soin du détail demeure frappant quand il est comparé à d'autres éloges d'académiciens dont le secrétaire perpétuel ne prend parfois même pas la peine de citer leur date de naissance.

Mais cette précision dans le déroulement des événements ne se cantonne pas à la naissance de d'Alembert : c'est un trait permanent de l'éloge. Il apparaît notamment dans la foule de détails que peut placer Condorcet quant aux œuvres de son ami. A aucun moment dans les autres éloges, un académicien n'a droit à un tel traitement de faveur. Des pages 347 à 361, Condorcet donne un long aperçu de l'activité académique que le philosophe a pu avoir dans sa jeunesse. Il y retrace son entrée, son *Traité de dynamique* (1743 puis 1758), son *Traité sur l'équilibre et le mouvement des fluides* (1744) ou encore

¹⁶² EdA, Vol. III, p.338

les *Recherches sur les précessions des équinoxes et sur la mutation de l'axe de la Terre* (1749). Pour chacun des ouvrages recensés, Condorcet détaille la démarche, le contenu ainsi que la thèse qu'ils contiennent, processus particulièrement long. L'exemple du traité de dynamique est particulièrement révélateur une fois de plus de cette minutie, puisqu'il s'étend à lui seul sur plus de quatre pages.¹⁶³ Cette façon d'aborder les œuvres de d'Alembert n'est pas unique dans les éloges, et Condorcet le fait à de nombreuses reprises, toutefois ce qui demeure imposant ici, c'est qu'il semble prêt à cataloguer de la même manière toutes les œuvres de son maître. A la fin de l'éloge, il termine, après près de quatre-vingt pages de descriptions des œuvres de son ami, par l'expression suivante : « Nous n'avons pu donner ici qu'une esquisse très abrégée des travaux de M. d'Alembert sur les mathématiques »¹⁶⁴. Cette expression s'applique à la seule page consacrée aux mathématiques de l'encyclopédiste située juste avant. Cependant, après avoir donné un descriptif détaillé des œuvres, étalé sur plus de pages que certains éloges des autres académiciens (qui ne bénéficient donc, à cet égard que d'un traitement superficiel), cette mention a de quoi amuser.

Mais Condorcet, une fois de plus, ne se cantonne pas à décrire en détail les œuvres seulement scientifiques de son père spirituel. C'est aussi le cas de ses œuvres littéraires. Le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* a lui aussi droit à son traitement de faveur.¹⁶⁵ Encore qu'ici, les intérêts de Condorcet et de d'Alembert soient liés, puisque le secrétaire perpétuel appuie son ami sur de nombreux points de ce long discours, qui fait office de préface.

« La suite de ce discours contient un tableau précis de la marche des sciences depuis leur renouvellement, de leurs richesses à l'époque où M. D'Alembert en traçoit l'histoire et des progrès qu'elles devaient espérer encore : les grands hommes des siècles passés y sont jugés par un de leurs égaux ; les sciences, par un homme qui les avait enrichies de grandes découvertes ; et la réunion d'une caste étendue de connaissance, cette manière d'envisager les sciences qui n'appartient qu'à un homme de génie, un style clair, noble, énergique, ayant toute la sévérité qu'exige le sujet, et tout le piquant qu'il permet [...] »¹⁶⁶

¹⁶³ Cf. Annexe 2, j'y ai mis l'extrait concernant le *Traité de Dynamique*, puisqu'il semble insensé de s'étendre ici sur une citation de plusieurs pages.

¹⁶⁴ EdA, Vol. III, p.418

¹⁶⁵ EdA, Vol. III, p. 366-368.

¹⁶⁶ EdA, Vol. II, p. 367-368.

Impossible de ne pas voir ici combien cette démarche de d'Alembert dans son *Discours préliminaire* rejoint celle que Condorcet fait passer çà et là dans ses éloges. Cette façon de procéder, ainsi que la première partie du discours, qui met en scène un homme découvrant nouvellement le monde et s'y enrichit, mu par une soif de connaissances, n'est pas sans rappeler d'autres textes de Condorcet. L'homme nouveau et hypothétique de d'Alembert, rappelle par son côté fictionnel, l'Atlantide de Condorcet. C'est bien volontairement que Condorcet laisse cette large place au *Discours préliminaire* dans son éloge.

La justification du génie

Une des autres caractéristiques du portrait de d'Alembert est qu'il est ici exempt de tout défaut. Condorcet ne souligne jamais un trait de caractère négatif, ne sous-entend jamais un comportement mauvais de sa part, ou encore, ne lui attribue que très rarement des erreurs dans ses démarches scientifiques. Là où il juge objectivement dans ses éloges (voire subjectivement dans le cadre un peu particulier de Buffon), Condorcet ne s'autorise ici aucun écart et place d'Alembert sur le piédestal de la perfection. Et lorsque ce dernier a pu se tromper par endroits, il justifie même ses choix, et mieux, en fait le trait du génie. Condorcet habitue pourtant ses lecteurs à corriger les erreurs faites dans le passé ou dans la jeunesse d'un académicien. Les exemples se multiplient dans les éloges des premiers académiciens, et c'est à ce titre que celui de d'Alembert est d'autant plus étonnant.

Par exemple, Condorcet approche le *Traité de dynamique*¹⁶⁷ sous un angle bien particulier. Il expose d'abord les hypothèses et théories émises avant d'Alembert, et introduit ensuite la nouveauté qu'apporte celui-ci dans sa méthode de calcul. Toutefois, le secrétaire perpétuel adopte le point de vue d'une fausse nuance : corrige d'Alembert en affirmant la chose suivante :

« A la vérité, plusieurs problèmes résolus dans le traité de Dynamique, l'avaient déjà été par des méthodes particulières ; différentes en apparence pour chaque problème, elles n'étaient sans doute réellement qu'une seule et même méthode, sans doute elles renfermaient le principe général qui y était caché, mais personne n'avait pu l'y découvrir [...]»

¹⁶⁷ EdA, Vol. IV, p.350. Les deux citations qui suivent sont issues de la même page.

Il atténue la découverte de d'Alembert en l'affirmant comme déjà connue car déjà résolue par ses prédécesseurs par différentes méthodes, et qu'en les combinant, le jeune encyclopédiste en avait obtenu un principe général. Point de gloire à en retirer pour le jeune d'Alembert à première vue, et dans un tout autre éloge que le sien, Condorcet se serait sans doute moins attardé, et n'aurait point loué son ami comme il le fait ensuite :

« [...] et si on refusait, sous ce prétexte, à M. D'Alembert, la juste admiration qu'il mérite, on pourrait avec autant de raison, faire honneur à Huygens des découvertes de Newton, et accorder à Wallis la gloire que Leibniz et Newton se sont disputés »

En l'assimilant de fait, à des scientifiques reconnus, et en en faisant l'auteur d'une synthèse brillante, Condorcet empêche toute critique négative de s'attaquer à cette œuvre de jeunesse, et place, dans un habile mouvement d'écriture, son ami au rang des plus grands génies scientifiques de son temps. Dans le même esprit, le secrétaire perpétuel fait une digression sur les génies exceptionnels qui de temps à autres émergent du lot, simplement pour introduire son paragraphe suivant, qui placera d'Alembert dans cette catégorie. Condorcet use à d'autres endroits de cette méthode pour installer d'Alembert sur un piédestal, notamment au travers de la figure de Frédéric II, un peu plus loin dans l'éloge.

« Cependant un roi, déjà illustré par cinq victoires, et dont la gloire devait croître encore, avertit enfin la France qu'elle avait un grand homme de plus ; ses bienfaits vinrent chercher M. D'Alembert, et il y joignit des témoignages d'estime et d'amitié fort au-dessus de ses bienfaits »¹⁶⁸

Enfin, Condorcet ne peut s'empêcher de laisser transparaître son admiration pour un philosophe qu'il qualifie comme peu avare de ses dons. D'Alembert n'a jamais donné d'écrit qui traite des mathématiques pures. Bien souvent, il s'est contenté de mécanique (comme le *Traité de dynamique*) ou de géométrie. Condorcet exprime alors le fait qu'il ait aidé toutes les sciences, en incorporant de nouvelles méthodes dans d'autres matières que celle qu'il étudiait. Le secrétaire perpétuel le justifie alors au moyen d'une simple qualité humaine : la bonté.

« Il semblait seulement que l'idée de quelque application utile était nécessaire pour réveiller son génie qui déployait alors toute sa finesse, toute sa profondeur et toute sa fécondité. »¹⁶⁹

¹⁶⁸ EdA, Vol. III, p.364. Il s'agit ni plus ni moins de la proposition faite par Frédéric II à Condorcet, de venir prendre une place à l'Académie de Berlin.

¹⁶⁹ EdA, Vol. III, p. 361.

D'Alembert semblait animé par la pensée condorcétienne, quoique que ce fût sans doute lui qui influençât la pensée de son élève. Cette idée pourrait alors se résumer de cette manière : l'encyclopediste paraît animé par la conviction que son influence scientifique éclairera et entraînera les hommes dans le progrès.

L'anticlérisme condorcétien

Toutefois, cet éloge, s'il s'avère être un portrait très précis de la vie de d'Alembert, nous permet également d'entrevoir ce que pense Condorcet du monde qui l'entoure, et en particulier, de la religion et de l'Eglise catholique. C'est jusqu'ici une chose à laquelle Condorcet ne s'est jamais risqué, et c'est une première dans ses éloges. Son point de vue anticlérisme traverse donc le texte de part en part, et nous allons voir sous quelles formes. Je me permettrai également sur ce point, de le mettre en lumière à l'aide d'un récit de la mort et des obsèques de d'Alembert, découvert dans la pochette biographique de ce dernier, aux archives de l'Académie royale des sciences.

Ainsi, après avoir parlé des querelles opposant le philosophe aux pasteurs de Genève, Condorcet se penche sur les conditions de la disgrâce de l'*Encyclopédie*.¹⁷⁰ Les « deux partis de l'Eglise » mentionné par Condorcet à cet endroit ne sont autres que les Jésuites d'une part, et le parti dévot de l'autre. Ce sont effectivement les deux principaux responsables de la suppression du privilège de l'*Encyclopédie*. Dans un premier temps, en 1752, les jésuites se servent de l'affaire de la thèse de l'abbé de Prades, pour faire pression sur le Conseil d'Etat et imposer une première interdiction. Cette dernière est contournée par Malesherbes en 1753. Toutefois les attaques reprennent, suite à la tentative d'assassinat de Louis XV en 1757, par le parti dévot qui dénonce une trop grande impiété de l'*Encyclopédie*. Suite à l'article *De l'esprit*, rédigé par Helvetius en 1759, le pape Clément XIII condamne lui-même l'ouvrage, et ce dernier se voit retirer à nouveau son privilège. Toutefois, si les religieux ont un rôle certain dans la censure de l'œuvre, Condorcet, lui, met clairement en cause l'obscurantisme et la superstition dont feraient preuve l'Eglise et ses deux partis : « L'accusation d'impiété avait cessé d'être effrayante, à force d'avoir été prodiguée ; on fit du mot d'encyclopediste et de philosophe le nom d'une secte à laquelle on imputa le projet de détruire la

¹⁷⁰ EdA, Vol. III, p.398

morale et d'ébranler les fondements de la paix publique [...] »¹⁷¹. L'accusation est lourde, et ce faisant, Condorcet met toute l'Eglise dans un seul et même panier, et la taxe de penser que les philosophes sont chargés de quelque complot visant à détruire les fondements de la morale française et catholique. Cette expression contraste fortement avec ces « hommes les plus éclairés » qui « s'empressaient d'y contribuer ». En faisant passer les rédacteurs de l'*Encyclopédie* pour les éclairés, les détenteurs de la philosophie des Lumières, il plonge l'Eglise dans l'obscurité et les croyances impropres à la raison. Ceci ne constitue pas une attaque forcément très virulente comme a pu le faire Condorcet dans d'autres écrits. Toutefois, elle demeure exceptionnelle dans le cadre d'un écrit institutionnel.

Condorcet, qui s'attaque donc ici à l'Eglise, mais plus précisément aux partis Jésuite et dévot, ne s'arrête pourtant pas là. D'Alembert lui permet d'exprimer sa véhémence envers une certaine branche de l'Eglise, en publiant en 1765 *Sur la destruction des jésuites*. Le secrétaire perpétuel, se permet de juger les adversaires de d'Alembert au vu de leurs réponses, et le jugement est ici bien peu favorable.

« L'abolition de cet ordre lui parut un évènement assez important dans l'histoire des opinions humaines, pour mériter qu'il en traçât les détails ; et cette histoire fut impartiale ; aussi ne manqua-t-elle pas d'augmenter la haine que les deux partis avaient contre lui : cette haine se signala par des libellés qui ne prouvaient qu'une seule chose, c'est que M. D'Alembert avait eu raison dans ce qu'il avait dit de leur parti, ils répondaient à l'accusation d'être fanatiques, en laissant échapper naïvement les traits du fanatisme le plus emporté et le plus stupides. »¹⁷²

Encore une fois, si l'écrit de d'Alembert rejoignait, sur le fond, la pensée de l'auteur de l'éloge sur les jésuites, Condorcet ici juge ces derniers par leurs réponses en les taxant non seulement de fanatisme, mais aussi de stupidité. Cette opinion vigoureusement anticléricale de la part de Condorcet est renforcée au sein de l'éloge et devient même plus forte que la précédente mention. Ce qui est étonnant, c'est que Condorcet ne fait pas mention de sa mort en tant qu'évènement alors que lui-même est impliqué dans un incident bien singulier, dont j'ai trouvé des traces en me rendant dans les archives de l'Académie des sciences. Le texte du père Paul Raynaud¹⁷³, membre de la confrérie de l'Oratoire et adressé à un confrère de Boulogne, confirme, par un recoupement, certains points de vue

¹⁷¹ EdA, Vol. III, p. 399

¹⁷² EdA, Vol. III, p.404

¹⁷³ Le manuscrit toutefois, est publié dans une forme modernisée au début du siècle.

purement anti-ecclésiastiques. Il se veut un récit détaillé de la mort de D'Alembert, ou plus précisément, des tentatives d'un curé pour lui donner les derniers sacrements, alors que l'ami de Condorcet est mort dans l'athéisme le plus total. Ici, les termes sont catholiques : « Sa fin a été telle que sa vie : celle d'un impie violent et endurci. »¹⁷⁴. Le père Raynaud met en scène un athéiste sur le point de se repentir, délivrant dans ses derniers jours des « paroles religieuses » rapidement oubliées à cause de « sa secte », qui, sans nul doute désigne les philosophes des Lumières dont d'Alembert avait su s'entourer. Le refus des saints sacrements qui devaient être octroyés par M. Ringard¹⁷⁵, s'opère visiblement sur la longue durée, puisque Raynaud parle de « mois ». L'encyclopédiste semble toujours préoccupé et il meurt sans cet ultime office religieux, ce qui donne lieu, au cours des pages suivantes, à des discussions entre religieux sur la conduite à tenir. Mais pire encore, si d'Alembert refuse la sépulture chrétienne et les saints sacrements, la faute ne lui en revient pas. C'est en effet, Condorcet, présenté comme le pire de tous, qui en est à l'origine selon le texte :

« On eu avis que c'est M. le Marquis de Condorcet qui fit défendre la porte du malade à son curé en intimidant les domestiques de M. d'Alembert et en leur disant qu'ils n'auraient rien s'ils le laissaient entrer. »¹⁷⁶

Plusieurs sources en parlent également, mais la recherche obstinée de Ringard pour entrer fait de Condorcet un homme qui, faussé par son jugement anticlérical, refuse une noble sépulture à un ami dont le testament est fait « *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* » et que les derniers émois religieux auraient pu sauver. Toutefois, la postface écrite un siècle et demi plus tard se fait bien plus virulente que le texte original, voyant dans sa fin « misérable », la vengeance divine d'un geste demeuré impuni.

L'éloge de d'Alembert permet ici de percevoir quelques facettes de cet homme qui fut le père spirituel de Condorcet. Il est particulièrement intéressant de l'étudier dans le sens où s'y manifestent, non seulement l'affection du secrétaire perpétuel pour son ami, mais aussi, de façon visible, l'influence qu'a eu l'encyclopédiste sur son ami. La vie de cet homme à elle seule, et sa retranscription dans son éloge auraient mérité de bien plus

¹⁷⁴ Publié dans une revue catholique dont le nom n'est pas présent sur le texte, ce dernier commence à la page 98. La pagination s'ensuivra quant aux citations, celle-ci est page 100.

¹⁷⁵ Dans le préambule au texte, l'auteur de la revue mentionne que le père Ringard a été la source de Raynaud quant aux événements que ce dernier relate.

¹⁷⁶ P.105 du dit texte donc page 7.

amples observations, et je me dois de m'arrêter ici pour des raisons de temps imparties à ma recherche. Mais s'il est une chose à retenir de cet éloge, c'est qu'ici, la relation personnelle et la connaissance de l'ami, prend le pas sur la démarche institutionnelle.

Chapitre IX - Fouchy : une digression dissimulée.

Comment ne pas s'attarder sur l'éloge de cet homme ci ? Grandjean de Fouchy est éminemment important, et pour l'Académie royale des sciences, et pour Condorcet lui-même. Il m'a semblé de ce fait capital de m'attarder sur son éloge et de me pencher sur ce que le marquis a pu dire de son prédécesseur à titre posthume.¹⁷⁷

Une fois encore, mentionnons brièvement la vie de Grandjean de Fouchy pour asseoir les bases de notre étude de cet éloge. Fils de Philippe Grandjean de Fouchy, Jean-Paul est né en 1707. Il a d'abord contribué aux ouvrages de son père, qui travaillait chez un imprimeur à Paris. Il participa, entre autres, à la fabrication de nouvelles lettres, notamment en dessinant la fameuse « romain du roi », plus communément connue sous le nom de « Grandjean ». S'il a d'abord suivi la voie de son père pendant sa jeunesse, il se désintéresse rapidement de l'imprimerie et trace son propre chemin en devenant tour à tour auditeur à la Chambre des comptes, puis secrétaire du duc d'Orléans. En étudiant les mathématiques, il devient professeur au Collège de France, puis entre à l'Académie royale des sciences en 1731. Ses recherches se portent principalement sur l'astronomie¹⁷⁸ et sur les instruments scientifiques. En 1743, il devient secrétaire perpétuel suite à l'obstruction d'une majorité des membres qui ne souhaitait pas voir Maupertuis succéder à Dortou de Mairan. Il est secondé dans sa fonction par Condorcet dès 1773 avant que ce dernier ne lui succède en 1776. En 1785 il est nommé pensionnaire vétérinaire, et poursuit ses recherches, tout en fondant un projet d'histoire de l'Académie royale des sciences. Il meurt le 15 avril 1789, et son éloge est lu le 14 novembre de la même année.

¹⁷⁷ Sur la vie de Grandjean de Fouchy, on trouve à l'heure actuelle peu de sources complètes. Toutefois, la publication précédemment mentionnée de la Revue d'Histoire des Sciences (tome 61-1) paru en 2008 sur cet académicien m'a été des plus précieux et j'en recommande fortement la lecture afin de mieux saisir ce personnage bien souvent déprécié dans les sources. A noter qu'un colloque en mars 2007 s'est tenu autour de Grandjean de Fouchy et certains contributeurs se sont ensuite feint d'articles dans la RHS.

¹⁷⁸ Les articles sur Fouchy et l'astronomie dans la RHS sont nombreux, à l'image de ses mémoires.

L'œuvre de Grandjean de Fouchy au sein de l'éloge

Dès la première ligne de l'éloge, Condorcet replace Fouchy dans son contexte de naissance, à savoir l'imprimerie.¹⁷⁹ Il y fait mention du talent de l'académicien pour dessiner les lettres, ce qui est d'ailleurs un franc succès : « Ces essais [...] montrés bientôt à Louis XIV, qui saisit avec l'empressement d'un prince amoureux de toutes les espèces de gloire, l'occasion de donner aux éditions française l'avantage sur celles de la Hollande »¹⁸⁰. Condorcet souligne également la volonté de Fouchy de voir la science dépasser les frontières et les états, lorsqu'il se met à dessiner une police de caractère des langues orientales.¹⁸¹ Ce passage sur la vie de Fouchy, particulièrement détaillé (et prétexte aussi à une des désormais traditionnelles digressions de Condorcet, ici sur l'imprimerie), laisse croire que le marquis est particulièrement renseigné sur l'évolution de cette invention et sur le travail de Fouchy. En réalité cette partie de l'éloge est à mettre en parallèle avec un texte de Condorcet sur l'imprimerie. En effet, Au moment où il doit faire ses preuves pour briguer le secrétariat perpétuel (et notamment la place de pensionnaire surnuméraire), Condorcet écrit deux textes. L'un est l'éloge de Fontaine, le second un *Essai sur l'influence de l'imprimerie*. Les deux sont de nature différente et ont pour but de présenter le « style » du marquis auprès de ses pairs académiciens. Il est écrit en 1772 et peu approuvé par les autres membres de l'Académie.¹⁸² Il est dès lors possible qu'il ait transposé certaines des connaissances acquises dès l'écriture de ce texte, dans les premières pages de l'éloge de Fouchy.

De la vie de Fouchy, Condorcet retient également un moment particulièrement important : son investissement dans la Nouvelle Société des Arts à Paris. Ce sont ses travaux de dessin qui semblent lui en avoir ouvert les portes. C'est le premier pas vers les

¹⁷⁹ « Conduit par la curiosité dans l'atelier d'un imprimeur, il fut frappé de l'imperfection des caractères alors employés dans les presses françaises. » p.337. L'éloge débute page 336, mais la présentation des titres occupe presque toute la partie qui lui est octroyée sur cette page (partagée avec la fin de l'éloge du cardinal de Luynes).

¹⁸⁰ EdA, Vol. IV, p.337.

¹⁸¹ EdA, Vol. IV, p.440 Il s'agit des langues hébraïques, sans doute destinées à lire la Bible dans la langue originelle. Encore qu'il est possible que ce fût également pour faire dépasser aux savoirs les frontières des états.

¹⁸² A ce jour, je n'ai pas pu trouver de copie qui m'affirme que le texte existe toujours. Toutefois son existence est attestée par une lettre du 22 juillet 1772 à Turgot disponible dans *Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot*, éd. Par Ch. Henry, Paris, Charavay, 1883.

sciences pour Fouchy, mais c'est celui qui annonce une future digression de Condorcet également.

« Il s'était formé à Paris, une société composée de savants et d'artistes, qui devaient s'occuper d'appliquer aux arts les principes et les théories scientifiques qui peuvent en diriger, en assurer, en perfectionner la pratique »¹⁸³

La machine est lancée pour Condorcet, il va s'adonner dans les pages qui suivent, après avoir détaillé rapidement quelques illustres membres de la société¹⁸⁴ à ce qu'il sait particulièrement bien faire : l'articulation de la pratique (ici les arts) avec de la théorie (ici l'apanage de la science). Dès lors Condorcet passe rapidement sur son œuvre au sein de la société pour mieux définir les enjeux de celle-ci avant d'enchaîner sur l'activité académique de l'ancien secrétaire perpétuel.

Les- apports de Fouchy en astronomie sont eux aussi mentionnés brièvement, réduits à un simple paragraphe sur ses recherches autour de Jupiter.¹⁸⁵ Car l'intérêt premier de Condorcet, c'est d'arriver à la partie concernant le secrétariat perpétuel de son prédécesseur. Toutefois, il n'y consacre que peu de place et passe sous silence tous les retards dont Fouchy a pu être accusé concernant la publication des *MARS*), et instaure un parallèle entre Grandjean de Fouchy et celui qu'il considère comme son prédécesseur, Bernard le Bouyer de Fontenelle.¹⁸⁶

L'éloge dans l'éloge : Fontenelle

Au moment où il rédige son éloge de Grandjean de Fouchy, Condorcet en a déjà à son actif un certain nombre d'autres, notamment un éloge de Fontenelle prononcé en 1783 devant l'Académie française. Il convient alors de voir quel est le but recherché ici par Condorcet lorsqu'il encense Fontenelle au cœur même de l'éloge de Grandjean de Fouchy.¹⁸⁷ Ainsi lorsqu'il aborde la charge laissée vacante par Dortou de Mairan, il laisse

¹⁸³ EdA, Vol. IV, p.341.

¹⁸⁴ Clairaut, La Condamine, l'abbé de Gua, entre autres, à la page 341.

¹⁸⁵ Alors qu'il a rendu une quantité de mémoire en astronomie bien plus conséquente, comme le prouve ne serait-ce que sa rapide biographie disponible sur le site de l'Académie des sciences.

¹⁸⁶ Par un habile procédé il écarte donc Dortou de Mairan, créant un lien direct entre Fontenelle et Fouchy.

¹⁸⁷ Il existe un article de Simone Mazauric sur la question, intitulé *Parallèle de Fontenelle et de Grandjean de Fouchy*, qui reprend sans doute le plan de l'intervention du même nom qu'elle a faite le 23 mars 2007.

de côté Fouchy pour mieux laisser transparaître son admiration encore le premier secrétaire perpétuel :

« C'était succéder à M. de Fontenelle, dont M. de Mairan n'avait voulu occuper la place qu'un petit nombre d'années, pour laisser le temps de faire un choix que les talents et la célébrité du neveu de Corneille rendaient si difficile. »¹⁸⁸

Condorcet pose, avec cette formule, le cadre de son éloge comparatif, notamment en affirmant que « Pour mériter de le remplacer, il fallait ne pas vouloir lui ressembler, et savoir se conformer à la différence des temps et des opinions »¹⁸⁹. Grandjean de Fouchy ne ressemblait donc pas à Fontenelle, et à partir de là n'en avait ni l'étoffe, ni le talent, mais avait toutefois ses mérites propres.

Tout au long de cet éloge dans l'éloge, Fontenelle prend davantage de place que les dimensions biographiques de l'académicien. La preuve en est que des pages 349 à 350, Fouchy disparaît totalement du texte, et ce n'est que grâce à l'en tête de page que l'on peut se rappeler qu'il s'agit bien de son éloge et non de celui de Fontenelle. Enfin, quand Condorcet fait réapparaître son prédécesseur, il ne dresse pas le même bilan de ses qualités et de ses talents. Ainsi le secrétaire perpétuel se retrouve-t-il comparé négativement. Je m'explique : si Condorcet encense Fouchy dans les 10 premières pages de son éloge, avec le bilan dressé de Fontenelle sur deux pages¹⁹⁰, ce dernier se retrouve renvoyé au rang d'homme normal, se faisant voler la vedette pas son aîné.

Toutefois Condorcet tempère son propos lorsqu'il attaque une vraie comparaison entre les deux savants. Ce qui ressort de l'analyse des deux hommes par Condorcet (qui n'a forcément connu Fontenelle que par le prisme de sa renommée posthume), c'est que si Fontenelle a planté un jardin, c'est Grandjean de Fouchy qui en a permis la culture. Il

Toutefois n'ayant pas trouvé l'article de façon gratuite, il ne m'est ni permis de m'en inspirer, ni de savoir si j'en arrive aux mêmes déductions.

¹⁸⁸ EdA, Vol. IV, p.347-348.

¹⁸⁹ EdA, Vol. IV, p.348.

¹⁹⁰ Un bilan dont il suffit de quelques mots pour comprendre qu'il est particulièrement élogieux : « Mais ces formes ingénieuses, ce talent de ne montrer la vérité qu'à demi, afin d'augmenter le plaisir de la saisir, de cacher sous des expressions communes la force ou la hardiesse des idées, n'eussent plus été dans les successeurs de M. de Fontenelle que la manière d'un écrivain, et non l'art d'un philosophe qui craint de compromettre la raison, et le moment était venu où elle pouvait se montrer sans parure ». EdA, Vol. IV, p.350.

souligne également que les deux hommes ne sont pas de la même époque et que les besoins de la science aux deux périodes n'étaient pas les mêmes.

« L'un devait avoir pour but de donner une idée juste de toutes les sciences à ceux qui n'en avaient étudié aucune ; l'autre, d'initier ceux qui avaient cultivé une science, aux principes de toutes les autres. L'un avait à séparer les faits, ou les résultats des explications hypothétiques, qui partout s'y mêlaient presque involontairement ; l'autre, à lier, à donner un ordre systématique à des faits isolés et souvent présentés sans les rapprochements qui seuls pouvaient en faire sentir l'importance. »¹⁹¹

Condorcet s'étend dans ce genre de rapprochement durant près de deux pages et il est alors aisé de constater que c'est tout à l'honneur de Fouchy. Cependant, l'ampleur de la tâche accomplie par Fontenelle semble bien plus grande que celle de Fouchy. Car si Fontenelle a eu à sa charge toute une œuvre de vulgarisation et d'expansion de la connaissance, Fouchy, lui, a déjà le travail de fait quant à l'instauration des sciences en tant qu'institution par exemple (Fontenelle participe à l'édification de l'Académie royale des sciences en 1699, là où la machine est rôdée pour Fouchy). Condorcet reconnaît bien des qualités à Fouchy, mais ce dernier ne souffre pas la comparaison avec son prédécesseur, notamment sur la question de la rédaction des éloges.

Quand Condorcet fait un reproche à Fouchy, il le place dans le cadre de la modestie inhérente à la personne de l'ancien secrétaire : « Dans ses éloges, M. de Fouchy fut moins ingénieux que Fontenelle, mais il eut presque toujours le mérite de ne pas chercher à l'être »¹⁹². Si la qualité de l'expression de Fouchy, Condorcet la reconnaît peu, il y ajoute un « mais » lorsqu'il qualifie ses portraits de brillants par « la simplicité, la vérité, l'exactitude ». Il explique que si Fouchy eut cherché à orner ses éloges de formulations trop recherchées, il y eut perdu la vérité. Toutefois, il concède, en ne l'évoquant pas, que Fontenelle arrivait à lier tout à la fois la beauté de la langue française et la vérité d'un portrait posthume. Enfin, il fait le lien avec lui-même en évoquant le fait que « M. de Fontenelle avait donné à ses successeurs d'autres exemples, que M. de Fouchy a su imiter ».

¹⁹¹ EdA, Vol. IV, p.251

¹⁹² EdA, Vol. IV, p.352.

Pour résumer, en évinçant Dortou de Mairan, en se plaçant juste après Fouchy¹⁹³ et en montrant quelque part, sa supériorité de style sur celui de son prédécesseur (une supériorité que ses confrères lui accordent), Condorcet devient le successeur de Fontenelle, et par conséquent, un des plus prestigieux secrétaires perpétuels. Néanmoins, il se sert encore une fois du bilan de la vie de Fouchy pour introduire un nouveau bilan du progrès des sciences au XVIIIe siècle, puisqu'il s'appuie sur la période de trente ans que représente le secrétariat de Fouchy.

Les progrès des sciences et de la raison.

Condorcet est un habile écrivain, et sa façon de tourner la démission de Grandjean de Fouchy au poste de secrétaire lui permet une ouverture : « Trois ans après, il cessa d'exercer les fonctions de secrétaire. Le temps pendant lequel il les a remplies, a été dans les sciences l'époque d'une heureuse révolution ». ¹⁹⁴ Il pourrait se contenter de s'arrêter là, mais Condorcet se lance alors dans une de ses traditionnelles digressions. Celle-ci lui permet donc de faire un bilan de l'avancement des sciences, mais aussi de l'activité académique pendant le secrétariat de Grandjean de Fouchy.

Ainsi, certains détails peuvent amuser. Si en astronomie, Condorcet semble considérer que l'avancée principale est due à Newton, il évoque de façon floue les progrès ultérieurs dus à d'autres personnes que le célèbre astronome anglais. En chimie, en revanche, il se permet une petite parenthèse qui fait clairement allusion à l'ancienne chimie, celle que l'on connaît plus désormais sous le nom d'alchimie :

« La chimie si longtemps égarée dans d'obscures chimères, qui, flattant les deux passions les plus violentes des âmes vulgaires, l'envie de s'enrichir et celle de vivre, avaient été portées jusqu'à la superstition et au délire [...] » ¹⁹⁵

Il fait ici clairement référence à la recherche de la pierre philosophale. Cette dernière est effectivement recherchée par les alchimistes notamment après que la rumeur sur Nicolas Flamel et ses recherches se soient répandues au cours du XVe siècle. Dès lors,

¹⁹³ Condorcet se fend même d'un excès de modestie plus loin dans l'éloge lorsqu'il évoque sa place surnuméraire à l'académie « Il eut la bonté de jeter les yeux sur moi pour l'aider dans ses fonctions et me destiner à lui succéder », p. 355.

¹⁹⁴ EdA, Vol. IV, p. 355

¹⁹⁵ EdA, vol. IV, p. 357

les alchimistes ont continué à rechercher le moyen de changer les métaux en or, en espérant finir par découvrir ce secret, connu sous le nom de la pierre philosophale. Cette recherche (sur laquelle ont fini par se greffer d'autres vertus magiques de la pierre que sont le prolongement de la vie et la guérison des maladies), s'est poursuivie jusqu'au XVIIIe siècle. A titre d'exemple, Newton lui-même pratiquait l'alchimie, une chose que Condorcet se garde bien d'évoquer, et qui a été passée sous silence jusqu'à de récentes découvertes. Condorcet enferme le passé de la chimie avant le XVIIIe siècle dans une aura de magie et de superstitions, ce qui ne correspond pas tout à fait à la réalité. Certes, le XVIIIe siècle a connu de brillantes avancées en chimie avec les découvertes de Lavoisier, pour ne citer qu'un seul exemple, mais elles ont connu des avancées dans les siècles antérieurs, avec notamment Paracelse au XVIe siècle.

Condorcet semble penser, au cœur de son éloge, que les sciences ont connu de « rapides progrès »¹⁹⁶ au XVIIIe siècle. Je ne vais pas ici le nier, mais toutefois, son raisonnement semble plonger les siècles précédents dans des temps obscurs. Si le système de représentation du monde a changé, il n'accorde pas un regard aux découvertes préalables à celles de Newton, comme par exemple la longue destruction du cosmos aristotélicien permis par Copernic, Galilée ou encore Brahé (pour ne citer que les plus célèbres). De même en physique, s'il ne consacre pas un mot- aux recherches spécifiques, il constate un progrès au XVIIIe sans rendre hommage à ses aux chercheurs des siècles passés.¹⁹⁷ Il est notable également, qu'il écarte un sujet qui lui est pourtant cher quant à la science, que sont les mathématiques, dans lesquelles il ne cite aucune avancée. Mais finalement si Condorcet passe de façon floue sur ces points scientifiques, c'est parce qu'il est moins intéressé par les progrès effectifs que par leur répercussion sur les mentalités.

En effet, entre la mort de Grandjean de Fouchy et la lecture de son éloge, il se passe sept mois. Ces sept mois sont particulièrement capitaux car entre le 17 avril et le 14 novembre 1789, le monde politique français a connu un bouleversement dont les conséquences sont immenses : la Révolution Française. Je ne reviendrai que brièvement sur ces évènements, mais entre ces deux dates, la France s'est vue dotée d'une Assemblée nationale en juin (devenue constituante en juillet). Après la prise de la Bastille et la nuit du

¹⁹⁶ C'est l'expression qu'il utilise lui-même à la page 358.

¹⁹⁷ EdA, Vol. IV, p.357.

4 août, les événements continuent de se multiplier. L'Assemblée nationale, enfin a rédigé et proclamé le 26 août, la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*.

La répercussion de ces événements sur l'éloge de Fouchy est donc largement palpable, puisque, s'exprimant dans milieu plus libéré, Condorcet ne prend plus la peine d'utiliser des subtilités de langage. Ainsi il rend à la science un hommage, avant d'énoncer que le raisonnement scientifique du aux progrès de la recherche, a entraîné l'hégémonie de la raison et la libération des consciences.

« M. de Fouchy fut témoin de ces nobles efforts qui ont enfin délivré la raison humaine de ses antiques entraves ; il en suivit les progrès, et il a dû prévoir la révolution plus utile encore qui devait les suivre, celle qui doit rétablir enfin les hommes dans leurs véritables droits, bien moins usurpés par la force que méconnus par l'ignorance, ou trahi par l'erreur ; car l'empire de la force ne dure qu'un instant, si les préjugés ne se désunissent et ne trompent que ceux qu'elle opprime. Tandis qu'égarés par leurs intérêts, par leurs passions, par l'amour même de l'indépendance, les hommes ne feraient que changer de chaîne : les lumières seules peuvent assurer une liberté durable et paisible, et l'on peut dire de la liberté politique, de celle des nations, ce qu'un philosophe illustre a dit de la liberté morale, que plus l'homme est éclairé, plus il est libre. »¹⁹⁸

Cette longue citation illustre bien la pensée des Lumières, portée à son apogée par la révolution. Ces propos, Condorcet n'aurait évidemment pas pu les tenir avant le début de la période révolutionnaire, ce qui laisse à croire que l'éloge de Fouchy a été écrit entre août et novembre 1789. De même, cette longue digression, confirme, le fait que Condorcet écrivait généralement ses éloges en un seul jet¹⁹⁹, puisqu'il repasse à la vie de Fouchy sans transition, pour terminer son éloge. Cette digression est particulièrement intéressante dans le sens où même dans la représentation du progrès des sciences, il distille l'idée des Lumières qui libèrent les esprits d'un âge obscurantiste où étaient liés savoirs et magie. Qui plus est, il termine cet écart à la vie de Fouchy, dans la lumière de son maître, puisqu'il cite Voltaire.²⁰⁰

¹⁹⁸ EdA, Vol. IV, p.360

¹⁹⁹ C'est une lettre d'Amélie Suard qui le précise lorsqu'elle parle de son acharnement et de ses réécritures de l'éloge de Buffon, là où habituellement il ne retouchait rien.

²⁰⁰ Cette citation célèbre « Plus les hommes seront éclairés, plus ils seront libres », est attribuée à Voltaire par Condorcet dans sa *Vie de Voltaire*. Il affirme la tenir des *Questions sur les miracles*, toutefois la citation ne se retrouve pas dans cet ouvrage, seule une forme similaire s'y trouve : « Plus mes compatriotes chercheront leur liberté, plus ils seront éclairés ». On peut donc dire, que cette affirmation, citée comme de Voltaire, pourrait presque être une autocitation de Condorcet.

L'éloge de Fouchy par Condorcet fourmille d'informations, tant sur la perception d'évènements lointains que proches. Que ce soit au travers de l'imprimerie, du progrès des sciences ou de Fontenelle ou même la vie de l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences, tout ici est prétexte à l'évocation apologique des Lumières et du talent. Condorcet se place même directement dans la descendance spirituelle de deux hommes qui ont marqué le XVIIIe siècle : Fontenelle et Voltaire, puisqu'il se considère comme le digne successeur de l'un, et s'est approprié la pensée du second.

Chapitre X – Buffon : l’adversaire faussement admiré.

Il m’a semblé que suite à ma lecture de l’éloge de d’Alembert, celui de Buffon méritait sa place au sein du corpus d’analyse détaillée. Il vient se placer en parfait contrepoint à celui de l’encyclopédiste. J’ai déjà évoqué au préalable la rivalité et l’animosité qui a opposé tout au long de la période étudiée, Buffon et ses partisans, à d’Alembert et les siens (parmi lesquels Condorcet, son fils presque adoptif et spirituel). Jamais cette animosité, mêlée de la courtoisie nécessaire aux relations académique, n’a été aussi subtilement et uniformément représentée au cours d’un écrit. De même, il demeure l’éloge le plus difficile qu’ait jamais eu à écrire Condorcet, puisqu’il s’agit pour lui de parler de façon élogieuse d’un de ses plus vieux ennemis. Amélie Suard mentionne dans une lettre, qu’il s’y reprend à plus de sept fois là où d’ordinaire un seul jet lui suffit pour rédiger un éloge.

Il m’a donc semblé élémentaire de joindre cet éloge à mon corpus d’étude et d’en offrir une analyse la plus détaillée possible, afin de voir quels sont les mécanismes qui permettent au cours de l’éloge et de sa lecture, l’« assassinat » posthume public du comte de Buffon.

Avant toute chose, et afin de ne pas précipiter une analyse sans au préalable préparer le terrain, je me dois de rappeler brièvement la vie du comte de Buffon. Il naît à Montbard en 1707, et doit son éducation au collège jésuite de Dijon puis part étudier les mathématiques et la botanique à Angers en 1728. A la mort de sa mère en 1731, il se loge chez Gilles-François Boulduc, premier apothicaire du roi, professeur au Jardin du roi et membre de l’Académie royale des sciences. Il devient intendant du Jardin du roi en 1739, supplantant Duhamel du Monceau dont il s’est déjà fait un ennemi l’année précédente.²⁰¹ Buffon agrandit le Jardin et constitue une formidable collection pour le Cabinet d’histoire naturelle du roi. Cette tâche l’occupe entre 1740 et 1780 environ et il se démène pour obtenir des pièces et des donations de diverses grandes fortunes d’Europe. Buffon, s’il est en accord avec certains points des Lumières, s’affirme toutefois en tant que monarchiste et conservateur sur le plan social et économique. L’œuvre qui l’occupa une majeure partie de

²⁰¹ Cette discorde semble porter sur un mémoire de Buffon présenté à l’Académie royal des sciences sur les moyens d’augmenter la solidité du bois. Duhamel du Monceau y aurait vu alors un plagiat de sa propre œuvre à venir : *Diverses tentatives pour parvenir à augmenter la dureté ou l’intensité du bois.*

sa vie demeure son *Histoire naturelle générale et particulière, avec la description du cabinet du Roy*. Il l'entame sans doute peu après son arrivée au jardin et démarre son édition en 1749. Cette œuvre sans précédent comprend 36 volumes (dont certains sont parus de façon posthume) et c'est près de 2000 planches qui l'illustrent. Elle connaît toutefois ses détracteurs (parmi lesquels on s'en doute, d'Alembert et Condorcet, mais aussi Voltaire, Réaumur ou Condillac). La portée de cette œuvre est européenne et touche un grand nombre de classes. Toutefois afin de s'y consacrer pleinement, Buffon quitte le Jardin pour retrouver Montbar, délaissant l'Académie française (où il est élu en 1752) et les salons. Il meurt en 1788 à l'endroit même où il est né, d'une crise de gravelles.

Un personnage égocentrique loin des préoccupations condorcétiennes

Si Condorcet, comme dans ses précédents éloges, semble ne jamais directement attaquer la personnalité dont il fait l'apologie, il faut avouer qu'avec celui de Buffon, il ne prend que peu de précautions. Certaines phrases peuvent même sonner comme des attaques directes à qui saurait les lire. Un de ses premiers reproches est d'abord de servir sa gloire personnelle. Lu sans doute peu de temps après celui de Grandjean de Fouchy (qui meurt un jour avant le comte de Buffon), placé directement à la suite dans la publication des *MARS* de l'année 1771, l'éloge se démarque par le contraste que créent les portraits des deux hommes : l'un semble modeste là où l'autre n'est que vanité.²⁰² Condorcet le marque dès les premières lignes de l'éloge (après bien évidemment, la déclamation des titres du comte) :

« Animé, dès sa jeunesse, du désir d'apprendre, éprouvant à la fois, et le besoin de méditer, et celui d'acquérir de la gloire, M. de Buffon n'en avait pas moins les goûts de son âge ; et sa passion pour l'étude, en l'empêchant d'être maîtrisé par son ardeur pour le plaisir, contribuait plus à la conserver qu'à l'éteindre. »²⁰³

Ici Condorcet annonce dès le départ, le désir de gloire de l'homme dont il fait l'éloge, ainsi que son « ardeur pour le plaisir », des qualités bien peu recommandables pour un homme de science, finalement. L'habileté du marquis ici est de noyer son propos dans une masse de qualité « banales » que sont le « désir d'apprendre » ou la « passion pour

²⁰² Condorcet n'hésite d'ailleurs pas à utiliser ce terme dans son éloge de Buffon.

²⁰³ EdA, Vol. IV, p.365.

l'étude »²⁰⁴. Ces qualités, il n'hésite pas à les souligner dans le cas d'autres académiciens, ce qui fait donc immédiatement ressortir le « désir de gloire », qui interpelle dès lors tant l'auditeur de son temps que le lecteur actuel. De même on peut alors recenser le nombre de fois où le terme « gloire » apparaît : pas moins de 18 fois dans l'éloge (qui s'étend tout de même sur 78 pages), et est précédé deux fois sur trois par le pronom personnel « sa », toujours évidemment rattaché à Buffon.

En quoi ce désir de gloire, dès lors, peut-il sembler bien négatif aux yeux de Condorcet ? Tout d'abord cette ambition semble être mise en avant comme une volonté personnelle. A aucun moment dans l'éloge, Condorcet ne montre que la gloire de Buffon est une récompense inattendue de ses travaux, elle est toujours recherchée, intéressée : « il savait que si la gloire littéraire est après la gloire des armes, la plus durable et la plus brillante, elle est de toutes, celle qui peut le moins être contestée. »²⁰⁵ Cette citation choisie parmi d'autres, démontre bien que Condorcet voit, derrière le succès de l'*Histoire naturelle* de son confrère, une véritable volonté. A propos des détracteurs des 35 volumes de Buffon, il écrit même la phrase suivante :

« Mais en répondant, il aurait intéressé l'amour-propre de ses adversaires, à continuer leurs critiques, et perpétuer une guerre où la victoire qui ne pouvait jamais être absolument complète, ne l'aurait pas dédommagé d'un temps qu'il était sûr d'employer plus utilement pour sa gloire. »²⁰⁶

Il n'est pas permis de douter un seul instant du fait que Condorcet ait cherché à dénoncer cette image du savant œuvrant pour sa propre renommée. De plus, Condorcet la met en relation avec sa propre vision du travail académique et sa conception du progrès des sciences (possible uniquement par l'association des connaissances savantes), faisant de Buffon un bien piètre modèle à suivre si l'on veut voir un jour émerger du monde intellectuelle cette *Atlantide* qui lui est chère. Cette idée est pourtant absente de l'éloge consacré à Buffon, là où pourtant elle transparaît dans tous les textes précédents, comme si Condorcet l'excluait de fait de la marche des sciences et de leur avènement pour un monde meilleur. Ce faisant, l'éloge est également riche d'images qui pourront paraître honorables, mais font pourtant de Buffon un faux scientifique.

²⁰⁴ Idem.

²⁰⁵ EdA, Vol. IV, p.368

²⁰⁶ Idem, p.428

Buffon : un faux savant ?

A plusieurs reprises dans l'éloge, et bien évidemment par le biais de moyens intelligemment différents, Condorcet fait de Buffon un faux savant pourrait-on dire. Certes le terme est un peu fort, et il ne s'agit pas là d'un doigt accusateur pointé sur le comte de Buffon, mais il prend son sens lorsqu'on regarde les points suivants.

Il ne donne pour commencer à Buffon qu'un rôle de copiste et de traducteur. Un rôle certes important, mais pas nécessairement utile à l'avancement des sciences. Il ne s'agit pas de n'importe quels ouvrages toutefois comme le souligne Condorcet :

« Les premiers travaux de M. DE BUFFON, furent des traductions ; anecdote singulière que n'a encore présentée la vie d'aucun homme destiné à une grande renommée. Il désirait se perfectionner dans la langue anglaise, s'exercer à écrire dans la sienne, étudier dans Newton, le calcul de l'infini, dans Hales, les essais d'une physique nouvelle, dans Tull, les premières applications des sciences à l'agriculture ; il ne voulait pas, en même temps, qu'un travail nécessaire à son instruction, retardât l'instant où il commencerait à fixer sur lui, les regards, et il traduisit les livres qu'il étudiait. »²⁰⁷

Il poursuit ensuite en soulignant que Buffon, non content de traduire et cherchant déjà des prises sur la paroi de la célébrité, tenta de démarrer son escalade en écrivant des préfaces à ses traductions. Une fois encore, Condorcet souligne le fait particulier, le caractère intéressant de l'initiative, mais pour mieux la ramener à des fins personnelles et non dans un élan de vulgarisation comme eut pu le faire Fontenelle avec les paradigmes des systèmes du monde.²⁰⁸

De même, lorsqu'il décrit les premiers amours de Buffon pour les mathématiques, il n'hésite pas à les faire rentrer dans cette opinion, alors courante à l'époque, selon

²⁰⁷ EdA, Vol. IV, p.371.

²⁰⁸ Condorcet remet alors ces tentatives sur dos de la jeunesse et de son caractère tout aussi timide que téméraire, toutefois : « La timidité et la hardiesse peuvent être également le caractère du premier ouvrage d'un homme de génie ; mais la timidité qui suppose un goût inspiré par la nature, et une sagesse prématurée, a été le partage des écrivains qui ont montré le talent le plus pur et le plus vrai. Rarement ceux dont une crainte salutaire n'a point arrêté les pas au commencement de la carrière, ont pu en atteindre le terme, et ne pas s'y égarer. » Le propos est dès lors on ne peut plus clair : Buffon n'est pas un génie.

laquelle les sciences étaient un phénomène de mode. Pour Condorcet, Buffon a été victime du même phénomène et c'est ce qui l'a amené à la science.

« M. DE BUFFON parut d'abord vouloir se livrer uniquement aux mathématiques : regardées surtout depuis Newton, comme le fondement et la clef des connaissances naturelles, elles étaient, en quelque sorte devenues parmi nous une science à la mode, avantage qu'elles devaient en partie, à ce que M. de Maupertuis, le savant alors le plus connu des gens du monde, était un géomètre. »²⁰⁹

Au final, si Condorcet cite la passion de Buffon, c'est pour mieux encenser Maupertuis. Il faut également noter sur ces brefs passages que je viens de citer que le marquis s'éloigne fort de ses éloges précédents. En faisant de Buffon un prétentieux égocentrique qui n'apporte que peu de choses à la science, qui les admire et les délaisse toutes selon ses passions, il s'inscrit presque dans un contre-éloge. Il n'hésitait pas chez ses prédécesseurs à encenser l'éducation des uns, les talents innés et le travail sérieux des autres, comme autant de justification de ces esprits éclairés. Ici il décrit le phénomène inverse : l'esprit versatile à l'égard des sciences de Buffon²¹⁰, ses traductions, ses préfaces vont influencer sur ce qu'il deviendra.

Par ailleurs, le marquis fait même de Buffon, un académicien peu soucieux du devoir de constitution d'un corps de savoirs qui constitue, aux yeux de Condorcet, l'essence de l'institution. Il interprète alors la retraite du comte de Buffon à Montbar comme un désintéressement de l'Académie royale des sciences et non comme une retraite du monde.

« Ces longs séjours à Montbard étaient peu compatibles avec ses fonctions de Trésorier de l'Académie, mais il s'était choisi pour adjoint M. Tillet, dont il connaissait trop le zèle actif et sage, l'attachement scrupuleux à tous ses devoirs, pour avoir à craindre que ses confrères pussent jamais se plaindre d'une absence si utilement employée. »²¹¹

²⁰⁹ EdA, Vol.IV, p.371

²¹⁰ Il passe des mathématiques à la physique, puis à la biologie. Condorcet énonce cela comme un trait particulier, mais qui ne mérite pas forcément d'être encensé : « Ce qui rend plus singulier celui de M. de Buffon, c'est qu'alors il n'était entraîné vers aucune science en particulier, par cet attrait puissant qui force l'esprit à s'occuper d'un objet, et ne laisse pas à la volonté le pouvoir de l'en distraire. »

²¹¹ EdA, Vol. IV, 419

Enfin, si Condorcet rend hommage aux progrès que le Jardin du roi a pu faire pendant l'intendance de Buffon, il le considère également comme un savant qui a peu fait avancer les recherches scientifiques de son temps, lui préférant un syncrétisme qui donnera la grande œuvre de Buffon : *Histoire naturelle*.

Une vie réduite à une œuvre : Histoire naturelle.

L'éloge parle longuement de l'*Histoire naturelle* du comte de Buffon en tant qu'œuvre, éclipsant presque tous ses mémoires, par son omniprésence. Ce n'est jusque-là que lui rendre justice puisqu'elle occupe dans la vie du comte une place très importante. Ces 35 volumes, à partir du moment où Buffon en entreprend la rédaction, occupent toute sa vie et il paraîtra même quelques tomes après la mort de l'auteur. Cependant, une fois encore, Condorcet nuance son propos et glisse tout au long de son évocation de l'*Histoire naturelle*, des allusions peu flatteuses pour Buffon.

« La première classe d'animaux, décrite par M. DE BUFFON, est celle des quadrupèdes ; la seconde, celle des oiseaux, et c'est à ces deux classes que s'est borné son travail. »²¹²

Par cette simple phrase, postée en préambule de l'analyse du travail de Buffon, Condorcet tue son travail dans l'œuf. Le terme « borné » est posé. Buffon dès lors n'est plus qu'un « nomenclateur » à ses yeux, nomenclateur qui n'a même pas fait l'effort de classer les animaux en d'autres catégories que celle des quadrupède, opposée à celle des oiseaux. Le manque de détail et de précision dans la division en classe, reprochée dans le sous texte par Condorcet, fait de l'*Histoire naturelle* une œuvre de vulgarisation plus qu'une avancée scientifique, ce qui renvoie au titre de « faux savant » dont Buffon pourrait être affublé comparativement à d'autres éloges.

Condorcet détaille ensuite le procédé qu'aurait pu avoir Buffon pour travailler sur son *Histoire naturelle*. En tant qu'ardent défenseur des thèses baconiennes selon lesquelles la théorie doit être juxtaposée à la pratique dans un ensemble empirique intellectuel, le marquis voit une faute de la part de Buffon dans le fait qu'il opère par syncrétisme un répertoire d'animaux et plantes vivantes vues par le prisme des récits d'autres personnes et non de la constatation personnelle.

²¹² EdA, Vol. IV, p.389.

« Les observations dispersées dans les livres des anatomistes, des médecins et des voyageurs, forment le fond de ce tableau offert pour la première fois aux regards des hommes avides de connaître, et surpris de tout ce qu'ils apprenaient sur eux-mêmes, et de retrouver ce qu'ils avaient éprouvé, ce qu'ils avaient vu sans en avoir la connaissance ou conservé la mémoire. »²¹³

En effet, quand bien même Buffon était l'Intendant du Jardin du roi, il n'a pu en aucun cas avoir sous les yeux toutes les espèces qu'il répertorie et dont il écrit les différentes histoires. Il aurait fallu pour cela faire le tour du monde, hors Buffon a demeuré en France presque toute sa vie.

« Le savant naturaliste impose silence à son imagination ; il a tout lu, tout extrait, tout analysé, tout discuté : on est étonné de trouver un nomenclateur infatigable, dans celui de qui on n'attendait que des tableaux imposants ou agréables ; on lui sait gré d'avoir plié son génie à des recherches si pénibles, et ceux qui lui auraient reproché peut-être d'avoir sacrifié l'exactitude à l'effet, lui pardonnent et sentent ranimer leur confiance. »²¹⁴

Encore une fois, Condorcet place cette ambitieuse entreprise sous l'égide de la célébrité et de la recherche d'une gloire durable et personnelle.²¹⁵ Par ailleurs, il reproche à Buffon lors de la publication de ses volumes sur les minéraux, de n'avoir pas intégré les recherches récentes de des chimistes et son œuvre paraît dès lors faussée.

« Dans cette partie de son ouvrage, peut-être M. DE BUFFON n'a pas attaché assez d'importance aux travaux des Chimistes modernes, à cette foule de faits précis et bien prouvés, dont ils ont enrichi la science de la nature, à cette méthode analytique qui conduit si sûrement à la vérité, oblige de l'attendre lorsqu'elle n'est pas encore à notre portée, et ne permet jamais d'y substituer des erreurs. »²¹⁶

Enfin, Condorcet compare sur les quatre dernières pages de son éloge, Buffon à deux Anciens, Aristote et Pline : « L'histoire des sciences ne présente que deux hommes, qui, par la nature de leurs ouvrages, paraissent se rapprocher de M. DE BUFFON, Aristote et Pline ». ²¹⁷ Si la comparaison est assurément élogieuse, car les deux hommes ont acquis une renommée qui a dépassé la frontière des siècles, Condorcet en use toutefois encore en tant que détracteur

²¹³ Idem, p.387.

²¹⁴ EdA, Vol. IV, p.390.

²¹⁵ Je ne reviendrai pas une fois de plus sur ce point à grands coups de citations, car cette simple idée sous-tend l'intégralité de l'éloge.

²¹⁶ EdA, Vol. IV, p.396.

²¹⁷ Idem, p.438.

de l'*Histoire naturelle*. Certaines phrases sont même réellement pleines de gentillesse pour son ennemi : « Aristote semble n'avoir écrit que pour les savants, Pline pour les philosophes, M. de Buffon pour tous les hommes éclairés. »²¹⁸. Toutefois, Aristote et Pline ont des réputations au XVIIIe siècle bien ternies par les nombreuses découvertes qui se multiplient depuis la fin du XVe siècle. Le cosmos aristotélicien a été anéanti, les observations sur la nature de Pline ont été revues et corrigées, ce qui donne à l'œuvre de Buffon un caractère finalement déjà obsolète pour son temps, quoiqu'elle eut un succès considérable. C'est d'ailleurs ce qui transparaît dans son ultime phrase, puisqu'il place l'œuvre de Buffon en deçà de celle des deux auteurs antiques.

« On admirera toujours dans Aristote, le génie de la philosophie : on étudiera dans Pline, les arts et l'esprit des anciens, on y cherchera ces traits qui frappent l'âme d'un sentiment triste et profond ; mais on lira M. DE BUFFON, pour s'intéresser comme pour s'instruire »²¹⁹

Condorcet met donc tout en œuvre dans son éloge pour rendre hommage à Buffon en surface, tout en l'évinçant discrètement entre deux lignes. Les deux hommes ont conservé leur inimitié même après la mort de l'un des deux. Le marquis reproche principalement au comte son excès d'ego et le fait qu'il profite de son statut pour s'octroyer la célébrité par un « phénomène de mode ». Il lui reproche également d'être dépassé par son temps et les idées de son époque, qu'en profond monarchiste et conservateur, il refuse sur le plan social. Bien éloigné des préoccupations si chères à d'Alembert, Condorcet ou encore Voltaire, c'est bien dans l'incompréhension totale et d'adversité que les deux hommes se sont quittés, et cette phrase le montre encore tout particulièrement :

« Placé dans un siècle où l'esprit humain s'agitait dans ses chaînes, les a relâchées toutes, et en a brisées quelques-unes, où toutes les opinions ont été examinées, toutes les erreurs combattues, tous les anciens usages soumis à la discussion ; où tous les esprits ont pris vers la liberté un essor, inattendu, M. DE BUFFON parut n'avoir aucune part à ce mouvement général : ce silence peut paraître singulier dans un philosophe dont les ouvrages prouvent qu'il avait considéré l'homme sous tous les rapports, et annoncent en même temps une manière de penser mâle et ferme, bien éloignée de ce penchant au doute, à l'incertitude qui conduit à l'indifférence. »²²⁰

²¹⁸ Idem, p.440.

²¹⁹ EdA, Vol. IV, p.441

²²⁰ Idem, p.375.

Conclusion de partie

Au sein de cette partie, nous avons pu constater plusieurs points que nous avons évoqués tout au long des deux premières. En effet, en se penchant sur la vie d'académiciens de façon précise, se dessine tant le caractère biographique et historique propre à chacun d'entre deux, que le cadre académique ou encore la pensée condorcétienne.

Ainsi la Condamine, d'Alembert, Fouchy et Buffon sont-ils tous représentatifs des différentes facettes du travail académique du secrétaire perpétuel. En étudiant un éloge d'un homme que Condorcet a peu connu mais a lu, nous avons pu découvrir ce qui caractérisait ses éloges. Ensuite, en étudiant son prédécesseur, son père spirituel et son ennemi de toujours, nous avons pu apercevoir quelles formes pouvaient prendre le caractère et les différentes affections du marquis de Condorcet.

Enfin, Condorcet a bel et bien conscience du caractère durable de ses écrits, et c'est pourquoi il s'oblige tant à la neutralité qu'aux sous-entendus. Ayant pu constater la postérité des éloges de Fontenelle, il ne se gêne pas pour descendre Buffon tandis qu'il encense son ami D'Alembert, préservant ou ternissant les noms et les réputations des Académiciens qui lui semblent avoir plus ou moins correspondu à son idéal de la science.

Conclusion : La question de la réputation

Les *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences* ont une portée à la fois unique et multiple. Inscrits dans un siècle où la publication se met à devenir massive, ils sont le reflet de l'activité d'une institution sur près de vingt-cinq ans. Toutefois, ils sont la représentation d'une activité individuelle là où, en complément, les *Histoire et mémoire de l'Académie royale des sciences* viennent donner chaque année les avancées de l'institution. Les éloges sont d'ailleurs publiés une première fois dans ce cas-là, s'inscrivant dès lors dans un rendu historique des progrès scientifiques.

L'intérêt de les voir tous édités dans le cadre d'une publication commune se dessine alors tout au long de la lecture. Dans un premier temps, il permet d'aborder l'Académie dans ce qu'elle a de plus institutionnel, et dans une moindre mesure, de découvrir la sociabilité qui s'instaure en son sein. Ainsi, ses membres semblent être des génies isolés, même si, au regard du règlement, cela semble une volonté de la monarchie. Dans un même temps, les relations ne sont pas fermées et le lecteur y trouvera mention çà et là, d'amitiés ou de querelles scientifiques. Toutefois, Condorcet, comme les autres secrétaires avant lui, ne met en valeur, ni n'efface les rancœurs et les disputes violentes, dessinant un visage de l'institution conforme à ce que souhaite en faire la monarchie.

D'autre part, le second intérêt de cette étude globale, est de voir ce que transmet Condorcet au travers de ses éloges, et de quelle façon, sa pensée, formée dès 1772, se dissimule plus ou moins explicitement tout au long de ces biographies apologiques, puisqu'il n'a, dès lors qu'il est nommé, que peu de temps à consacrer à ses propres œuvres. Il est intéressant de voir au sein de cette fresque académique plus qu'une succession de portraits. Condorcet y esquisse tout au long de ses bilans et de ses digressions sur le progrès des sciences, les prémices de son *Tableau historique* et ébauche les bases de ce qui pourra alors donner la toile de son idéal : l'Atlantide.

Enfin, Condorcet s'inscrit dans un mouvement que la recherche s'est peu à peu mise à développer au cours des dix dernières années,) savoir la question de la réputation.²²¹ En effet, en assassinant tacitement Buffon, et en portant d'Alembert aux

²²¹ Cette idée a été développée dans un échange de mails entre Jean-Luc Chappey et moi-même suite à son intervention lors d'une journée d'étude le 9 décembre 2010 sur les dictionnaires biographiques. Il rédige à l'heure actuelle un ouvrage sur la question : *Ordres et désordres biographiques : effets et usages des dictionnaires historiques (1770- 1830)*.

nues, le secrétaire perpétuel s'assure de leur préserver un avenir littéraire et posthume aussi bien radieux que néfaste selon le cas. Cette notion de la notice biographique posthume et élégiaque donne lieu à de véritables guerres ouvertes à la fin du XVIIIe siècle. Ainsi, à la suite de l'espace neutre créé par Chaudon et son *Dictionnaire historique portatif* (dont le premier volume paraît en 1754), la monarchie voit l'ordre d'Ancien régime embrouillé par les publications de bonne ou mauvaise réputation qui connaissent une véritable expansion. Elle se met à publier entre 1782 et 1789 des ouvrages contenant les portraits d'hommes célèbres et lettrés approuvés par l'Etat. Le fait que ces éloges²²² servent de notices biographiques dans certains dictionnaires permettent d'affirmer que plus encore que la pérégrinité des idéaux, il s'agit bien de préserver l'image des collègues et par conséquent, celle de l'Académie. Enfin, le Directoire publie entre 1795 et 1799 une liste des noms respectables. Il est par conséquent possible que l'édition de 1799 des *Eloges des académiciens* de Condorcet aille dans ce sens, suite à l'instauration en 1795 d'un « Institut national des sciences et des arts » qui cherche à renouer avec la tradition académique, perdue en 1793.

Au-delà des opportunités de transmettre un certain nombre de connaissances à ses descendants, les *Eloges* constituent un réel enjeu dans la guerre des réputation qui explose pendant la Révolution, leur impact allant au-delà de l'institution dans laquelle ils sont pourtant rédigés, et au-delà de la mort de leur rédacteur.

²²² Malheureusement je n'ai trouvé nulle trace des éloges des académiciens qui permettent de l'affirmer dans le cas de Condorcet.

Sources

Aux archives de l'Académie des sciences :

Dossiers biographiques suivants : D'Alembert, Condorcet, La Condamine, Buffon.

Sources publiées :

ANONYME, *Histoire et Mémoire de l'Académie des sciences (1699 – 1797)*, publications postérieures aux années concernées.

ANONYME, *Règlement ordonné par le roi pour l'Académie royale des sciences*, 1699.

BACON Francis, *La Nouvelle Atlantide*, Paris, Flammarion, 1995, 177 p.

CONDORCET Jean-Antoine Nicolas de Caritat marquis de, *Tableau historique des progrès de l'esprit humain : projets, esquisse, fragments et notes : 1772-1794*, édité sous la direction de Jean-Pierre Schandeler et Pierre Crépel ; par le groupe Condorcet, Paris : Institut national d'études démographiques, 2004, 1317 p.

CONDORCET Jean-Antoine Nicolas de Caritat marquis de, *Arithmétique politique : textes rares et inédits (1767-1789)*, éd. critique et commentée par Bernard Bru et Pierre Crépel, Paris, Institut national d'études démographiques, Presses Universitaires de France, 1994.

CONDORCET Jean-Antoine Nicolas de Caritat marquis de, TURGOT Anne-Jacques-Robert, *Correspondance inédite de Condorcet et de Turgot (1770 – 1779)*, Paris, librairie Charavey, 1883.

CONDORCET Jean-Antoine Nicolas de Caritat marquis de, *Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences morts après 1699 suivis de ceux de M. Pascal et de M. De L'Hospital*, Paris, Vieweg, 1799, 5 Vol.

DIDEROT Denis, GRIM Friedrich Melchior baron de, *Correspondance littéraire, philosophique et critique adressée à un souverain d'Allemagne depuis 1770 jusqu'en 1783*, tome III, Paris : Buisson, 1812

FONTENELLE Bernard Le-Bouvier de, *Histoire du renouvellement de l'Académie royale des sciences*, dans *Œuvres complètes. 6, Histoire de l'Académie des sciences*, Paris, Fayard, 1994

FONTENELLE Bernard Le-Bouvier de, *Eloges des Académiciens de l'Académie Royale des Sciences*, dans *Œuvres complètes. 6, Histoire de l'Académie des sciences*, Paris, Fayard, 1994

FOUCHY Jean-Paul Grandjean de, *Eloges contenus dans les Histoire et Mémoire de l'Académie royale des sciences* accessibles depuis le site de l'Académie.

LESPINASSE Julie de, *Lettres à Condorcet ; suivi du portrait de Condorcet rédigé par Julie de Lespinasse en 1774*, éd. Présentée par Jean-Noël Pascal, Paris : Les Editions Desjonquères, 1990.

Bibliographie

Instruments de travail

Outils de recherche

HALLEUX Robert, MC CLELLAN James, BERANU James et al. *Les publications de l'Académie royale des sciences de Paris (1666-1793)*, Turnhout : Brepols, cop.2001, 2Vol.

BRIAN Eric, DEMEULENAERE-DOUYERE Christiane (dir.), *Histoire et mémoire de l'Académie des sciences : guide de recherche*, Paris ; New-York : technique et documentation, 1996.

Dictionnaires

BOURQUIN Laurent, *Dictionnaire historique de la France moderne*, Paris : Belin, 2005. 441 p.

LECOURT (dir.), *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, Paris : Presses universitaires de France, 1999.

MARION Marcel, *Dictionnaire des institutions de la France aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris : A. et J. Picard, 1968 (réédition 1999).

REY Alain, *Dictionnaire culturel de la langue française*, Paris : Le Robert, 2005, 4 Vol.

Ouvrages généraux

Sur l'époque moderne et le XVIIIe siècle

BEAUREPAIRE Pierre-Yves, *L'Europe au siècle des Lumières*, Paris : Ellipses, 2011.

BLAYAU Noël, DENIS Michel, *Le 18^e siècle*, Paris : Armand Colin, 2004.

GOUBERT Pierre, ROCHE Daniel, *Les Français et l'Ancien régime. I, La société et l'Etat*, Paris, Armand Colin, 2001.

GOUBERT Pierre, ROCHE Daniel, *Les Français et l'Ancien régime. II, Culture et Société*, Paris, Armand Colin, 2001.

LABROUSSE Ernest, MOUSNIER Roland, *Le XVIIIe siècle : l'époque des Lumières : 1715-1815*, Paris : Presses Universitaires de France, imp. 1985.

Sur le monde savant et scientifique

BACHELARD Gaston (1938), *La formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin, 2004.

BADINTER Elisabeth, *Les passions intellectuelles. I, Désirs de gloire : 1735-1751*, Paris : Fayard, 2002.

BADINTER Elisabeth, *Les passions intellectuelles. II, Exigence de dignité : 1751-1762*, Paris : Fayard, 2002.

BADINTER Elisabeth, *Les passions intellectuelles. III, Volonté de pouvoir : 1762-1778*, Paris : Fayard, 2002.

JACOB Christian (dir.), *Lieux de savoirs. Espaces et communautés*, Paris : Albin Michel, 2007.

MAZAURIC Simone, *Histoire des sciences à l'époque moderne*, Paris : Armand Collin, Collection U, 2009.

ROCHE Daniel, *Les Républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris : Fayard, 1988. (Réédition 2010).

ROSSI Paolo, *Aux origines de la science moderne*, Paris : Ed. du Seuil, 2004.

Ouvrages spécialisés

Recherches sur le monde savant

HABERMAS Jürgen, *L'espace public : archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris : Payot, 1993

JACQUET Chantal (éd.), *L'héritage baconien au XVIIe et au XVIIIe siècle*, Paris : Kimé, 2000.

POPELARD Mickael, *Francis Bacon, l'humaniste, le magicien, l'ingénieur*, PUF, Coll. Science Histoire et Société, Paris : 2010.

ROCHE Daniel, *Les circulations dans l'Europe moderne : XVIIe – XVIIIe siècle*, Paris : Fayard-Pluriel, 2011.

ROCHE Daniel, MICHON Cédric, BELY Lucien, *L'opinion publique en Europe (1600-1800)*, Paris : PUPS, 2011,

ROUVILLOIS Frédéric, *L'invention du progrès : 1680-1730*, Paris : CNRS, 2010.

WAQUET Françoise, *Les Enfants de Socrate*, Albin Michel, Paris : 2008.

WAQUET Françoise, *Parler comme un livre : l'oralité et le savoir (XIIIe – XXe siècle)*, Paris : Albin Michel, 2003.

Sur l'Académie royale des sciences et ses émules provinciales

HAHN Roger, *L'anatomie d'une institution scientifique : l'Académie des sciences à Paris, 1666 – 1803*, Paris : Edition des Archives Contemporaines, 1993.

HUREL Daniel-Odon, LAUDIN Gérard (textes réunis par), *Académies et sociétés savantes en Europe (1650 – 1800)*, Paris, 512 p.

PAUL Charles B., *Science and immortality : the éloges of the Paris Academy of Sciences (1699-1791)*, Los Angeles: University of California Press, 1980.

ROCHE Daniel, *Le siècle des Lumières en province : académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1989 2 vol.

SALOMON-BAYET Claire, *L'institution de la science et l'expérience du vivant : méthode et expérience à l'Académie royale des sciences (1666-1793)*, Paris : Flammarion, 1978.

YATES France-Amélia, *Les académies en France au XVIe siècle*, Paris : Presses Universitaires de France, 1996.

Sur Condorcet

BADINTER Robert et Elisabeth, *Condorcet : un intellectuel en politique*, Paris : Fayard, 1988.

BERNON Olivier de, *Condorcet. Raison et Connaissance*, Riveneuve éditions, 2009.

TINLAND Franck (dir.), *Nouvelles sciences : modèles techniques et pensée politique de Bacon à Condorcet*, Seysset : Champ Vallon, 1998.

CHOUILLET Anne-Marie, CREPEL Pierre, *Condorcet : homme des Lumières et de la Révolution : travaux du colloque international "Recherches nouvelles sur Condorcet", Paris, 7-8 octobre 1994, / organisé par le Groupe de travail sur Condorcet,- Fontenay-aux-Roses : ENS Éd. Fontenay Saint-Cloud, 1997.*

COUDEL Charles, *Condorcet : instituer le citoyen*, Paris, Michalon, 1999.

CREPEL Pierre, GILAIN Christian (dir.), *Condorcet : mathématicien, économiste, philosophe, homme politique*, colloque international, Paris, S.I. Minerve, 1989

KAHN Pierre, *Condorcet : l'école de la raison*, Paris : Hachette éducation, 2001.

KINTZLER Catherine, *Condorcet, l'instruction publique et la naissance du citoyen*, Paris, Folio-Essais, 1987.

SCHANDELER Jean-Pierre, *Les interprétations de Condorcet : symboles et concepts (1794-1894)*, Oxford : Voltaire foundation, 2000.

Sur Buffon, D'Alembert, et La Condamine

D'Alembert, Dix-huitième siècle, n°16, Paris : Presses universitaires de France, 1984.

HOQUET Thierry, *Buffon illustré : les gravures de l'Histoire naturelle (1749-1767)*, Paris : Museum d'Histoire naturelle, 2007.

HOQUET Thierry, *Buffon : histoire naturelle et philosophe*, Paris : H. Champion, 2005.

GRIMSLEY Ronald, *Jean d'Alembert: 1717 – 1783*, Oxford: Clarendon Press, 1963.

LE RU Véronique, *D'Alembert philosophe*, Paris : J. Vrin, 1994

Reuves et articles

Revue d'histoire des sciences 2008/1 (Tome 61), L'octant et la plume : Grandjean de Fouchy, astronome et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, (disponible sur le site Cairn.info)

BAKER K.M., « Les débuts de Condorcet au secrétariat de l'Académie royale des sciences (1773-1776) » dans *Revue d'histoire des sciences*, Tome 20, 1967.

REEVE Timothy, « Science in the Service of the State: Condorcet's *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences*, in *Journal for Eighteenth Century Studies*, Tome 28, Septembre 2005.

REEVE Timothy, « Death in Condorcet's *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences* » in *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, tome 12, Oxford: Voltaire Foundation, 2006.

ROCHE Daniel, « Sciences et pouvoirs dans la France du XVIIIe siècle (1666-1803) » dans *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, Tome 29, Numéro 3, 1974.

WAQUET Françoise, « Viviani, le disciple chéri de Galilée » dans *L'Histoire*, n°356, Septembre 2010.

Sites Internet :

Site de l'Académie des sciences : <http://www.académie-sciences.fr>

Gallica : <http://gallica.bnf.fr>

Google Books : <http://books.google.com>

Wikipedia.org (base anglaise) : <http://en.wikipedia.org>

Table des annexes

Annexe 1 Tableau des <i>Eloges des Académiciens de l'Académie royale des sciences</i> par le marquis de Condorcet.	114
Annexe 2 Extrait de l'éloge de d'Alembert.....	122
Annexe 3 Exemple d'éloge court : Eloge de Bordenave.....	123

Annexe 1

Tableau des *Eloges des Académiciens de l'Académie royale des sciences* par le marquis de Condorcet.

MEMBRE DE L'ACADEMIE	TITRE ou STATUT SOCIAL	STATUT ACADEMIQUE	DATES	DATE D'ADMISSION	PAGINATION
TOME I					
Marin Cureau de la Chambre	Médecin ordinaire du roi		1613-1675	1666	p. 35 - p. 41
Gilles Persone de Roberval	Conseiller à la Cour des Monnaies		1602 - 1676	1666	p. 41 - p. 54
Nicolas Frénicle			? - 1675	1666	p. 54 - p.60
Abbé Jean-Félix Picard			1620* - 1684	1666	p. 60 - p. 74
Edmé Mariotte			1620* - 1684	1666	p. 74 - p. 91
Samuel Cotreau Duclos	Médecin ordinaire du roi		? - 1685	1666	p. 91 - p. 102
François Blondel	Gouverneur, Lecteur au Collège royal	Directeur de l'Académie	1617 - 1686	1669	p. 102 - p. 108
Claude Perrault	Docteur en médecine		1613 - 1688	1666	p. 108 - p. 129
Christian Huygens	Secrétaire et Conseiller des Princes d'Orange		1629 - 1695	1666-1681	p. 130 - p. 159
Moyse Charas	Professeur en pharmacie		1618 - 1698	1692	p. 160 - p. 166
Oläus Roemer			1644 - 1710*	1672	p. 167 - p. 177

Alexis Fontaine		Pensionnaire géomètre	1703 - 1771	1760	p. 195 - 224
Charles-Marie de la Condamine	Receveur général des finances de Bourbonnais	Pensionnaire chimiste	1701 - 1774*		p. 225 - p. 311
Jean-Charles-Philibert Trudaine	Conseiller d'état, Intendant des finances	Honoraire	1733 - 1777*		p. 312 - p. 368
Bernard de Jussieu	Docteur en médecine (Paris)	Pensionnaire botaniste	1699 - 1777*	1725	p. 308 - p. 423
TOME II					
Louis-Claude Bourdelin	Docteur régent et doyen de la faculté de médecine	Pensionnaire chimiste	1696 - 1777	1725	p. 1 - p. 21
Albert de Haller	Membre du Conseil souverain de l'état de Berne	Associé étranger	1708* - 1777		p. 22 - p. 86
Paul-Jacques Malouin	Médecin ordinaire de la reine	Pensionnaire chimiste	1701 - 1778	1742	p. 87 - p. 107
Charles de Linné	Premier médecin du roi de Suède, Chevalier de l'étoile polaire	Associé étranger	1707 - 1778		p. 107 - p. 151
Joseph de Jussieu			1704 - 1779	1743	p. 151 - p.172
Patrice d'Arci	Maréchal des camps et armée du roi	Pensionnaire géomètre	1725 - 1779	1749	p. 173 - p. 210
Joseph Lieutaud	Conseiller d'état, Premier médecin du roi		1703 - 1780		p. 210 - p. 242
Jean-Baptiste-Michel Bucquet	Censeur royal	Adjoint-Chimie	1746 - 1780		p. 242 - p. 282

Exupère-Joseph Bertin	Docteur en médecine (Paris)	Associé-vétéran	1712 -1781		p. 283 - p. 322
François-César le Tellier	Comte de Courtevaux , Duc de Doudeauvil, Grand d'Espagne (Première Classe)	Honoraire	1718 - 1781		p. 323 - p. 339
Jean-François Phelypeaux, Comte de Maurepas	Ministre d'état, Président du Conseil des finances	Honoraire	1701 - 1781	1725	p. 339 - p. 395
Théodore Tronchin	Noble du duché de Parme, Premier médecin du duc d'Orléans	Associé étranger	1709* -1781		p. 395 - p. 421
Jean Pringle	Chevalier Barounet, Premier médecin des roi et reine d'Angleterre	Associé étranger	1707 - 1782*	1778	p. 422 - p. 448
TOME III					
Jean-Baptiste Bourguignon d'Anville	Premier géographe du roi	Adjoint-géographe	1697 - 1782		p. 3 - p. 23
Toussaint Bordenave	Professeur au collège royal, Directeur de l'Académie de chirurgie		1728 - 1782	1774	p. 24 - p. 33
Daniel Bernoulli	Professeur de philosophie, physique et médecine à Bâle	Associé étranger	1700 - 1782	1743	p. 33 - p. 93
Etienne Mignol de Montigni	Trésorier de France		1714 - 1782		p. 93 - p. 123

André Sigismond Margraaf	Docteur en philosophie expérimentale	Associé étranger	1709 - 1782	1777	p. 124 - p. 145
Henri-Louis Duhamel Dumonceau	Inspecteur général de la Marine	Pensionnaire botaniste	1700 - 1782		p. 145 - p. 203
Jacques de Vaucanson	Ingénieur mécanicien*	Pensionnaire mécanicien	1709 - 1782	1746	p. 203 - p. 232
Guillaume Hunter	Agrégé au Collège royale de Londres, Médecine extraordinaire et accoucheur de la Reine d'Angleterre	Associé étranger	1718 - 1783		p. 233 - p. 249
Léonard Euler	Directeur de la classe de mathématique à Saint Peters bourg	Associé étranger	1707 - 1783		p. 249 - p. 322
Etienne Bezout	Examineur des gardes de la Marine et des élèves de l'artillerie		1730 - 1783		p. 322 - p. 337
Jean le Rond d'Alembert	Secrétaire perpétuel de l'Académie française		1717 - 1783	1741	p. 337 - p. 440
Louis-Elisabeth de la Vergne,	Comte de Tressan, Lieutenant général des armées du Roi	Associé libre	1706 - 1783	1750	p. 440 - p. 456
TOME IV					
Pierre Wargentin	Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Stockholm	Associé étranger	1717 - 1784		p. 3 - p. 13

Pierre-Joseph Macquer	Docteur régent de la faculté de médecine (Paris), Professeur chimiste du Jardin du Roi	Pensionnaire chimiste	1718 - 1784	1745	p. 13 - p. 36
Tobern Bergman	Professeur de chimie à Upsal	Associé étranger	1707* - 1784	1735	p. 36 - p. 75
Jean-François-Clément Morand	Docteur régent de la faculté de médecine (Paris), Premier médecin du cardinal de Bavière	Pensionnaire anatomiste	1730- 1784	1759	p. 75 - p. 87
César-François Cassini de Thury	Noble siennois, Maître des comptes, Directeur de l'Observatoire	Pensionnaire astronome	1717 - 1784		p. 87 - p. 108
Nicolas Christiern de Thy	Comte de Milly	Associé libre	1728 - 1784		p. 108 - p. 120
Gaspard le Compasseur de Créqui-Montfront	Marquis de Courtivron, Mestre des camps de cavalerie	Pensionnaire vétérân	1715 - 1785	1744	p. 120 - p. 135
César-Gabriel de Choiseul duc de Praslin	Pair de France, Lieutenant général, Ministre d'état	Honoraire	1712 - 1785	1770	p. 136 - p. 178
Jean-Etienne Guettard	Docteur régent de la faculté de médecine (Paris)	Pensionnaire	1715 - 1786	1743	p. 179 - p. 214
Jean-Paul de Gua de Malves	Prieur de Saint George de Vigou	Pensionnaire	1712 - 1785	1741	p. - 214 - p. 244

Marc-Antoine-René de Voyer d'Argenson	Marquis de Paulmy, Ministre d'Etat	Honoraire	1722 - 1786		p. 245 - p. 270
Michel-Philippe Bouvart	Docteur régent de la faculté de médecine (Paris)	Associé-vétéran	1717 - 1786	1771	p. 270 - p. 307
Joseph-Marie-François de Lassone	Premier médecin du roi	Pensionnaire vétéran	1717 - 1788		p. 307 - p. 327
Paul d'Albert	Cardinal-prêtre de Luynes, archevêque de Sens	Honoraire	1707 - 1788		p. 328 - p. 336
Jean-Paul Grandjean de Fouchy	Auditeur des comptes	Secrétaire perpétuel honoraire	1707 - 1788		p. 336 - p. 364
Georges Louis le Clerc	Comte de Buffon	Trésorier	1703 - 1788		p. 365 - p. 442
TOME V					
Benjamin Franklin		Associé étranger	1706 - 1790*		p. 3 - p.93
Pierre Camper	Membre au Conseil d'Etat des Provinces Unies	Associé étranger	1722 - 1789*		p. 94 - p. 110
Auguste Denis Fougeroux	Membre de l'Institut de Bologne	Pensionnaire	1732 - 1789	1758	p. 111 - p. 123
Charles-Renée de Fourcroy	Maréchal de camp, Grande Croix de l'ordre de Saint-Louis	Associé libre	1715 - 1791		p. 123 - p. 144
Etienne François Turgot		Associé libre	1721 - 1789		p. 144 - p. 152
LISTE ALPHABETIQUE DES MEMBRES DE L'ANCIENNE ACADEMIE (TOME I p. 178 - p. 194) **					

Adrien Auzout			1620* - 1691	1666
Borel	Médecin du roi			1674
Jacques Burot	Ingénieur du roi		? - 1675 (77)	1666
Pierre de Carvori	Grand conseiller, Gardien de la bibliothèque du roi		? - 1684	1666
Cusset	Astronome			1685
Jean* Le Fèvre	Astronome		1650* - 1706	1680
Louis Gayant	Chirurgien		? - 1673	1666
Pierre* de Lannion	Géomètre		? - ?	1679 - 1685
Nicolas Marchant	Docteur en médecine, directeur au Jardin Royal		?-1678*	
Mignot de la Voie	Géomètre		1619* - 1684*	1666
Louis* Morin de Toulon	Chimiste et naturaliste		? - 1707*	1693
Nicquet	Géomètre		? - ?	1666
Jean* Pecquet	Docteur à la faculté de Montpellier, anatomiste		1622*- 1674	1666
Pivert			? - ?	1666
Laurent* Pothenot			1650* - 1732	1682
Jean* Richer			1630* - 1696	1666
Sédileau	Astronome		? - 1693	1681
Melchisédech* Thevenot			1620*- 1692	1685

Noms en gras : Le recueil présente l'éloge d'après le titre de la personne et non son nom.

* Information trouvée en dehors des *Eloges*.

** Cette liste constitue n'est pas constituée de réels éloges, mais certaines descriptions de savants méritent qu'on s'y attarde.

Annexe 2

Extrait de l'éloge de d'Alembert

A propos du traité de Dynamique (Volume 3 - pages 348-352)

« Deux ans après son entrée à l'académie, il publia son traité de Dynamique

Dans la science du mouvement, il faut distinguer deux sortes de principes ; les uns sont des vérités de pure définition, les autres sont ou des faits donnés, ou des loix générales déduites de la nature des corps considérés comme impénétrables, indifférents au mouvement, et susceptible d'en recevoir : de ces derniers principes, celui de la décomposition des forces, était le seul vraiment général qui fût connu jusqu'alors ; et joint à ces vérités de définition, sur lesquelles Huygens et Newton n'avaient rien laissé à découvrir, il avait suffi pour établir leurs sublimes théories, et pour résoudre ces problèmes de statique, si célèbre dans le commencement de ce siècle. Mais si les corps ont une forme finie, si on les imagine liés entr'eux par des fils flexibles, ou par des verges inflexibles, et qu'on les suppose en mouvement, alors ces principes ne suffisent plus et il fallait en inventer un nouveau ; M. d'Alembert le découvrit, et il n'avait que vingt-six ans : ce principe consiste à établir l'égalité, à chaque instant, entre les changements que le mouvement du corps a éprouvés, et les forces qui ont été employées à les produire, ou, en d'autres termes, à séparer en deux parties l'action des forces motrices, à considérer l'une comme produisant seule le mouvement du corps dans le second instant, et l'autre comme employée à détruire celui qu'il avait dans le premier : ce principe si simple qui réduisait à la considération de l'équilibre toutes les loix du mouvement, a été l'époque d'une grande révolution dans les sciences physioco-mathématiques. A la vérité plusieurs problèmes résolus dans le traité de Dynamique, l'avaient déjà été par des méthodes particulières ; différentes en apparence pour chaque problème, elles n'étaient sans doute réellement qu'une seule et même méthode, mais personne n'avait pu l'y découvrir et si on refusait sous ce prétexte, à M. d'Alembert, la juste admiration qu'il mérite, on pourrait avec autant de raison, faire honneur à Huygens des découvertes de Newton, et accorder à Wallis la gloire que Leibnitz et Newton se sont disputés. »

CONDORCET, *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences*, Tome IV, Paris, 1799.

Annexe 3
Exemple d'éloge court : Eloge de Bordenave
(Volume III, p. 24-33)

Toussaint Bordenave, professeur royal et directeur de l'académie de chirurgie, associé-vétéran de l'académie de sciences, membre de l'académie impériale de Florence, naquit à Paris le 10 avril 1728, de Pierre Bordenave, chirurgien, et d'Edmée-Marguerite Hauterive.

Quoique son père le destinât à sa profession, qui était depuis longtemps celle de sa famille, il lui fit suivre le cours des études ordinaires, afin qu'il pût entendre les langues dans lesquelles ont écrit les anatomistes les plus célèbres des derniers siècles, et qu'il apprit, autant du moins qu'on pouvait les apprendre au collège, ces sciences renfermées sous le nom de *philosophie*, et qui sont le premier fondement de toutes sciences et de tous les arts.

On ne convenait point alors qu'un chirurgien dût être lettré, et, ce qui peut être étonnera un jour nos neveux, cette dispute s'agitait sérieusement chez un peuple et dans un siècle éclairé; il est vrai qu'à cette question si simple, on en joignait d'autres qui pouvaient paraître plus compliquées: on demandait s'il était utile ou dangereux qu'un même homme exerçât à la fois toutes les parties de l'art de guérir; et, ce qui est encore une question différente, si chacune ces parties d'un même art doit appartenir à un corps particulier qui s'y consacre spécialement, et jouisse du droit d'empêcher les malades de confier à qui ils veulent le soin de leur vie. Il avait bien fallu confondre tous ces objets, pour occuper le public pendant plusieurs années, d'une querelle dont les hommes instruits commençaient à rire dès la fin du seizième siècle. Heureusement le père de M. Bordenave ne s'était pas trompé en prévoyant que, du moins pour cette fois, la raison finirait par l'emporter. Son fils, placé à l'époque où la connaissance des langues savantes est devenue une des obligations du chirurgien, eut à cet égard des avantages sur un grand nombre de ses confrères plus anciens que lui: et il dut à la facilité avec laquelle il parlait le latin, non sa réputation, mais la considération qu'il obtient avant l'âge dans son corps et dans les écoles.

La place de professeur qu'il occupait, celle de directeur de l'académie de chirurgie, celle encore de commissaire aux extraits dans cette même compagnie, enfin une pratiques

très étendue, ne suffisaient point à M. Bordenave; non seulement il a donné dans les mémoires de l'académie de chirurgie, des observations sur les faits extraordinaires que la pratiques lui offrait, des mémoires sur le traitement des plaies des armes à feu et sur plusieurs questions chirurgicales; mais il s'est occupé encore de recherches purement anatomiques; il a fait des expériences pour éclaircir quelques points de la doctrine de Haller sur la différences des parties sensibles ou irritables; il a composé un ouvrage pour défendre l'opinion de ce célèbre anatomiste sur la formation des os, contre celle de M. Duhamel; enfin il a traduit, pour ses élèves, les éléments de physiologie de Haller, et ensuite donné ensuite un nouveau traité sur la même science, ouvrage estimable par la précision, la méthode et la clarté.

M. Bordenave désirait depuis longtemps d'être de l'académie des sciences, lorsqu'il y entra, en 1774, comme associé-vétéran. Ce titre annonce qu'il n'avait pu l'obtenir sans faire violence à nos règlements et que l'académie n'avait pas été libre en le choisissant; il est vrai que cette irrégularité, loin d'être son ouvrage, était contraire à son vœu; c'était malgré lui qu'on lui avait rendu ce triste service: l'académie ne s'ignorait pas, et la douceur, la modestie, de M. Bordenave lui firent regagner bientôt l'amitié de ses confrères. Les fautes où la passion fait tomber, obtiennent facilement l'indulgence de ceux qui en sont l'objet, du moins quand ils sont bien sûrs qu'elles n'ont que ce motif; et que la conduite de M. Bordenave prouvait que c'était par zèle, par respect même pour l'académie, qu'il s'était exposé à lui déplaire: sans doute il fallait que ce sentiment fût bien vif, pour qu'un homme jouissant d'une considération méritée, voulût bien se donner un tort à réparer, et se soumettre à ce que peut avoir de terrible le mécontentement d'un corps qui croit ses droits blessés par un de ses membres. D'ailleurs, et en cela M. Bordenave ne s'est pas trompé: il rendait à l'académie la justice de croire que son ressentiment n'était pas aussi à craindre que le serait celui d'une compagnie qui, formées d'hommes sans lumières, et par conséquent dominés par l'esprit de corps, ne se laisserait pas désarmer ni par le zèle, ni par les services, et dont la haine serait d'autant plus implacable, qu'elle aurait un motif plus frivole ou plus injuste, et que l'objet de cette haine aurait plus de vertus ou de talents.

Devenu académicien, M. Bordenave a donné dans nos recueils plusieurs observations chirurgicales et deux mémoires, l'un sur le mouvement des côtes pendant la respiration, l'autres sur la nécessité d'ouvrir les femmes mortes dans l'état de grossesse.

On a observé, en effet, que l'enfant survivait assez longtemps à la mère, et que cette opération pouvait le sauver: il est aisé de sentir combien cette question est délicate et qu'il ne faut pas s'exposer à commettre un crime, dans l'espoir incertain de prolonger de quelques instants ou de quelques années l'existence d'un individu que rien encore n'attache à la vie.

M. Bordenave était échevin de Paris, et aucun chirurgien avant lui n'avait été élevé à cette place. Les échevins, représentants et protecteurs du peuple, exercent un ministère qui ressemble plus à l'autorité paternelle qu'à une magistrature. Ce peuple dont ils sont les chefs, semble leur dire: "Condamnés à travailler pour vivre, nous ne pouvons ni défendre nos intérêts, ni souvent même les connaître, mais vous veillerez pour nous. Nous savons que des fléaux de toute espèce sont la suite nécessaire de la réunion d'un trop grand nombre d'hommes dans une seule ville, et nous ignorons les moyens de nous en garantir; mais votre sagesse saura prévoir ces fléaux ou les détourner. Dépositaires de fonds consacrés aux besoins ou au bien être du citoyen, vous empêcherez que ce patrimoine du pauvre ne soit employé à satisfaire le goût frivole des riches, ou à les dispenser de payer leurs plaisirs. Des hommes éclairés s'occupent en silence des moyens de faire le bien, ou du moins de soulager le mal; nous n'avons ni les facultés, ni même l'instruction nécessaires pour profiter de leurs travaux; mais vous les appellerez, vous les écouterez, vous pèserez leurs projets, et rien de ce qu'on inventera d'utile pour nous ne pourra échapper à vos lumières. Souvent l'avidité d'un charlatan prend le masque du zèle pour le bonheur public; et si l'on nous fait du mal, c'est toujours notre bien qui en est le motif ou le prétexte; mais vous saurez aussi nous défendre de ces pièges. Ce n'est plus, à la vérité, par notre choix que vous êtes appelés à nous protéger; mais la forme de votre élection n'a pu rien changer ni à nos droits ni à vos devoirs."

M. Bordenave y fut toujours fidèle; occupé par l'état de tout ce qui peut intéresser la salubrité, c'est particulièrement sur cet objet qu'il porta la vigilance et la sollicitude d'un magistrat populaire.

La naissance d'un héritier du trône est, par usage ancien et respecté, l'occasion de répandre des grâces extraordinaires. Cet événement fit obtenir à M. Bordenave le cordon de l'ordre de Saint-Michel, ordre modeste, spécialement consacré à récompenser les talents et les services; aussi, comme tous ceux qui ont la même destination, est-il moins considéré

dans l'opinion vulgaire, que ces ordres dont les marques brillantes annoncent celui qui en est décoré, a obtenu la faveur d'un prince, et mérite le certificat d'un généalogiste.

M. Bordenave ne jouit pas longtemps de cet honneur; frappé d'apoplexie, il mourut le 12 mars 1782, après huit jours de langueurs et de souffrances, laissant deux filles mariées, l'une de Vallancourt, l'autre à M. Sorbet.

Annexe 4
Exemple d'éloge long : Eloge de Buffon
(Volume IV, p. 365-442)

GEORGE-LOUIS LE CLERC, Comte DE BUFFON, Trésorier de l'Académie des Sciences, de l'Académie Française, de la Société Royale de Londres, des Académies d'Edimbourg, Pétersbourg, Berlin, de l'institut de Bologne, naquit à Montbard, le 7 septembre 1707, de BENJAMIN LE CLERC DE BUFFON, Conseiller au Parlement de Bourgogne, et de mademoiselle MARLIN.

Animé, dès sa jeunesse, du désir d'apprendre, éprouvant à la fois, et le besoin de méditer, et celui d'acquérir de la gloire, M. DE BUFFON n'en avait pas moins les goûts de son âge ; et sa passion pour l'étude, en l'empêchant d'être maîtrisé par son ardeur pour le plaisir, contribuait plus à la conserver qu'à l'éteindre. Le hasard lui offrit la connaissance du jeune Lord Kingston, dont le Gouverneur aimait et cultivait les sciences. Cette société réunissait pour M. DE BUFFON, l'instruction et l'amusement ; il vécut avec eux à Paris et à Saumur, les suivit en Angleterre, les accompagna en Italie.

Ni les chef-d'œuvre antiques, ni ceux des modernes, qui, en les imitant les ont souvent surpassés, ni ces souvenirs d'un peuple-roi sans cesse rappelés par des monuments dignes de sa puissance, ne frappèrent M. DE BUFFON ; il ne vit que la nature, à la fois riante, majestueuse et terrible ; offrant des aziles voluptueux et de paisibles retraites entre des torrents de laves et sur les débris des volcans ; prodiguant ses richesses à des campagnes, qu'elle menace d'engloutir sous des monceaux de cendres ou des fleuves enflammés, et montrant, à chaque pas, les vestiges et les preuves des antiques révolutions du globe : la perfection des ouvrages des hommes, tout ce que leur faiblesse a pu y imprimer de grandeur, tout ce que le temps a pu leur donner d'intérêt ou de majesté, disparut à ses yeux, devant les œuvres de cette main créatrice, dont la puissance s'étend sur tous les mondes, et pour qui, dans son éternelle activité, les générations humaines sont à peine un instant.

Dès lors il apprit à voir la nature avec transport, comme avec réflexion ; il réunit le goût de l'observation à celui des sciences contemplatives, et les embrassant toutes dans l'universalité de ses connaissances, il forma la résolution de leur dévouer exclusivement sa vie. Une constitution qui le rendait capable d'un travail long et soutenu, une ardeur qui lui faisait dévorer sans dégoût, et presque sans ennui, les détails les plus fastidieux, un

caractère, où il ne se rencontrait aucune de ces qualités qui repoussent la fortune, le sentiment qu'il avait de ses propres forces, le besoin de la considération, tout semblait devoir l'appeler à la magistrature, où sa naissance lui marquait sa place, où il pouvait espérer des succès brillants et se livrer à de grandes espérances. Elles furent sacrifiées aux sciences, et ce n'est point le seul exemple que l'histoire de l'Académie puisse présenter de ce noble dévouement.

Ce qui rend plus singulier celui de M. DE BUFFON, c'est qu'alors il n'était entraîné vers aucune science en particulier, par cet attrait puissant qui force l'esprit à s'occuper d'un objet, et ne laisse pas à la volonté le pouvoir de l'en distraire. Mais tout ce qui élevait ses idées ou agrandissait son intelligence, avait un charme pour lui ; il savait que si la gloire littéraire est après la gloire des armes, la plus durable et la plus brillante, elle est de toutes, celle qui peut le moins être contestée ; il savait enfin que tout homme qui attire les regards du public, par ses ouvrages ou par ses actions, n'a plus besoin de place pour prétendre à la considération, et peut l'attendre de son caractère et de sa conduite.

Les premiers travaux de M. DE BUFFON, furent des traductions ; anecdote singulière que n'a encore présentée la vie d'aucun homme destiné à une grande renommée. Il désirait se perfectionner dans la langue anglaise, s'exercer à écrire dans la sienne, étudier dans Newton, le calcul de l'infini, dans Hales, les essais d'une physique nouvelle, dans Tull, les premières applications des sciences à l'agriculture ; il ne voulait pas, en même temps, qu'un travail nécessaire à son instruction, retardât l'instant où il commencerait à fixer sur lui, les regards, et il traduisit les livres qu'il étudiait.

Chacune de ces traductions est précédée d'une préface : M. DE BUFFON, a obtenu depuis, comme écrivain, une célébrité si grande et si méritée, que les essais de sa jeunesse doivent exciter la curiosité. Il est naturel d'y chercher les premiers traits de son talent, de voir ce que les observations et l'exercice ont pu ajouter ou corriger, de distinguer, en quelque sorte, les dons de la nature et l'ouvrage de la réflexion. Mais on ne trouve dans ces préfaces, qu'un des caractères du style de M. DE BUFFON, cette gravité noble et soutenue, qui ne l'abandonne presque jamais. Son goût était déjà trop formé, pour lui permettre de chercher des ornements que le eut rejetés, et son nom trop peu connu pour le risquer. La timidité et la hardiesse peuvent être également le caractère du premier ouvrage d'un homme de génie ; mais la timidité qui suppose un goût inspiré par la nature, et une sagesse prématurée, a été le partage des écrivains qui ont montré le talent le plus pur et le

plus vrai. Rarement ceux dont une crainte salutaire n'a point arrêté les pas au commencement de la carrière, ont pu en atteindre le terme, et ne pas s'y égarer.

M. DE BUFFON parut d'abord vouloir se livrer uniquement aux mathématiques : regardées surtout depuis Newton, comme le fondement et la clef des connaissances naturelles, elles étaient, en quelque sorte devenues parmi nous une science à la mode, avantage qu'elles devaient en partie, à ce que M. de Maupertuis, le savant alors le plus connu des gens du monde, était un géomètre. Mais si M. DE BUFFON s'occupa quelque temps de recherches mathématiques, c'était surtout pour s'étudier lui-même, étudier ses forces, et connaître la trempe de son génie. Bientôt il sentit que la nature l'appelait à d'autres travaux, il essaya une nouvelle route, que le goût du public lui indiquait encore.

À l'exemple de M. Duhamel, il voulut appliquer les connaissances physiques, à des objets d'une utilité immédiate ; il étudia en physicien, les bois dont il était obligé de s'occuper comme propriétaire, et publia sur cette partie de l'agriculture, plusieurs mémoires remarquables, surtout par la sagesse avec laquelle écartant tout système, toute vue générale, mais incertaine, il se borne à raconter des faits, à détailler des expériences. Il n'ose s'écarter de l'esprit qui commençait alors à dominer parmi les savants, de cette fidélité sévère et scrupuleuse, à ne prendre pour guides, que l'observation et le calcul, à s'arrêter dès l'instant où ces fils secourables se brisent ou échappent de leurs mains. Mais s'il fut depuis moins timide, il faut lui rendre cette justice, qu'en s'abandonnant trop facilement peut-être à des systèmes spéculatifs, dont l'adoption peut tout au plus égarer quelques savants et ralentir leur course, jamais il n'étendit cet esprit systématique, sur des objets immédiatement applicables à l'usage commun, où il pourrait conduire à des erreurs vraiment nuisibles.

Parmi les observations que renferment ces mémoires, la plus importante est celle où il propose un moyen de donner à l'aubier, une dureté au moins égale à celle du cœur du bois, qui est elle-même augmentée par ce procédé ; il consiste à écorcer les arbres sur pied, dans le temps que la sève, et à les y laisser se dessécher et mourir. Les ordonnances défendaient cette opération ; car elles ont trop souvent traité les hommes, comme si condamnés à une enfance éternelle, ou à une incurable démence, on ne pouvait leur laisser, sans danger, la disposition de leurs propriétés, et l'exercice de leurs droits naturels.

Peu de temps après, M. DE BUFFON prouva par le fait, la possibilité des miroirs brûlants d'Archimède et de Proclus. Tzetzés en a laissé une description, qui montre qu'ils avaient employé un système de miroirs plans. Les essais tentés par Kircher, avec un petit nombre de miroirs, ne laissaient aucun doute sur le succès ; M. Dufay avait répété cette expérience ; Hartsoeker avait même commencé une machine, construite sur le même principe : mais il restait à M. DE BUFFON, l'honneur d'avoir montré le premier, parmi les modernes, l'expérience extraordinaire d'un incendie allumé à deux cents pieds de distance, expérience qui n'avait été vue avant lui, qu'à Syracuse et à Constantinople. Bientôt après il proposa l'idée d'une loupe à échelons, n'exigeant plus ces masses énormes de verres, si difficiles à fondre et à travailler, absorbant une moindre quantité de lumière, parce qu'elle peut n'avoir jamais qu'une petite épaisseur, offrant enfin l'avantage de corriger une grande partie de l'aberration de sphéricité. Cette loupe proposée en 1748, par M. DE BUFFON, n'a été exécutée que par M. l'Abbé Rochon, plus de trente ans après, avec assez de succès pour montrer qu'elle mérite la préférence sur les lentilles ordinaire. On pourrait même composer de plusieurs pièces ces loupes à échelons, on y gagnerait plus de facilité dans la construction, une grande diminution de dépense, l'avantage de pouvoir leur donner plus d'étendue, et celui d'employer suivant le besoin, un nombre de cercles plus ou moins grand, et d'obtenir ainsi d'un même instrument, différents degrés de forces.

En 1739, M. DE BUFFON fut nommé Intendant du jardin du Roi. Les devoirs de cette place fixèrent pour jamais son goût, jusqu'alors partagé entre différentes sciences ; et sans renoncer à aucune, ce ne fut plus que dans leur rapport avec l'histoire naturelle, qu'il se permit de les envisager.

Obligé d'étudier les détails de cette science si vaste, de parcourir les compilations immenses, où l'on avait recueilli les observations de tous les pays et de tous les siècles, bientôt son imagination éprouva le besoin de peindre ce que les autres avaient décrit ; sa tête, exercée à former des combinaisons, sentit celui de saisir des ensembles, où les observateurs ne lui offraient que des faits épars et sans liaison.

Il osa donc concevoir le projet de rassembler tous ces faits, d'en tirer des résultats généraux, qui devinssent la théorie de la nature, dont les observations ne sont que l'histoire ; de donner de l'intérêt et de la vie à celle des animaux, en mêlant un tableau philosophique de leurs mœurs et de leurs habitudes, à des descriptions embellies de toutes les couleurs dont l'art d'écrire pouvait les orner ; de créer enfin pour les philosophes, pour tous les

hommes qui ont exercé leur esprit ou leur âme, une science qui n'existait encore que pour les naturalistes.

L'immensité de ce plan ne le rebuta point, il prévoyait, sans doute, qu'avec un travail assidu de tous les jours, continué pendant une longue vie, il ne pourrait encore en exécuter qu'une partie ; mais il s'agissait surtout de donner l'exemple, et d'imprimer le mouvement aux esprits. La difficulté de répandre de l'intérêt sur tant d'objets inanimés ou insipides, ne l'arrêta point ; il avait déjà cette conscience du talent, qui comme la conscience morale, ne trompe jamais, quand on l'interroge de bonne foi, et qu'on la laisse dicter seule la réponse.

Dix années furent employées à préparer des matériaux, à former des combinaisons, à s'instruire dans la science des faits, à s'exercer dans l'art d'écrire, et au bout de ce terme, le premier volume de l'histoire naturelle vint étonner l'Europe. En parlant de cet ouvrage, que tous les hommes ont lu, que presque tous ont admiré, qui a rempli, soit par le travail de la composition, soit par des études préliminaires, la vie entière de M. DE BUFFON, nous ne prendrons pour guide que la vérité ; (car pourquoi chercherions-nous vainement à flatter, par des éloges qui ne dureraient qu'un jour, un nom qui doit vivre à jamais,) et en évitant s'il est possible l'influence de toutes causes qui peuvent agir sur l'opinion, souvent passagère, des contemporains, nous tâcherons de prévoir l'opinion durable de la postérité.

La théorie générale du globe que nous habitons, la disposition, la nature et la formation des substances qu'il offre à nos regards, les grands phénomènes qui s'opèrent à sa surface ou dans son sein ; l'histoire de l'homme et les lois qui président à sa formation, à son développement, à sa vie, à sa destruction ; la nomenclature et la description des quadrupèdes et des oiseaux, l'examen de leurs facultés, la peinture de leurs mœurs, tels sont les objets que M. DE BUFFON a traités.

Nous ne connaissons, par des observations exactes, qu'une très petite partie de la surface du globe, nous n'avons pénétré dans ses entrailles, que conduits par l'espérance, plus souvent avide qu'observatrice, d'en tirer ce qu'elles renferment d'utile à nos besoins, de précieux à l'avarice ou au luxe ; et lorsque M. DE BUFFON donna sa théorie de la terre, nos connaissances n'étaient même qu'une faible partie de celles que nous avons acquises, et qui sont si imparfaites encore.

On pouvait donc regarder comme téméraire, l'idée de former dès lors une théorie générale du globe, puisque cette entreprise le serait encore aujourd'hui. Mais M. DE

BUFFON connaissait trop les hommes, pour ne pas sentir qu'une science qui n'offrirait que des faits particuliers, ou ne présenterait des résultats généraux, que sous la forme de simples conjectures, doit peu frapper les esprits vulgaires, trop faibles pour supporter le poids du doute.

Il savait que Descartes n'avait attiré les hommes à la philosophie, que par la hardiesse de ses systèmes, qu'ils ne les avait arrachés au joug de l'autorité, à leur indifférence pour la vérité, qu'en s'emparant de leur imagination, en ménageant leur paresse, et qu'ensuite, libres de leurs fers, livrés à l'avidité de connaître, eux-mêmes avaient su choisir la véritable route. Il avait vu enfin dans l'histoire des sciences, que l'époque de leurs grands progrès avait presque toujours été celle des systèmes célèbres, parce que ces systèmes exaltant à la fois l'activité de leurs adversaires, et celle de leurs défenseurs, tous les objets sont alors soumis à une discussion, dans laquelle l'esprit de parti si difficulté sur les preuves du parti contraire, oblige à les multiplier. C'est alors que chaque combattant s'appuyant sur tous les faits reçus, ils sont soumis à un examen rigoureux ; c'est alors qu'ayant épuisé ces premières armes, on cherche de nouveaux faits pour s'en procurer de plus sûres et d'une trempe plus forte.

Ainsi la plus austère philosophie peut pardonner à un physicien, de s'être livré à son imagination, pourvu que ses erreurs aient contribué aux progrès des sciences, ne fût-ce qu'en imposant la nécessité de les combattre ; et si les hypothèses de M. DE BUFFON, que la formation des planètes, sont contraire à ces mêmes lois du système du monde, dont il avait été en France un des premiers, un des plus zélés défenseurs ; la vérité sévère, en condamnant ces hypothèses, peut encore applaudir à l'art avec lequel l'auteur a su les présenter.

Les objections de quelques critiques, les observations nouvelles, des faits anciennement connus, mais qui lui avaient échappé, forcèrent M. DE BUFFON d'abandonner quelques points de sa théorie de la terre.

Mais dans ses époques de la nature, ouvrage destiné à rendre compte de ses vues nouvelles, à modifier ou à défendre ses principes, il semble redoubler de hardiesse à proportion des pertes que son système a essuyées ; le défendre avec plus de force lorsqu'on l'aurait cru réduit à l'abandonner, et balancer, par la grandeur de ses idées, par la

magnificence de son style, par le poids de son nom, l'autorité des savants réunis, et même celle des faits et des calculs.

La théorie de la terre fut suivie de l'histoire de l'homme, qui en reçut ou usurpé l'empire.

La nature a couvert d'un voile impénétrable, les lois qui président à la reproduction des êtres ; M. DE BUFFON essaya de le lever, ou plutôt de deviner ce qu'il cachait ; dans les liqueurs, o les autres naturalistes avaient vu des animaux, il n'aperçut que des molécules organiques, éléments communs de tous les êtres animés ; les infusions de diverses matières animales, et celles des graines, présentaient les mêmes molécules, avec plus ou moins d'abondance. Elles servent donc également à la reproduction des êtres, à leur accroissement, à leur conservation, elles existent dans les aliments dont ils se nourrissent, circulent dans leurs liqueurs, s'unissent à chacun de leurs organes, pour réparer les pertes qu'il a pu faire.

Quand ces organes ont encore la flexibilité de l'enfance, les molécules organiques se combinent de manière à en conserver ou modifier les formes, en déterminant le développement et les progrès. Mais après l'époque de la jeunesse, lorsqu'elles sont rassemblées dans des organes particuliers, où échappant, à la force qu'exerce sur elles le corps auquel elles ont appartenu, elles peuvent former de nouveaux composés, elles conservent, suivant les différentes parties où elles ont existé, une disposition à se réunir, de manière à présenter les mêmes formes, et reproduisent par conséquent des individus semblables à ceux de qui elles sont émanées.

Ce système brillant eut peu de partisans ; il était trop difficile de se faire une idée, de cette force, en vertu de laquelle les molécules enlevées à toutes les parties d'un corps, conservaient une tendance à se replacer dans un ordre semblable ; d'ailleurs les recherches de Haller sur la formation du poulet, contredisaient cette opinion avec trop de force ; l'identité des membranes de l'animal naissant et de celles de l'œuf, se refusaient trop à l'hypothèse d'un animal formé postérieurement, et ne s'y étant attaché que pour y trouver sa nourriture. Les observations de Spallanzani, sur les mêmes liqueurs et sur les mêmes infusions, semblaient également détruire, jusque dans son principe, le système des molécules organiques.

Mais lorsque dégagé des liens de ce système, M. DE BUFFON n'est plus que peintre historien et philosophe ; avec quel intérêt, parcourant l'univers sur ses traces, on voit l'homme, dont le fond est partout le même, modifié lentement par l'action continue du climat, du sol, des habitudes, des préjugés, changer de couleur et de physionomie, comme de goût et d'opinion, acquérir ou perdre de la force, de l'adresse, de la beauté, comme de l'intelligence, de la sensibilité et des vertus ! Avec quel plaisir on suit dans son ouvrage l'histoire des progrès de l'homme, et même celle de sa décadence, on étudie les lois de cette correspondance constante entre les changements physiques des sens et des organes, et ceux qui s'opèrent dans l'entendement ou dans les passions ; on apprend à connaître le mécanisme de nos sens, ses rapports avec nos sensations et nos idées, les erreurs auxquelles ils nous exposent, la manière dont nous apprenons à voir, à toucher, à entendre, et dont l'enfant de qui les yeux faibles et incertains, apercevaient à peine un amas confus de couleurs, parvient, par l'habitude et la réflexion, à saisir d'un coup d'œil le tableau d'un vaste horizon, et s'élève jusqu'au pouvoir de créer et de combiner des images.

Avec quelle curiosité enfin on observe ces détails, qui intéressent le plus vif de nos plaisirs et le plus doux de nos sentiments, ces secrets de la nature et de la pudeur auxquels la majesté du style et la sévérité des réflexions, donnent de la décence et une sorte de dignité philosophique, qui permettent aux sages même d'y arrêter leurs regards et de les contempler sans rougir.

Les observations dispersées dans les livres des anatomistes, des médecins et des voyageurs, forment le fond de ce tableau offert pour la première fois aux regards des hommes avides de connaître, et surpris de tout ce qu'ils apprenaient sur eux-mêmes, et de retrouver ce qu'ils avaient éprouvé, ce qu'ils avaient vu sans en avoir la connaissance ou conservé la mémoire.

Avant d'écrire l'histoire de chaque espèce d'animaux, M. DE BUFFON crut devoir porter ses recherches sur les qualités communes à toutes, qui les distinguent des êtres des autres classes, semblables à l'homme, dans presque tout ce qui appartient au corps, n'ayant avec lui dans leurs sens, dans leurs organes, que ces différences qui peuvent exister entre les êtres d'une même nature, et qui indiquent seulement une infériorité dans des qualités semblables ; les animaux sont-ils absolument séparés de nous par leurs facultés intellectuelles ? M. DE BUFFON essaya de résoudre ce problème, et nous n'oserions dire qu'il l'ait résolu avec succès. Craignant d'effaroucher des regards faciles à blesser, en

présentant ses opinions autrement que sous un voile, celui dont il les couvre, a paru trop difficile à percer ; on peut aussi lui reprocher avec quelques justice, de n'avoir pas observé les animaux avec assez de scrupule, de n'avoir point porté ses regards sur des détails petits en eux-mêmes, mais nécessaires pour saisir les nuances très fines de leurs opérations. Il semble n'avoir aperçu dans chaque espèce, qu'une uniformité de procédés et d'habitudes, qui donne l'idée d'êtres obéissants à une force aveugle et mécanique, tandis qu'en observant de plus près, il aurait pu apercevoir des différences très sensibles entre les individus, et des actions qui semblent appartenir au raisonnement, qui indiquent même des idées abstraites et générales.

La première classe d'animaux, décrite par M. DE BUFFON, est celle des quadrupèdes ; la seconde, celle des oiseaux, et c'est à ces deux classes que s'est borné son travail. Une si longue suite de descriptions semblait devoir être monotone, et ne pouvoir intéresser que les savants. Mais le talent a su triompher de ces obstacles.

Esclaves ou ennemis de l'homme, destinés à sa nourriture, ou n'étant pour lui qu'un spectacle, tous ces êtres, sous le pinceau de M. DE BUFFON, excitent alternativement la terreur, l'intérêt, la pitié ou la curiosité. Le peintre philosophe n'en appelle aucun sur cette scène toujours attachante, toujours animée, sans marquer la place qu'il occupe dans l'univers, sans montrer ses rapports avec nous. Mais s'agit-il des animaux qui sont connus seulement par les relations des voyageurs, qui ont reçu d'eux des noms différents, dont il faut chercher l'histoire et quelque fois discuter la réalité, au milieu des récits vagues et souvent défigurés par le merveilleux ? Le savant naturaliste impose silence à son imagination ; il a tout lu, tout extrait, tout analysé, tout discuté : on est étonné de trouver un nomenclateur infatigable, dans celui de qui on n'attendait que des tableaux imposants ou agréables ; on lui sait gré d'avoir plié son génie à des recherches si pénibles, et ceux qui lui auraient reproché peut-être d'avoir sacrifié l'exactitude à l'effet, lui pardonnent et sentent ranimer leur confiance.

Des réflexions philosophiques mêlées aux descriptions, à l'exposition des faits et à la peinture des mœurs, ajoutent à l'intérêt, au charme de cette lecture et à son utilité. Ces réflexions ne sont pas celles d'un philosophe, qui soumet toutes ses pensées à une analyse rigoureuse, qui suit sur les divers objets, les principes d'une philosophie toujours une ; mais ce ne sont pas non plus ces réflexions isolées, que chaque sujet offre à l'esprit, qui se présentent d'elles-mêmes, et n'ont qu'une vérité passagère et locale.

Celles de M. DE BUFFON s'attachent toujours à quelque loi générale de la nature, ou du moins à quelque grande idée.

Dans son discours sur les animaux domestiques, sur les animaux carnassiers, sur la dégénération des espèces, on le voit, tantôt esquisser l'histoire du règne animal, considéré dans son ensemble, tantôt parler en homme libre, de la dégradation où la servitude réduit les animaux, en homme sensible, de la destruction à laquelle l'espèce humaine les a soumis, et en philosophe, de la nécessité de cette destruction, des effets lents et sûrs de cette servitude, de son influence sur la forme, sur les facultés, sur les habitudes morales des différentes espèces. Des traits qui semblent lui échapper, caractérisent la sensibilité et la fierté de son âme, mais elle paraît toujours dominée par une raison supérieure : on croit, pour ainsi dire, converser avec une pure intelligence, qui n'aurait de la sensibilité humaine, que ce qu'il en faut pour se faire entendre de nous, et intéresser

notre faiblesse.

Dans son discours sur les perroquets, il fait sentir la différence de la perfectibilité de l'espèce entière, apanage qu'il croit réservé à l'homme, et de cette perfectibilité individuelle que l'animal sauvage doit à la nécessité, à l'exemple de son espèce, et l'animal domestique aux leçons de son maître. Il montre comment l'homme, par la durée de son enfance, par celle du besoin physique des secours maternels, contracte l'habitude d'une communication intime qui le dispose à la société, qui dirige vers ses rapports avec ses semblables, le développement de ses facultés, susceptibles d'acquérir une perfection plus grande, dans un être plus heureusement organisé, et né

avec de plus grands besoins. Peut-être cette nuance, entre nous et les animaux, est-elle moins tranchée que M. DE BUFFON n'a paru le croire ; peut-être comme l'exemple des castors semble le prouver, existe-t-il des espèces d'animaux susceptibles d'une sorte de perfectibilité non moins réelle, mais plus lente et plus bornée.

Qui pourrait même assurer qu'elle ne s'étendrait pas bien au-delà des limites que nous osons lui fixer, si les espèces qui nous paraissent les plus ingénieuses, affranchies de la crainte dont les frappe la présence de l'homme, et soumises par des circonstances locales, à des besoins assez grands pour exciter l'activité, mais trop faibles pour la détruire, éprouvaient la nécessité et avaient en même temps la liberté de déployer toute l'énergie dont la nature a pu les douer ?

Des observations longtemps continuées, pourraient seules donner le droit de prononcer sur cette question ; il suffit pour le sentir, de jeter un regard sur notre espèce même : supposons que les nations Européennes n'aient pas existé, que les hommes soient sur toute la terre, ce qu'ils sont en Asie et en Afrique, qu'ils soient restés partout à ce même degré de civilisation et de connaissances, auquel ils étaient déjà dans le temps où commence pour nous leur histoire : ne serait-on pas alors fondé à croire qu'il est un terme que dans chaque climat l'homme ne peut passer ? Ne regarderait-on pas comme un visionnaire, le philosophe qui oserait promettre à l'espèce humaine, les progrès qu'elle a faits et qu'elle fait journellement en Europe ?

La connaissance anatomique des animaux est une portion importante de leur histoire ; M. DE BUFFON eut, pour cette partie de son ouvrage, le bonheur de trouver des secours dans l'amitié généreuse d'un célèbre naturaliste, qui lui laissant la gloire attachée à ces descriptions brillantes, à ces peintures de mœurs, à ces réflexions philosophiques qui frappent tous les esprits, se contentait d'un mérite plus modeste, d'obtenir l'estime des savants, par des détails exacts et précis, par des observations faites avec une rigueur scrupuleuse, par des vues nouvelles qu'eux seuls pouvaient

apprécier. Ils ont regretté que M. DE BUFFON n'ait pas, dans l'histoire des oiseaux, conservé cet exact et sage coopérateur, mais ils l'ont regretté seuls. Nous l'avouons sans peine, et sans croire diminuer par-là le juste tribut d'honneur qu'ont mérité les travaux de M. d'Aubenton.

À l'histoire des quadrupèdes et des oiseaux, succéda celle des substances minérales.

Dans cette partie de son ouvrage, peut-être M. DE BUFFON n'a pas attaché assez d'importance aux travaux des Chimistes modernes, à cette foule de faits précis et bien prouvés, dont ils ont enrichi la science de la nature, à cette méthode analytique qui conduit si sûrement à la vérité, oblige de l'attendre lorsqu'elle n'est pas encore à notre portée, et ne permet jamais d'y substituer des erreurs. En effet, l'analyse chimique des substances minérales, peut seule donner à leur nomenclature une base solide, répandre le lumière sur leur histoire, sur leur origine, sur les antiques événements qui ont déterminé leur formation.

Malgré ce juste reproche, on retrouve dans l'histoire des minéraux, le talent et la philosophie de DE BUFFON, ses aperçus ingénieux, ses vues générales et grandes, ce talent de saisir dans la suite des faits, tout ce qui peut appuyer ces vues, de s'emparer des

esprits, de les entraîner où il veut les conduire, et de faire admirer l'auteur, lors même que la raison ne peut adopter ses principes.

L'histoire naturelle renferme un ouvrage d'un genre différent, sous le titre d'arithmétique morale : une application du calcul à la probabilité de la durée de la vie humaine, entrainé dans le plan de l'histoire naturelle ; M. DE BUFFON ne pouvait guère traiter ce sujet, sans porter un regard philosophique sur les principes mêmes de ce calcul, et sur la nature des différentes vérités.

Il y établit cette opinion, que les vérités mathématiques ne sont point des vérités réelles, mais de pures vérités de définition ; observation juste, si on veut la prendre dans la rigueur métaphysique, mais qui s'applique également alors aux vérités de tous les ordres, dès qu'elles sont précises, et qu'elles n'ont pas des individus pour objet. Si ensuite on veut appliquer ces vérités à la pratique, et les rendre dès lors individuelles, semblables encore à cet égard aux vérités mathématiques, elles ne sont plus que des vérités approchées.

Il n'existe réellement qu'une seule différence : c'est que les idées dont l'identité forme les vérités mathématiques ou physiques, sont plus abstraites dans les premières, d'où il résulte que pour les vérités physiques, nous avons un souvenir distinct des individus dont elles expriment les qualités communes, et que nous ne l'avons plus pour les autres ; mais la véritable réalité, l'utilité d'une proposition quelconque, est indépendante de cette différence, car on doit regarder une vérité comme réelle, toutes les fois que si on l'applique à un objet réellement existant, elle reste une vérité absolue, ou devient une vérité indéfiniment approchée.

M. DE BUFFON proposait d'assigner une valeur précise à la probabilité très grande, que l'on peut regarder comme une certitude morale, et de n'avoir au-delà de ce terme, aucun égard à la petite possibilité d'un événement contraire. Ce principe est vrai, lorsque l'on veut seulement appliquer à l'usage commun, le résultat d'un calcul ; et dans ce sens, tous les hommes l'ont adopté dans la pratique, tous les philosophes l'ont suivi dans leurs raisonnements : mais il cesse d'être juste si on

l'introduit dans le calcul même, et surtout si on veut l'employer à établir des théories, à expliquer des paradoxes, à prouver ou à combattre des règles générales. D'ailleurs cette probabilité qui peut s'appeler certitude morale, doit être plus ou moins grande, suivant la nature des objets que l'on considère, et les principes qui doivent diriger notre conduite ; et

il aurait fallu marquer pour chaque genre de vérités et d'actions, le degré de probabilité où il commence à être raisonnable de croire et permis d'agir.

C'est par respect pour les talents de notre illustre confrère, que nous permettons de faire ici ces observations ; lorsque des opinions qui paraissent erronées, se trouvent dans un livre, fait pour séduire l'esprit comme pour l'éclairer, c'est presque un devoir d'avertir de les soumettre à un examen rigoureux. L'admiration dispose si facilement à la croyance, que les lecteurs entraînés à la fois par le nom de l'auteur et par le charme du style, cèdent sans résistance, et semblent craindre que le doute, en affaiblissant un enthousiasme qui leur est cher, ne diminue leur plaisir. Mais on doit encore ici à M. DE BUFFON, si non d'avoir répandu une lumière nouvelle sur cette partie des

mathématiques et de la philosophie, du moins d'en avoir fait sentir l'utilité, peut-être même d'en avoir appris l'existence à une classe nombreuse, qui n'aurait pas été en chercher les principes dans les ouvrages des géomètres, enfin d'en avoir montré la liaison avec l'histoire naturelle de l'homme.

C'est avoir contribué au progrès d'une science, qui soumettant au calcul les événements dirigés des lois que nous nommons irrégulières, parce qu'elles nous sont inconnues, semble étendre l'empire de l'esprit humain au-delà de ses bornes naturelles, et lui offrir un instrument, à l'aide duquel ses regards peuvent s'étendre sur des espaces immenses, que peut-être il ne lui sera jamais permis de parcourir.

On a reproché à la philosophie de M. DE BUFFON, non seulement ces systèmes généraux dont nous avons parlé, et qui reparaissent trop souvent dans le cours de ses ouvrages, mais on lui a reproché un esprit trop systématique, ou plutôt un esprit trop prompt à former des résultats généraux, d'après les premiers rapports qui l'ont frappé, et de négliger trop ensuite les autres rapports qui auraient pu, ou jeter des doutes sur ces résultats, ou en diminuer la généralité, ou leur ôter cet air de grandeur, ce caractère imposant, si propre à entraîner les imaginations ardentes et mobiles. Les savants qui cherchent la vérité, étaient fâchés d'être obligés sans cesse de se défendre contre la séduction, et de ne trouver si souvent, au lieu de résultats et de faits propres à servir de base à leurs recherches et à leurs observations, que des opinions à examiner et à résoudre.

Mais si l'histoire naturelle a eu parmi les savants des censeurs sévères, le style de cet ouvrage n'a trouvé que des admirateurs.

M. DE BUFFON est poète dans ses descriptions ; mais comme les grands poètes, il sait rendre intéressant la peinture des objets physiques, en y mêlant avec art des idées morales, qui intéressent l'âme en même temps que l'imagination est amusée ou étonnée. Son style est harmonieux ; non de cette harmonie qui appartient à tous les écrivains corrects, à qui le sens de l'oreille n'a pas été refusé, et qui consiste presque uniquement à éviter les sons durs ou pénibles ; mais de cette harmonie qui est une partie du talent, ajoute aux beautés, par une sorte d'analogie entre les idées et les sons, et fait que la phrase est douce et sonore, majestueuse ou légère, suivant les objets qu'elle doit peindre et les sentiments qu'elle doit réveiller.

Si M. DE BUFFON est plus abondant que précis, cette abondance est plutôt dans les choses que dans les mots, il ne s'arrête pas à une idée simple, il en multiplie les nuances ; mais chacune d'elles est exprimée avec précision ; son style a de la majesté, de la pompe, mais c'est parce qu'il présente des idées vastes et de grandes images ; la force et l'énergie lui paraissent naturelles, il semble qu'il lui ait été impossible de parler ou plutôt de penser autrement ; on a loué la variété de ses tons, on s'est plaint de sa monotonie ; mais ce qui peut être fondé dans cette censure, est encore un sujet d'éloge : en peignant la nature sublime ou terrible, douce ou riante ; en décrivant la fureur du tigre, la majesté du cheval, la fierté et la rapidité de l'aigle, les couleurs brillantes du

colibri, la légèreté de l'oiseau-mouche, son style prend le caractère des objets, mais il conserve sa dignité imposante : c'est toujours la nature qu'il peint, et il sait que même dans les plus petits objets, elle a manifesté toute sa puissance. Frappé d'une sorte de respect religieux, pour les grands phénomènes de l'univers, pour les lois générales auxquelles obéissent les diverses parties du vaste ensemble qu'il a entrepris de tracer, ce sentiment se montre partout, et forme en quelque sorte le fond sur lequel il répand de la variété, sans que cependant on cesse jamais de l'apercevoir.

Cet art de peindre, en ne paraissant que raconter, ce grand talent du style, porté sur des objets qu'on avait traités avec clarté, avec élégance, et même embellis par des réflexions ingénieuses, mais auxquels, jusqu'alors l'éloquence avait paru étrangère, frappèrent bientôt tous les esprits ; la langue Française était devenue la langue de l'Europe, et M. DE BUFFON eut partout des lecteurs et des disciples.

Mais ce qui est plus glorieux, parce qu'il s'y joint une utilité réelle, le succès de ce grand ouvrage, fut l'époque d'une révolution dans les esprits : on ne put le lire sans avoir envie de jeter au moins un coup d'œil sur la nature, et l'histoire naturelle devint une connaissance presque vulgaire ; elle fut pour toutes les classes de la société, ou un amusement, ou une occupation : on voulut avoir un cabinet, comme on voulait avoir une bibliothèque, mais ce résultat n'en est pas le même ; car dans les bibliothèques, on ne fait que répéter les exemplaires des mêmes livres ; mais ce sont des individus différents qu'on rassemble dans les cabinets ; ils s'y multiplient pour les naturalistes, à qui dès lors les objets dignes d'être observés, échappent plus difficilement.

La botanique, la métallurgie, les parties de l'histoire naturelle, immédiatement utiles à la médecine, au commerce, aux manufactures, avaient été encouragées ; mais c'est à la science même, à cette science comme ayant pour objet la connaissance de la nature, que M. DE BUFFON a su le premier intéresser les souverains, les grands, les hommes publics de toutes les nations. Plus sûrs d'obtenir des récompenses, pouvant aspirer enfin à cette gloire populaire, que les vrais savants savent apprécier mieux que les autres hommes, mais qu'ils ne méprisent point, les naturalistes se sont livrés à leurs travaux avec une ardeur nouvelle : on les a vu se multiplier à la voix M. DE BUFFON, dans les provinces comme dans les capitales, dans les autres parties du monde, comme dans l'Europe.

Sans doute on avait cherché avant lui, à faire sentir l'utilité de l'étude de la nature ; la science n'était pas négligée ; la curiosité humaine s'était portée dans les pays éloignés, avait voulu connaître la surface de la terre, et pénétrer dans son sein ; mais on peut appliquer à M. DE BUFFON, ce que lui-même a dit d'un autre philosophe également célèbre, son rival dans l'art d'écrire, comme lui plus utile peut-être, par l'effet de ses ouvrages, que par les vérités qu'ils renferment ! D'autres avaient dit les mêmes choses, mais il les a commandées au nom de la nature, et on lui a obéi.

Peut-être le talent d'inspirer aux autres son enthousiasme, de les forcer de concourir aux mêmes vues, n'est pas moins nécessaire que celui des découvertes, au perfectionnement de l'espèce humaine ; peut-être n'est-il pas moins rare, n'exige-t-il pas moins ces grandes qualités de l'esprit, qui nous forcent à l'admiration. Nous l'accordons à ces harangues célèbres que l'antiquité nous a transmises, et dont l'effet n'a duré qu'un seul jour ; pourrions-nous la refuser à ceux dont les ouvrages produisent sur les hommes dispersés, des effets plus répétés et plus durables ? nous l'accordons à celui dont

l'éloquence disposant des coeurs d'un peuple assemblé, lui a inspiré une résolution généreuse ou salutaire ; pourrait-on la refuser à celui dont les ouvrages ont changé la

penne des esprits, les ont portés à une étude utile, et ont produit une révolution qui peut faire époque dans l'histoire des sciences ?

Si donc la gloire doit avoir l'utilité pour mesure, tant que les hommes n'obéiront pas à la seule raison, tant qu'il faudra, non seulement découvrir des vérités, mais forcer à les admettre, mais inspirer le désir d'en chercher de nouvelles, les hommes éloquents, nés avec le talent de répandre la vérité, ou d'exciter le génie des découvertes, mériteront d'être placés au niveau des inventeurs, puisque sans eux, ces inventeurs, ou n'auraient pas existé, ou auraient vu leurs découvertes demeurer inutiles et dédaignées.

Quand même une imitation mal entendue de M. DE BUFFON, aurait introduit dans les livres d'histoire naturelle, le goût des systèmes vagues et des vaines déclamations, ce mal serait nul en comparaison de tout ce que cette science doit à ses travaux : les déclamations, les systèmes passent, et les faits restent ; ces livres qu'on a surchargés d'ornements pour les faire lire, seront oubliés, mais s'ils renferment quelques vérités, elles survivront à leur chute.

On peut diviser en deux classes les grands écrivains, dont les ouvrages excitent une admiration durable et sont lus encore, lorsque les idées qu'ils renferment, rendues communes par cette lecture même, ont perdu leur intérêt et leur utilité ; les uns doués d'un tact fin et sûr, d'âme sensible, d'un esprit juste, ne laissent dans leurs ouvrages, rien qui ne soit écrit avec clarté, avec noblesse, avec

élégance, avec cette propriété de termes, cette précision d'idées et d'expression, qui permet au lecteur d'en goûter les beautés sans fatigues, et qu'aucune sensation pénible vienne troubler son plaisir.

Quelques sujets qu'ils traitent, quelques pensées qui naissent dans leur esprit, quelque sentiment qui occupe leur âme, ils l'expriment tel qu'il est avec toutes ses nuances, avec toutes les images qui l'accompagnent ; ils ne cherchent point l'expression, elle s'offre à eux, mais ils savent en éloigner tout ce qui nuirait à l'harmonie, à l'effet, à la clarté ; tels furent Despréaux, Racine, Fénelon, Massillon, Voltaire. On peut sans danger les prendre pour modèles : comme le grand secret de leur art est de bien exprimer ce qu'ils pensent ou

ce qu'ils sentent, celui qui l'aura saisi dans leurs ouvrages, qui aura su se le rendre propre, s'approchera d'eux, si ses pensées sont dignes des leurs ; l'imitation ne paraîtra point servile, si ses idées sont à lui, et il ne sera ni exposé à contracter des défauts, ni à perdre son originalité.

Dans d'autres écrivains, le style paraît se confondre davantage avec les pensées.

Non seulement si on cherche à les séparer, on détruit des beautés, mais les idées elles-mêmes semblent disparaître, parce que l'expression leur imprimait le caractère particulier de l'âme et de l'esprit de l'auteur, caractère qui s'évanouit avec elle ; tels furent Corneille, Bossuet, Montesquieu, Rousseau ; tel fut M. DE BUFFON.

Ils frappent plus que les autres, parce qu'ils ont une originalité plus grande et plus continue ; parce que moins occupés de la perfection et des qualités du style, ils voient moins leurs hardiesses ; parce qu'ils sacrifient moins l'effet au goût et à la raison ; parce que leur caractère se montrant sans cesse dans leurs ouvrages, agit à la longue plus fortement, et se communique davantage ; mais en même temps ils peuvent être des modèles dangereux : pour imiter leur style, il faudrait avoir leurs pensées, voir les objets comme ils les voient, sentir comme ils sentent. Autrement si le modèle vous offre des idées originales et grandes, l'imitateur vous présentera des idées communes, surchargées d'expressions extraordinaires ; si l'un ôte aux vérités abstraites leur sécheresse, en les rendant par des images brillantes, l'autre présentera des demi-pensées, que des

métaphores bizarres rendent inintelligibles. Le modèle a parlé de tout avec chaleur, parce que son

âme était toujours agitée ; le froid imitateur cachera son indifférence sous des formes passionnées. Dans ces écrivains, les défauts tiennent souvent aux beautés, ont la même origine, sont plus difficiles à distinguer, et ce sont ces défauts que l'imitateur ne manque jamais de transporter dans ses copies. Veut-on les prendre pour modèles ? il faut point chercher à saisir leur manière, il ne faut point vouloir leur ressembler, mais se pénétrer de leurs beautés, aspirer à produire des beautés égales, s'appliquer comme eux à donner un caractère original à ses productions, sans copier celui qui frappe ou qui séduit dans les leurs.

Il serait donc injuste d'imputer à ces grands écrivains, les fautes de leurs enthousiastes, de les accuser d'avoir corrompu le goût, parce que des gens qui en manquaient, les ont parodiés en croyant les imiter. Ainsi on aurait tort de reprocher à M. DE BUFFON ces idées vagues, cachées sous des expressions ampoulées, ces images incohérentes, cette pompe ambitieuse du style qui défigure tant de productions modernes, comme on aurait tort de vouloir rendre Rousseau responsable de cette fausse sensibilité, de cette habitude de se passionner de sang-froid, d'exagérer toutes les opinions, enfin de cette manie de parler de soi sans nécessité, qui sont devenues une espèce de mode, et presque un mérite. Ces erreurs, passagères dans le goût d'une nation, cèdent facilement à l'empire de la raison et à celui de l'exemple ; l'enthousiasme exagéré, qui fait admirer jusqu'aux défauts des hommes illustres, donne à ces maladroites imitations, une vogue momentanée, mais à la longue il ne reste que ce qui est vraiment beau ; et comme Corneille et Bossuet ont contribué à donner à notre langue, l'un plus de force, l'autre plus d'élévation et de hardiesse ; M. DE BUFFON lui aura fait acquérir plus de magnificence et de grandeur, comme Rousseau l'aura instruite à former des accents plus fiers et plus passionnés.

Le style de M. DE BUFFON, n'offre pas toujours le même degré de perfection ; mais dans tous les morceaux destinés à l'effet, il a cette correction, cette pureté, sans lesquelles, lorsqu'une langue est une fois formée, on ne peut atteindre à une célébrité durable. S'il est permis quelquefois d'être négligé, c'est uniquement dans les discussions purement scientifiques, où les taches qu'il a pu laisser ne nuisent point à des beautés, et servent peut-être à faire mieux goûter les peintures brillantes qui les suivent.

C'étaient par un long travail qu'il parvenait à donner à son style, ce degré de perfection, et il continuait de le corriger, jusqu'à ce qu'il eût effacé toutes les traces de travail, et qu'à force de peine, il lui eût donné de la facilité. Car cette qualité si précieuse, n'est dans un écrivain que l'art de cacher ses efforts, de présenter ses pensées, comme s'il les avait conçues d'un seul jet, dans l'ordre le plus naturel ou le plus frappant, revêtues des expressions les plus propres ou les plus heureuses ; et cet art, auquel le plus grand charme du style est attaché, n'est cependant que le résultat d'une longue suite d'observations fugitives et d'attentions minutieuses.

M. DE BUFFON, aimait à lire ses ouvrages, non par vanité, mais pour juger par l'expérience de leur clarté et de leur effet, les deux qualités peut-être sur lesquelles on peut le moins se juger soi-même. Avec une telle intention, il ne choisissait pas ses auditeurs :

ceux que le hasard lui offrait, semblaient devoir mieux représenter le public, dont il voulait essayer sur eux la manière de sentir ; il se bornait pas à recevoir leurs avis, ou plutôt leurs éloges ; souvent il leur demandait quel sens ils attachaient à cette phrase, quel impression ils avaient éprouvée ; et ils n'avaient pas saisi son idée, s'il avait manqué l'effet qu'il voulait produire, il en concluait que cette partie de son ouvrage manquait de netteté, de mesure ou de force, et il l'écrivait de nouveau.

Cette méthode est excellente pour les ouvrages de philosophie qu'on destine à devenir populaires, mais peu d'auteurs auront le courage de l'employer. Il ne faut pas cependant s'attendre à trouver un égal degré de clarté dans toute l'histoire naturelle ; M. DE BUFFON a écrit pour les savants, pour les philosophes et pour le public, et il a su proportionner la clarté de chaque partie, au désir qu'il avait d'être entendu d'un nombre plus ou moins grand de lecteurs.

Peu d'hommes ont été aussi laborieux que lui, et l'ont été d'une manière si continue et si régulière. Il paraissait commander à ses idées, plutôt qu'être entraîné par elles. Né avec une constitution très saine et très robuste, fidèle au principe d'employer toutes ses facultés, jusqu'à ce que la fatigue l'avertît qu'il commençait à en abuser, son esprit était toujours également prêt à remplir la tâche qu'il lui imposait.

C'était à la campagne qu'il aimait le plus à travailler ; il avait placé son cabinet à l'extrémité d'un vaste jardin sur la cime d'une montagne ; c'est là qu'il passait les matinées entières, tantôt écrivant dans ce réduit solitaire, tantôt méditant dans les allées de ce jardin, dont l'entrée était alors rigoureusement interdite ; seul et dans les moments de distraction nécessaire au milieu d'un travail longtemps continué, n'ayant autour de lui que la nature, dont le spectacle, en délassant ses organes, le ramenait doucement à ses idées que la fatigue avait interrompues.

Ces longs séjours à Montbard étaient peu compatibles avec ses fonctions de Trésorier de l'Académie, mais il s'était choisi pour adjoint M. Tillet, dont il connaissait trop le zèle actif et sage, l'attachement scrupuleux à tous ses devoirs, pour avoir à craindre que ses confrères pussent jamais se plaindre d'une absence si utilement employée.

On doit mettre au nombre des services qu'il a rendus aux sciences les progrès que toutes les parties du jardin du Roi ont faits sous son administration. Ces grands dépôts ne dispensent point d'étudier la nature. La connaissance de la disposition des objets et de la

place qu'ils occupent à la surface ou dans le sein de la terre, n'est pas moins importante que celle des objets eux-mêmes. C'est par-là seulement qu'on peut connaître leurs rapports, et s'élever à la recherche de leur origine et des lois de leur formation ; mais c'est dans les cabinets qu'on apprend à se rendre capable d'observer immédiatement la nature ; c'est-là encore, qu'après l'avoir étudiée, on apprend à juger ses propres observations, à les comparer, à en tirer des résultats, à se rappeler ce qui a pu échapper au premier coup d'oeil. C'est dans les cabinets que commence l'éducation du naturaliste, et c'est-là aussi qu'il peut mettre la dernière perfection à ses pensées.

Le Cabinet du Roi est devenu entre les mains de M. DE BUFFON, non un simple monument d'ostentation, mais un dépôt utile et pour l'instruction publique, et pour le progrès des sciences. Il avait su intéresser toutes les classes d'hommes à l'histoire naturelle, et pour le récompenser du plaisir qu'il leur avait procuré, tous s'empressaient d'apporter à ses pieds les objets curieux qu'il leur avait appris à chercher et à connaître.

Les savants y ajoutaient aussi leur tribut, car ceux mêmes qui combattaient ses opinions, qui désapprouvaient sa méthode de traiter les sciences, reconnaissaient cependant qu'ils devaient une partie de leurs lumières aux vérités qu'il avait recueillies, et une partie de leur gloire, à cet enthousiasme pour l'histoire naturelle, qui était son ouvrage. Les souverains lui envoyaient les productions rares ou curieuses, dont la nature avait enrichi leurs états. C'est à lui que ces présents étaient adressés, mais il les remettait dans le Cabinet du Roi, comme dans le lieu où, exposés aux regards d'un grand nombre d'hommes éclairés, ils pouvaient être le plus utiles.

Dans les commencements de son administration, il avait consacré à l'embellissement du cabinet, une gratification qui lui était offerte, mais qu'il ne voulait pas accepter pour lui-même, procédé noble et doublement utile à ses vues, puisqu'il lui donnait le droit de solliciter des secours avec plus de hardiesse et d'opiniâtreté.

La botanique était celle des parties de l'histoire naturelle dont il s'était le moins occupé ; mais son goût particulier n'influa point sur les fonctions de l'Intendant du jardin du Roi. Agrandi par ses soins, distribué de la manière la plus avantageuse pour l'enseignement et pour la culture, d'après les vues des botanistes habiles qui y président, ce jardin est devenu un établissement digne d'une nation éclairée et puissante.

Parvenu à ce degré de splendeur, le jardin du Roi n'aura plus à craindre sans doute ces vicissitudes de décadence, ou de renouvellement, dont notre histoire nous a transmis le souvenir ; et le zèle éclairé du successeur de M. DE BUFFON, suffirait seul pour en répondre à l'académie et aux sciences.

Ce n'est pas seulement à sa célébrité, que M. DE BUFFON dû le bonheur de lever les obstacles qui s'opposèrent longtemps à l'entier succès de ses vues, il le dû aussi à sa conduite. Des louanges insérées dans l'histoire naturelle, étaient la récompense de l'intérêt que l'on prenait aux progrès de la science ; et l'on regardait comme une sorte d'assurance d'immortalité, l'honneur d'y voir inscrire son nom. D'ailleurs M. DE BUFFON avait eu le soin constant d'acquérir et de conserver du crédit auprès des ministres et de ceux qui, chargés par eux des détails, ont sur la décision et l'expédition des affaires, une influence inévitable. Ils se conciliait les uns, en ne se permettant jamais d'avancer des opinions qui pussent les blesser, en ne paraissant point prétendre à les juger ; il s'assurait des autres en employant avec eux un ton d'égalité qui les flattait, et en se dépouillant de la supériorité que sa gloire et ses talents pouvaient lui donner. Ainsi aucun des moyens de contribuer aux progrès de la science à laquelle il s'était voué, n'avait été négligé. Ce fut l'unique objet de son ambition.

Sa considération, sa gloire y étaient liées sans doute ; mais tant d'hommes séparent leurs intérêts de l'intérêt général, qu'il serait injuste de montrer de la sévérité pour ceux qui savent les réunir. Ce qui prouve à quel point M. DE BUFFON était éloigné de toute ambition vulgaire, c'est qu'appelé à Fontainebleau par le feu Roi qui voulait le consulter sur quelques points relatifs à la culture des

forêts, et ce Prince lui ayant proposé de le charger en chef de l'administration de toutes celles qui composent les domaines ; ni l'importance de cette place, ni l'honneur si désiré d'avoir un travail particulier avec le Roi, ne purent l'éblouir ; il sentait qu'en interrompant ses travaux, il allait perdre une partie de sa gloire ; il sentait en même temps que la difficulté de faire le bien ; surtout il voyait d'avance la foule des courtisans et des administrateurs, se réunir contre une supériorité si effrayante et contre les conséquences d'un exemple si dangereux.

Placé dans un siècle où l'esprit humain s'agitant dans ses chaînes, les a relâchées toutes, et en a brisées quelques-unes, où toutes les opinions ont été examinées, toutes les

erreurs combattues, tous les anciens usages soumis à la discussion ; où tous les esprits ont pris vers la liberté un essor, inattendu, M. DE BUFFON parut n'avoir aucune part à ce mouvement général : ce silence peut paraître singulier dans un philosophe dont les ouvrages prouvent qu'il avait considéré l'homme sous tous les rapports, et annoncent en même temps une manière de penser mâle et ferme, bien éloignée de ce penchant au doute, à l'incertitude qui conduit à l'indifférence.

Mais peut-être a-t-il cru que le meilleur moyen de détruire les erreurs en métaphysique et en morale, était de multiplier les vérités d'observation dans les sciences naturelles ; qu'au lieu de combattre l'homme ignorant et opiniâtre, il fallait lui inspirer le désir de s'instruire : il était plus utile, selon lui de prémunir les générations suivantes contre l'erreur, en accoutumant les esprits à se nourrir des vérités même indifférentes, que d'attaquer de front les préjugés déjà enracinés et liés avec l'amour-propre, l'intérêt ou les passions de ceux qui les ont adoptés. La nature a donné à chaque homme son talent, et la sagesse consiste à y plier sa conduite : l'un est fait pour combattre, l'autre pour instruire ; l'un pour corriger et redresser les esprits, l'autre pour les subjuguier et les entraîner après lui.

D'ailleurs M. DE BUFFON voulait élever le monument de l'histoire naturelle, il voulait donner une nouvelle forme au cabinet du Roi ; il avait besoin et de repos et du concours général des suffrages : or quiconque attaque des erreurs, ou laisse seulement entrevoir son mépris pour elles, doit s'attendre à voir ses jours troublés, et chacun de ses pas embarrassé par des obstacles. Un vrai philosophe doit combattre les ennemis qu'il rencontre sur la route qui le conduit à la vérité, mais il serait maladroit d'en appeler de nouveaux par des attaques imprudentes.

Peu de savant, peu d'écrivains ont obtenu une gloire aussi populaire que M. DE BUFFON, et il eut le bonheur de la voir continuellement s'accroître à mesure que les autres jouissances diminuant pour lui, celles de l'amour-propre, lui devenaient plus nécessaires. Il n'essuya que peu de critiques, parce qu'il avait soin de n'offenser aucun parti, parce que la nature de ses ouvrages ne permettait guère à la littérature ignorante d'atteindre à sa hauteur. Les savants avaient presque tous gardé le silence, sachant qu'il y a peu d'honneur et peu d'utilité pour les sciences, à combattre un système qui devient nécessairement une vérité générale, si les faits le confirment, ou tombe de lui-même s'ils le contrarient.

D'ailleurs M. DE BUFFON employa le moyen le plus sûr d'empêcher les critiques de se multiplier, il ne répondit pas à celles qui parurent contre ses premiers volumes. Ce n'est point qu'elles fussent toutes méprisables. Celles de M. Haller, de M. Bonnet, de M. l'abbé de Condillac, celles même que plusieurs savants avaient fournies à l'auteur des lettres américaines, pouvaient mériter des réponses qui n'eussent pas toujours été faciles. Mais en répondant, il aurait intéressé l'amour-propre de ses adversaires, à continuer leurs critiques, et perpétuer une guerre où la victoire qui ne

pouvait jamais être absolument complète, ne l'aurait pas dédommagé d'un temps qu'il était sûr d'employer plus utilement pour sa gloire.

Les Souverains, les Princes étrangers qui visitaient la France, s'empressaient de rendre hommage à M. DE BUFFON, et de chercher au milieu de ces richesses de la nature rassemblées par ses soins. L'Impératrice de Russie, dont le nom est lié à celui de nos plus célèbres philosophes, qui avait proposé inutilement à M. d'Alembert, de se charger de l'éducation de son fils, et appelé auprès d'elle, M. Diderot, après avoir répandu sur lui des bienfaits, dont la délicatesse avec laquelle ils étaient offerts augmentait le prix, qui avait rendu M. de Voltaire le confident de tout ce qu'elle entreprenait pour répandre les lumières, établir la tolérance et adoucir les lois, l'impératrice de Russie prodiguait à M. DE BUFFON, les marques de son admiration les plus capables de le toucher, en lui envoyant tout ce qui, dans ses vastes états, devait le plus exciter sa curiosité, et en choisissant par une recherche ingénieuse, les productions singulières qui pouvaient servir de preuves à ses opinions. Enfin il eut l'honneur de recevoir, dans sa retraite de Montbard, ce héros en qui l'Europe admire le génie de Frédéric, et chérit l'humanité d'un sage et qui vient aujourd'hui mêler ses regrets aux nôtres, et embellir par l'éclat de sa gloire la modeste simplicité des honneurs académiques.

M. DE BUFFON n'était occupé que d'un seul objet, n'avait qu'un seul goût ; il s'était créé un style et s'était fait une philosophie par ses réflexions plus encore que par l'étude ; on ne doit donc pas s'étonner de ne trouver ni dans ses lettres ni dans quelques morceaux échappés à sa plume, cette légèreté, cette simplicité qui doivent en être le caractère : mais presque toujours quelques traits font reconnaître le peintre de la nature, et dédommager d'un défaut de flexibilité, incompatible peut-être avec la trempe mâle et vigoureuse de son esprit. C'est à la même cause que l'on doit attribuer la sévérité de ses jugements et cette sorte d'orgueil qu'on a cru observer en lui. L'indulgence suppose quelques facilités à se

prêter aux idées et à la manière d'autrui, et il est difficile d'être sans orgueil, quand, occupé sans cesse d'un grand objet qu'on a dignement rempli, on est forcé en quelque sorte de porter toujours avec soi le sentiment de sa supériorité.

Dans la société, M. DE BUFFON souffrait sans peine la médiocrité, ou plutôt, occupé de ses propres idées, il ne l'apercevait pas, et préférait en général les gens qui pouvaient le distraire sans le contredire, et sans l'assujettir au soin fatiguant de prévenir leurs objections ou d'y répondre. Simple dans la vie privée, y prenant sans effort le ton de la bonhomie, quoiqu'aimant par goût la magnificence et tout ce qui avait quelque appareil de grandeur, il avait conservé cette politesse noble, ces déférences extérieures pour le rang et les places, qui étaient dans sa jeunesse le ton général des gens du monde, et dont plus d'amour pour la liberté et l'égalité, au moins dans les manières, nous a peut-être trop corrigés, car souvent les formes polies dispensent de la fausseté ; et le respect extérieur est une barrière que l'on oppose avec succès à une familiarité dangereuse. On aurait pu tirer de ces déférences, qui paraissaient exagérées quelques inductions défavorables au caractère de M. DE BUFFON, si dans des circonstances plus importantes il n'avait montré une hauteur d'âme et une noblesse supérieures à l'intérêt comme au ressentiment.

Il avait épousé en 1752, mademoiselle S. Belin, dont la naissance, les agréments extérieurs et les vertus réparèrent à ses yeux le défaut de fortune. L'âge avait fait perdre à M. DE BUFFON une partie des agréments de la jeunesse ; mais il lui restait une taille avantageuse, un air noble, une figure imposante, une physionomie à la fois douce et majestueuse. L'enthousiasme pour le talent, fit disparaître aux yeux de Mme. DE BUFFON, l'inégalité d'âge ; et dans cette époque de la vie, où la félicité semble se borner à remplacer par l'amitié et des souvenirs mêlés de regrets, un bonheur plus doux qui nous échappent, il eut celui d'inspirer une passion tendre, constante, sans distraction, comme sans nuages. Jamais une admiration plus profonde ne s'unit à une tendresse plus vraie. Ces sentiments se montraient dans les regards, dans les manières, dans les discours de Mme. DE BUFFON, et remplissaient son cœur et sa vie. Chaque nouvel ouvrage de son mari, chaque nouvelle palme ajoutée à sa gloire, était pour elle une source de jouissances, d'autant plus douces qu'elles étaient sans retour sur elle-même, sans aucun mélange de l'orgueil que pouvait lui

inspirer l'honneur de partager la considération et le nom de M. DE BUFFON.

Heureuse du seul plaisir d'aimer et d'admirer ce qu'elle aimait, son âme était fermée à toute vanité personnelle, comme à tout sentiment étranger. M. DE BUFFON n'a conservé d'elle qu'un fils, M. le Comte de Buffon, Major en second du régiment d'Angoumois, qui porte avec honneur, dans une autre carrière, un nom à jamais célèbre dans les sciences, dans les lettres et dans la philosophie.

M. DE BUFFON fut longtemps exempt des pertes qu'amène la vieillesse ; il conserva également, et toute la vigueur des sens, et toute celle de l'âme. Toujours plein d'ardeur pour le travail, toujours constant dans sa manière de vivre, dans ses délassements comme dans ses études, il semblait que l'âge de la force se fût prolongé pour lui, au-delà des bornes ordinaires. Une maladie douloureuse vint troubler et accélérer la fin d'une si belle carrière ; il lui opposa la patience, eut le courage de s'en distraire par une étude opiniâtre ; mais il ne consentit jamais à s'en délivrer par une opération dangereuse. Le travail, les jouissances de la gloire, le plaisir de suivre ses projets, pour l'agrandissement du jardin et du cabinet du Roi, suffisaient pour l'attacher à la vie ; il ne voulut pas la risquer contre l'espérance d'un soulagement souvent passager, et suivi quelquefois d'infirmités pénibles, qui lui ôtant une partie de ses forces, auraient été pour une âme active plus

insupportables que la douleur. Il conserva, presque jusqu'à ses derniers moments, le pouvoir de s'occuper avec intérêt de ses ouvrages et des fonctions de sa place, la liberté entière de son esprit, toute la force sa raison, et pendant quelques jours seulement, il cessa d'être homme illustre, dont le génie et les travaux occupaient l'Europe depuis quarante ans.

Les sciences le perdirent le 16 avril 1788.

Lorsque de tels hommes disparaissent de la terre, aux premiers éclats d'un enthousiasme, augmenté par les regrets, et aux derniers cris de l'envie expirante, succède bientôt un silence redoutable, pendant lequel se prépare avec lenteur le jugement de la postérité. On relit paisiblement pour l'examiner, ce qu'on avait lu pour l'admirer, le critiquer ou seulement pour le vain plaisir d'en parler. Des opinions conçues avec plus de réflexion, motivées avec plus de liberté, se répandent peu à peu, se modifient, se corrigent, les unes les autres, et à la fin une voix presque unanime s'élève et prononce un arrêt que rarement les siècles futurs doivent révoquer.

Ce jugement sera favorable à M. DE BUFFON : il restera toujours dans la classe si peu nombreuse des philosophes, dont une postérité reculée lit encore les ouvrages. En

général, elle se rappelle leurs noms, elle s'occupe de leurs découvertes, de leurs opinions : mais c'est dans des ouvrages étrangers qu'elle va les chercher, parce qu'elle s'y présentent débarrassées de tout ce que les idées particulières au siècle, au pays où ils ont vécu, peuvent y avoir mêlé d'obscur, de vague ou d'inutile : rarement le charme du style peut compenser ces effets inévitables du temps et du progrès des esprits. Mais M. DE BUFFON doit échapper à cette règle commune, et la postérité placera ses ouvrages à côté des dialogues du disciple de Socrate et des entretiens du philosophe de Tusculum.

L'histoire des sciences ne présente que deux hommes, qui, par la nature de leurs ouvrages, paraissent se rapprocher de M. DE BUFFON, Aristote et Pline ; tous deux infatigables comme lui dans le travail, étonnants par l'immensité de leurs connaissances, et par celle des plans qu'ils ont conçu et exécutés ; tous deux respectés pendant leur vie et honorés après leur mort, par leurs concitoyens, ont vu leur gloire survivre aux révolutions des opinions et des empires, aux nations qui les ont produits, et même aux langues qu'ils ont employées, et ils semblent, par leur exemple, promettre à M. DE BUFFON une gloire non moins durable.

Aristote porta sur le mécanisme des opérations de l'esprit humain, sur les principes de l'éloquence et de la poésie, le coup d'oeil juste et perçant d'un philosophe ; dicta au goût et à la raison, des lois auxquelles elles obéissent encore ; donna le premier exemple, trop tôt oublié, d'étudier la nature, dans la seule vue de la connaître et de l'observer avec précision comme avec méthode.

Placé dans une nation moins savante, Pline fut plutôt un compilateur de relations, qu'un philosophe observateur ; mais comme il avait embrassé dans son plan, tous les travaux des arts et tous les phénomènes de la nature, son ouvrage renferme les mémoires les plus précieux et les plus étendus, que l'antiquité nous ait laissés pour l'histoire des progrès de l'espèce humaine.

Dans un siècle plus éclairé, M. DE BUFFON a réuni ses propres observations à celles que ses immenses lectures lui ont fournies ; son plan moins étendu que celui de Pline, est exécuté d'une manière plus complète : il présente et discute les résultats, qu'Aristote n'avait osé qu'indiquer.

Le philosophe Grec n'a mis dans son style qu'une précision méthodique et sévère, et n'a parlé qu'à la raison.

Pline, dans un style noble, énergique et grave, laisse échapper des traits d'une imagination forte, mais sombre, et d'une philosophie souvent profonde, mais presque toujours austère et mélancolique.

M. DE BUFFON, plus varié, plus brillant, plus prodigue d'images, joint la facilité à l'énergie, les grâces à la majesté ; sa philosophie, avec un caractère moins prononcé, est plus vraie et moins affligeante. Aristote semble n'avoir écrit que pour les savants, Pline pour les philosophes, M. de Buffon pour tous les hommes éclairés.

Aristote a été souvent égaré par cette vaine métaphysique des mots, vice de la philosophie grecque, dont la supériorité de son esprit ne put entièrement le garantir.

La crédulité de Pline a rempli son ouvrage de fables, qui jettent de l'incertitude sur les faits qu'il rapporte, lors même qu'on n'est pas en droit de les reléguer dans la classe des prodiges.

On a reproché à M. DE BUFFON que ses hypothèses : ce sont aussi des fables, mais des fables produites par une imagination active qui a besoin de créer, et non par une imagination passive qui cède à des impressions étrangères.

On admirera toujours dans Aristote, le génie de la philosophie : on étudiera dans Pline, les arts et l'esprit des anciens, on y cherchera ces traits qui frappent l'âme d'un sentiment triste et profond ; mais on lira M. DE BUFFON, pour s'intéresser comme pour s'instruire ; et tandis qu'il continuera d'exciter pour les sciences naturelles, un enthousiasme utile, les hommes lui devront longtemps, et les doux plaisirs que procurent à une âme jeune encore les premiers regards jetés sur la nature, et ces consolations qu'éprouve une âme fatiguée des orages de la vie, en reposant sa vue sur l'immensité des êtres paisiblement soumis à des lois éternelles et nécessaires.

Sigles et abréviations utilisés

- EdA : désigne les *Eloges des Académiciens de l'Académie royale des sciences de Condorcet*
- MARS désigne les *Histoire et Mémoire de l'Académie royale des sciences.*
- ARS Académie royale des sciences.

Table des matières

Remerciements	4
Sommaire	5
Introduction : Soixante-et-un éloges et quatre mille pages de sources	7
SCIENCES POPULAIRES ET SCIENCES ERUDITES	8
DES ELOGES A L'ACADEMIE	11
SOURCES ET PUBLICATIONS	13
PREMIERE PARTIE : - L'ACADEMIE : ELOGES ET INSTITUTION.....	14
CHAPITRE I - HISTOIRE ET STATUTS ACADEMIQUES DANS LES ELOGES	15
HISTORIQUE DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES	15
LE PRISME DES ELOGES : COMMENTAIRE DU TABLEAU « CONTENU DES ELOGES »	17
LA PART DES ASSOCIES ETRANGERS	19
CHAPITRE II – RELATIONS ENTRE SAVANTS AU SEIN DES ELOGES	23
DISCERNER L'INIMITIE.....	23
DES QUERELLES ASEPTISEES ?	26
DES AMITIES SAVANTES : UNE ABSENCE ?	30
CHAPITRE III - TRAVAIL SCIENTIFIQUE ET ACTIVITE ACADEMIQUE AU SEIN DES <i>ELOGES</i>	34
DE L'ŒUVRE FLOUE DES SAVANTS.....	34
LES VOYAGES AU SEIN DE L'ACADEMIE	37
CONCLUSION DE PARTIE	40
DEUXIEME PARTIE - CONDORCET : ELOGES ET IDEAL	41
CHAPITRE IV – DE RIBEMONT AU SECRETARIAT PERPETUEL	42
BREVE BIOGRAPHIE DU MARQUIS DE CONDORCET.....	42
DU ROLE DES ELOGES DANS LA VIE DE CONDORCET.	46
CHAPITRE V - L'ACTIVITE ACADEMIQUE DU SECRETAIRE PERPETUEL.....	50
SUR LES EQUATIONS : ETUDE D'UNE DIGRESSION ACADEMIQUE	50
LA PLACE DES DIGRESSIONS AU SEIN DES ELOGES DES ACADEMIENS	52
CHAPITRE VI – LA PENSEE CONDORCETIENNE DANS LES <i>ELOGES</i>	56
L'HERITAGE DE BACON	56
DE L'UTILITE PUBLIQUE DES SCIENCES	62
L'INSTRUCTION PUBLIQUE : LE CHEMIN VERS L'ATLANTIDE.	65
CONCLUSION DE PARTIE	67
TROISIEME PARTIE - ACADEMIENS : GLOIRES ET DECADENCES	68
CHAPITRE VII – LA CONDAMINE : UN ELOGE TYPE ?.....	69
LE ROLE DES NOTICES ET DES MEMOIRES.....	70
LA DUALITE DE LA NATION ET DE LA SCIENCE AU SEIN DE L'ELOGE	73
« UN HEROS D'UNE ESPECE NOUVELLE »	75
CHAPITRE VIII – D'ALEMBERT : L'AMI PERDU.	77
UNE MINUTIE INEGALEE	78
LA JUSTIFICATION DU GENIE.....	80
L'ANTICLERICALISME CONDORCETIEN	82
CHAPITRE IX - FOUCHY : UNE DIGRESSION DISSIMULEE.	86
L'ŒUVRE DE GRANDJEAN DE FOUCHY AU SEIN DE L'ELOGE	87
L'ELOGE DANS L'ELOGE : FONTENELLE.....	88
LES PROGRES DES SCIENCES ET DE LA RAISON.	91
CHAPITRE X – BUFFON : L'ADVERSAIRE FAUSSEMENT ADMIRE.	95

UN PERSONNAGE EGOCENTRIQUE LOIN DES PREOCCUPATIONS CONDORCETIENNES	96
BUFFON : UN FAUX SAVANT ?.....	98
UNE VIE REDUITE A UNE ŒUVRE : HISTOIRE NATURELLE.....	100
CONCLUSION DE PARTIE	103
Conclusion : La question de la réputation	104
Sources	106
Bibliographie.....	108
Table des annexes.....	113
Sigles et abréviations utilisés.....	154
Table des matières	155

RÉSUMÉ

Condorcet (1743-1794) est un homme dont le nom n'est pas sans évoquer la Révolution, les Lumières ou encore l'éducation du XVIII^e siècle. Bien souvent, son activité scientifique s'est trouvée dans l'ombre de sa politique particulièrement éclairée. La présente étude a pour objet ses *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences*, écrits tout au long de son secrétariat perpétuel entre 1776 et 1791, mais aussi les quelques-uns réalisés sur l'instance de Grandjean de Fouchy pendant les quatre années précédant sa nomination. Ces écrits particulièrement précieux s'étendent sur près de quatre mille pages et font l'apologie de pas moins de soixante-et-un académiciens. Ne pouvant englober ici la totalité des aspects présents dans les éloges au cours d'un mémoire, la recherche aura ici à cœur de fouiller dans les écrits pour mieux exhumer deux points majeurs : la sociabilité savante au sein de l'Académie royale des sciences d'abord, mais aussi la transmission de savoirs qui s'opère par le biais des hommages aux défunts. Il s'agit donc, au travers de cette étude, de permettre au lecteur d'avoir une vision générale de la source et de lui donner des pistes tout au long de son appréhension des éloges. Pour ce faire, il a été choisi en premier lieu de révéler l'Académie sous sa forme institutionnelle au sein des éloges, mais aussi d'examiner la façon dont sont mises en scènes les relations entre les différents scientifiques qui en sont membres. Dans un second temps, il est question de voir comment Condorcet distille ses valeurs personnelles dans les éloges et comment ces derniers ont joué un rôle particulièrement influent dans sa vie. Enfin, puisqu'il est impossible de traiter de la vie de tous les académiciens, le lecteur pourra trouver des détails sur la manière dont La Condamine, d'Alembert, Fouchy et Buffon sont traités par Condorcet.

SUMMARY

Condorcet (1743-1794) had a name that everyone heard. He is known as a glorious man of the Age of Enlightenment and of the French Revolution. He is also known for his legislative work about education in the 18th century. But, behind the shadows of political action, is his scientific activity, which is mostly treated in *Tableau historique des progrès de l'esprit humain*. This study will present his *Eloges des académiciens de l'Académie royale des sciences*, written between 1776 and 1791, during he was permanent secretary but also during Grandjean de Fouchy was in place four years before. This precious piece of writing is made of our thousand pages and recounts about sixty one lifes of scientists. We cannot study here each praise in details, but this writing will give to the reader a general approach of Condorcet's work through two axis: the scientific sociability and the transmission of knowledge. It will be developed in three points. First the praises are giving a particular picture of the royal academy as an institution and through his activity. The relations between his members (friendships and intellectual wars) will also be treated in the same time. Then, as these writings are the work of one man, Condorcet, it is very interesting to see what he put from his personal and enlighten ideas into the praises and which part these ones play in his life. Because we ~~cannot~~ could'nt see every praise in this study, we will focus on four of them with more details than in the two first parts. Theses ones are La Condamine, d'Alembert, Fouchy and Buffon. The main idea of this writing is to give to the next readers of the *Eloges des Académiciens* some tracks to follow, and find more quickly the object of their ~~hant~~ researches into them.

Mots clés : Condorcet, éloges, académie royale des sciences, transmission de savoirs, société savante, institution, transmission, scientists, praise, science, academy